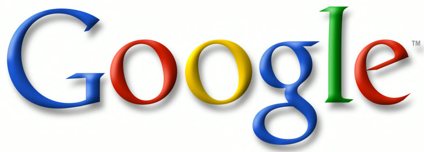
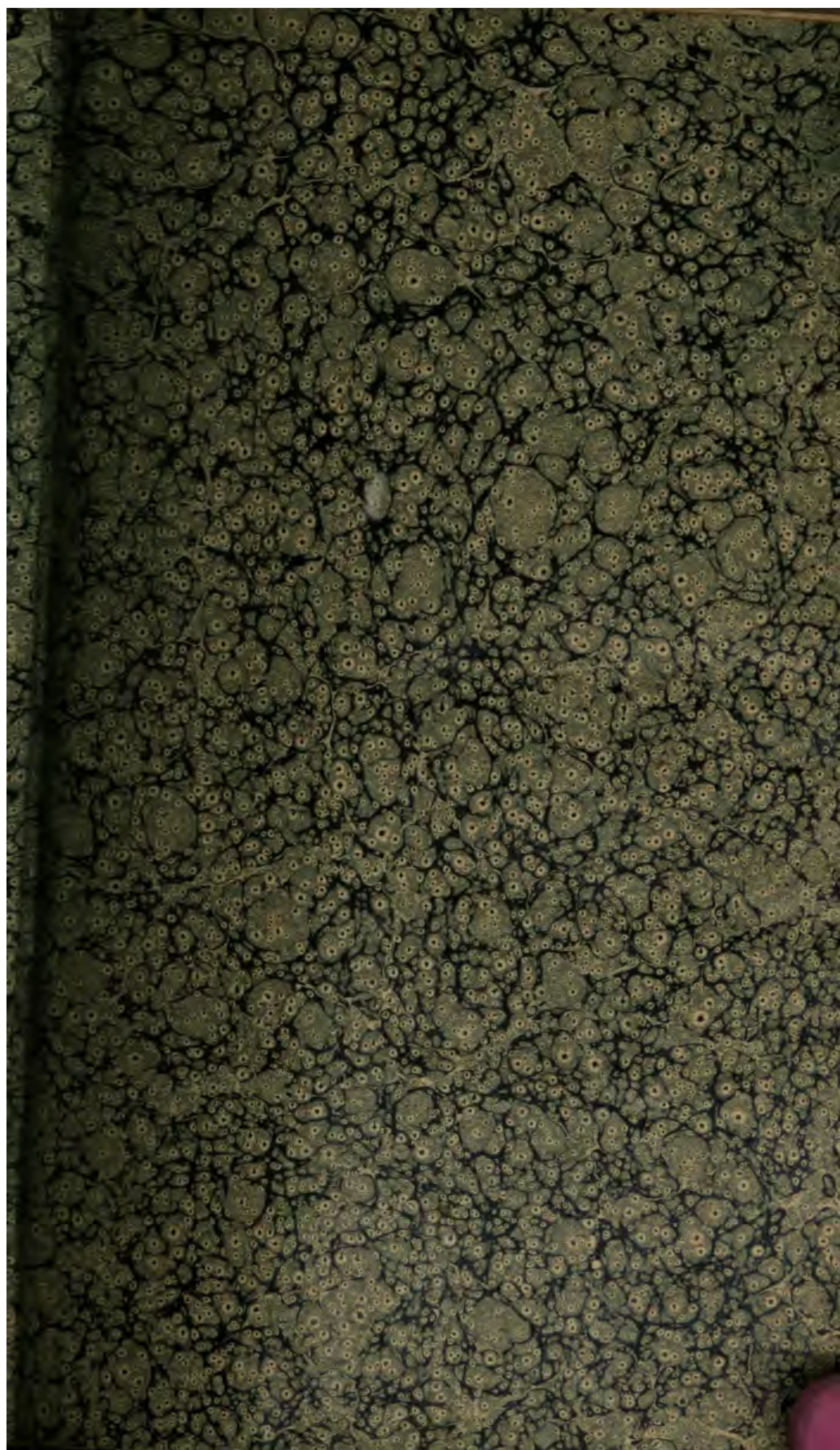
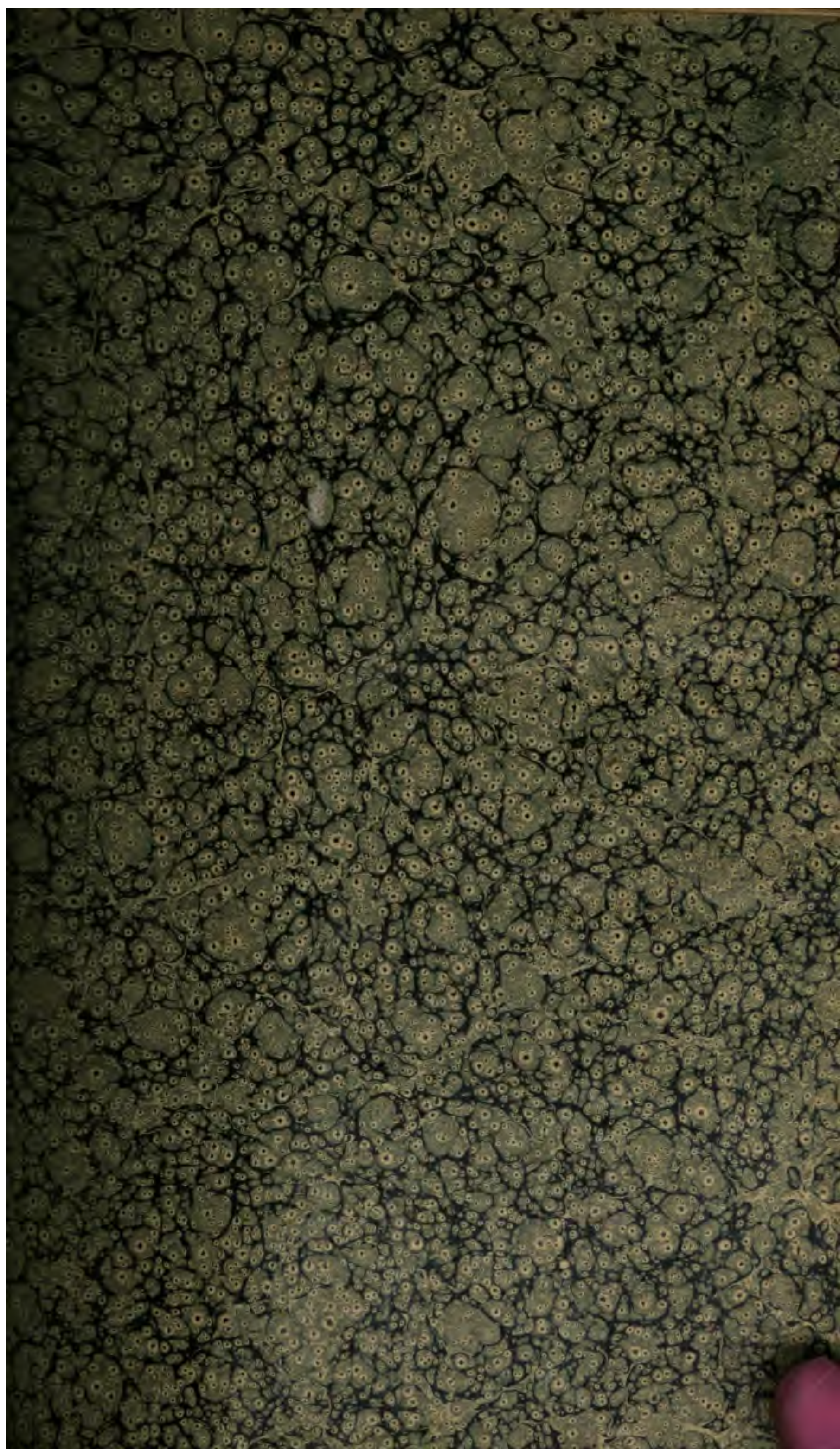



BE
TAIR
FARE




DE TAIRE
FAIRE



IMPRIMERIE DE TROUVÉ ET COMPAGNIE,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE PORTUGAL,

DEPUIS

L'ORIGINE DES LUSITANIENS

JUSQU'A LA RÉGENCE DE DOM MIGUEL,

Par M. le Mis de Fortia d'Urban,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE FRANCE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

et M. Mielle,
Officier de l'Université de France, ancien professeur à la Faculté de Leyde.

TOME VII.



A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,
RUE ET HÔTEL SERPENTE, N° 16,

A BESANÇON,
MÊME MAISON DE COMMERCE, GRANDE-RUE, N° 86.

1829.

HISTOIRE

DE

PORTUGAL.

Continuation du règne de Sébastien, seizième Roi de Portugal.

Dom Louis d'Ataïde, comte d'Atougia, succéda à dom Anton de Norogna à la vice-royauté. Quelque éclatante que fût cette charge, elle n'était point au-dessus du mérite d'Ataïde : sage et courageux, il entendait également la politique et la guerre. Il fut le premier Portugais nommé à ce poste par le roi dom Sébastien, depuis sa majorité. Il partit de Lisbonne avec cinq vaisseaux, commandés par dom Pèdre César, Antoine Sanchez de Gamboa, Damian de Souza Falcam, et Manuel Jaquez. L'équipage était leste et nombreux, les troupes choisies; et l'on comptait parmi les officiers plusieurs personnes de la plus haute noblesse. Ataïde arriva à Goa dans le mois d'octobre de la

même année. Les qualités solides et brillantes qu'on remarquait en lui, firent tout espérer de son gouvernement, et il remplit cette espérance. Dès le moment qu'il commença les fonctions de sa charge, pour la rendre plus respectable qu'elle n'était encore, et en imposer plus fortement aux soldats et au peuple, il ordonna à tous les officiers, capitaines, commandans et gouverneurs de places, de ne jamais lui parler que la tête nue, et de ne s'asseoir jamais en sa présence que sur des tabourets. Cette innovation fit murmurer la noblesse, parce que toute innovation qui blesse sa vanité et son orgueil, la fait toujours murmurer. Mais Ataïde, qui n'avait pas moins de fermeté que de valeur, voulut être obéi, et il le fut.

Le commerce languissait, et la marine était presque tombée. Ataïde sachant que l'un et l'autre sont les nerfs et les fondemens les plus solides d'un état, mit tous ses soins à rétablir le premier, et à réparer la seconde. On vit en peu de tems la confiance rappelée, et des flottes nombreuses en état de tout entreprendre pour soutenir et étendre la gloire et la réputation des Portugals. Dom Louis de Mélo de Silva partit de Goa avec treize vaisseaux, pour secourir Malaca, que les Achémois avaient attaqué, et sur qui dom Léonis Péreira avait remporté une grande victoire. Alfonse Péreira de Lacerda fut chargé d'aller croiser avec six vaisseaux au nord de

Goa; et Martin Alfonse de Mirande, de purger des pirates les côtes de Malabar. Dom Paul de Lima Péreira fut secourir Rostumécam, que les Mogols tenaient assiégé dans Baroche, à la prière d'Itimiticam. Ce prince, après avoir usurpé le trône de Cambaie, s'efforçait de persuader aux peuples que son fils était petit-fils du sultan Badur, que le sceptre lui appartenait, et qu'il ne régentait le royaume que pour le lui remettre, à sa majorité, dans toute sa splendeur.

Sur ces entrefaites, dom Pèdre d'Almeïda, gouverneur de Déman, se rendit avec cinq vaisseaux à Surate, pour demander compte à Agaluchem, seigneur de cette ville, et tributaire du grand Mogol, de deux vaisseaux portugais, chargés de riches marchandises, qu'il avait arrêtés dans son port. Agaluchem fut forcé de les rendre, parce que le Zamorin ne put lui envoyer le secours qu'il lui avait promis, ayant toutes ses forces occupées contre dom Diègue de Ménésès, et contre Nuño Vello Péreira, qui infestaient avec leurs escadres les côtes de Malabar et du royaume de Cambaie. Vello fit même une descente, et brûla quelques villages, où il fit un nombre considérable de prisonniers. Ensuite il marcha à la tête de quatre cens hommes, contre quelques Mogols, qui, s'étant joints à des Guzarates, fesaient des ravages affreux aux environs de la ville de Déman. A son approche,

les Mogols et leurs alliés se retirèrent sur la montagne de Parnel, à trois lieues de Déman, où ils avaient une forteresse, que l'art et la nature semblaient avoir mise hors de toute insulte. Vello, dont le courage allait jusqu'à la témérité, ne vit que la gloire qu'il pouvait acquérir en soumettant cette forteresse. Il gravit donc sur le haut de la montagne, au travers d'une grêle de traits et de pierres qu'on lançait sur lui, et parvint au premier retranchement, qu'il emporta d'assaut. Étant parvenu à la forteresse, il l'attaqua et on la défendit avec une grande valeur. Après six heures de combat, Vello fut contraint de se retirer avec cinquante chevaux, plusieurs chameaux et quelques bœufs, qu'il avait pris dans le premier retranchement.

Vello alla trouver le gouverneur de Déman; c'était alors Alvarès Pérès de Tavora : il lui fit entendre qu'il était de la dernière importance de chasser les Mogols de la forteresse de Parnel. Tavora en convint, et lui donna tout le secours nécessaire pour cette expédition. Vello partit donc pour l'attaquer une seconde fois avec cent cinquante volontaires portugais ou maures, et six cent cinquante soldats portugais et indiens, commandés par Georges Péreira Coutigno, Jérôme Curvo de Séquiera, François Toscano, et Antoine Mexia. Ils s'ouvrirent de nouveaux chemins pour parvenir au haut de la montagne, ils franchirent des précipices af-

freux, et portèrent avec eux trois pièces de canon. Ils employèrent trois jours à surmonter tous ces obstacles. La véritable valeur, que guide l'amour de la gloire, triomphe de toutes les difficultés. Dès qu'on fut à portée de la forteresse, Vello fit faire une plate-forme, y plaça son artillerie, et battit la citadelle sans relâche. Au bout de six jours, la terreur saisit les ennemis; ils abandonnèrent la place à la faveur de la nuit, et s'enfuirent. Les Portugais rasèrent la forteresse pour leur ôter toute espérance de la reprendre un jour.

Les rois de Coles et de Sarcète parurent extrêmement sensibles à cette perte. Ils cherchèrent à s'en dédommager en enlevant aux Portugais la citadelle d'Azarim; mais André de Villalobos, avec le secours que le vice-roi lui avait envoyé, les repoussa avec perte. Il fit une sortie sur eux avec huit cens hommes, combla leurs tranchées, renversa leurs travaux, et fit un carnage horrible de leurs troupes. Celles qui échappèrent à la fureur du soldat, cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Portugais les poursuivirent, entrèrent dans leurs terres, brûlèrent les campagnes, détruisirent les forêts, pillèrent les bourgs, les villes et les villages, et y répandirent l'effroi. En même tems, par ordre du vice-roi, dom Rodrigue de Souza fesait voile avec six vaisseaux vers le royaume de Cambaïe, Pérès

Lopez Rébello vers Adem avec trois galions, dom Diègue de Ménésès vers la côte de Malabar avec douze galères et trente fustes, et dom Pierre de Sylva Ménésès vers Bracalor avec treize vaisseaux. Bracalor, forteresse dans le royaume de Canara, entre Goa et le Malabar, est située sur une rivière. Le vice-roi, mécontent du roi de Tolar, à qui elle appartenait, résolut de s'en emparer. Avant d'employer la force, il voulut essayer de tenter par des présens la fidélité du gouverneur. Il y réussit, et aussitôt Pierre de Sylva Ménésès s'avança vers la place pour favoriser les desseins du gouverneur, et pour y entrer en même tems. Les habitans à son approche coururent aux armes; mais, comme une partie était gagnée, l'autre ne fit que de vains efforts. Sylva entra dans la citadelle, après avoir fait un grand carnage de ceux qui soutenaient la faction contraire aux Portugais. Les rois de Tolar et de Cambolim armèrent promtement pour les rechasser de Bracalor. Ils attaquèrent à deux différentes reprises la place pendant la nuit, et deux fois ils furent repoussés avec perte. Ce mauvais succès ne les rebuta point: ils levèrent de nouvelles troupes. Mais Sylva, ayant considéré qu'il était impossible de conserver la place, parce qu'elle manquait de tout, forma le dessein de l'abandonner, et d'en emporter l'artillerie qui consistait en vingt

pièces de canon. Il préféra s'assurer de ce modique avantage, que de risquer de tout perdre en voulant tout conserver.

Chaque jour voyait éclore quelque action d'éclat de la part des Portugais. Il semblait, depuis qu'Ataïde les commandait dans les Indes, qu'une ardeur toute nouvelle soutînt et ranimât leur courage. La confiance qu'on avait en lui, et qui fait en tous tems et en tous lieux une partie de la valeur des troupes, était telle, que les Portugais croyaient être devenus invincibles dès le moment qu'ils l'avaient vu à leur tête. Le desir de lui plaire, et de mériter son estime, leur fesait affronter les plus grands périls avec un courage que le succès même ne justifiait point ; tant ce courage ressemblait à la témérité. Mem Lopès Carasco en est une preuve. En allant à l'île de la Sonde avec un seul vaisseau, qui n'avait que quarante hommes d'équipage, il rencontra à la vue du port d'Achem, le roi de cette ville, qui en sortait avec une flotte composée de plus de cent vaisseaux de toute espèce, pour aller surprendre Malaca. Carasco, au lieu de prendre le large, se prépara au combat, et à vendre chèrement sa vie et sa liberté. Il confia la garde de la proue à son fils Martin, et celle de la poupe à François Costa. Il chargea du soin de l'artillerie et de la mousquéterie Martin Daço, son cousin, se réservant de courir de poste en poste pour animer le matelot, et encourager le

soldat. Aussitôt on tend les voiles, on travaille à toutes les manœuvres, et l'on combat à coups de canon pendant toute une journée. Les Portugais tuèrent un monde infini au roi d'Achem. La nuit suspendit les coups, qui recommencèrent à la pointe du jour. Trois galères achémoises en vinrent à l'abordage, et accrochèrent le vaisseau portugais, dans lequel ces barbares se jetèrent. Alors le père François Cabral, jésuite, et un religieux de l'ordre de saint François prirent chacun une croix, se mêlèrent parmi les combattans, et ranimèrent tellement les soldats et les matelots, que, se précipitant avec une nouvelle fureur sur les Infidèles qui étaient dans le vaisseau, ils les firent sauter dans la mer, où ils périrent presque tous. En même tems, Daço entra dans une des galères, et y donna la mort à plusieurs des ennemis; mais, accablé par le nombre et percé de plusieurs coups de traits et d'épées, il fut contraint de regagner son vaisseau. Mem Lopez Carasco se montrait partout, et partout il donnait ses ordres avec autant de prudence que d'intrépidité. Rien ne lui échappait; ses regards prévenaient tous les dangers par les manœuvres qu'il fesait faire. Tranquille au milieu du péril, on eût dit qu'il travaillait aux apprêts de quelque grande fête. Mais, au milieu du combat, il fut si dangereusement blessé, qu'on crut qu'il avait été tué. On alla dire à son fils que son père était mort: « Eh bien! » répon-

dit-il en continuant de combattre, « c'est un brave » homme de moins, mais nous vivons encore : » triomphons, ou méritons une mort aussi glorieuse » que la sienne. » En effet, il ne cessa point de combattre, et ce terrible combat dura trois jours de suite. Alors le roi d'Achem, voyant quarante de ses vaisseaux démâtés et prêts à couler à fond, les plus braves de ses soldats tués ou blessés, fit donner le signal pour rentrer dans le port, et laissa aux Portugais la liberté de se retirer. Ceux-ci, couverts de blessures, de sang, de poussière, et presque méconnaissables, sans mâts, sans voiles, sans munitions, gagnèrent Malaca, où ils furent reçus avec autant d'admiration que d'étonnement.

Cette action de Carasco, qui a l'air d'un prodige, n'était point démentie par la valeur des autres Portugais. Ils fesaient tous les jours des actions si étonnantes, qu'ils ne furent que simplement frappés de celle de Carasco. Le roi Miram, dont les États confinaient avec ceux du grand Mogol et le royaume de Cambaie, formait alors le projet d'ôter à Itimiticam la couronne qu'il avait usurpée sur l'héritier du fils de Badur; il prétendait même y avoir un droit, comme parent de ce dernier prince. Cependant ses forces étaient trop inégales avec celles d'Itimiticam pour exécuter seul son dessein. Voulant donc s'appuyer d'une puissante protection, il n'en vit point dans toute cette partie des Indes de

plus importante pour lui que celle des Portugais. En conséquence, il envoya un ambassadeur au vice-roi, pour lui faire part de son dessein, et pour lui demander en même tems des secours pour l'exécuter, offrant en récompense de se reconnaître vassal du roi de Portugal. Le vice-roi écouta favorablement son ambassadeur; et comme la gloire et l'intérêt de son maître se trouvaient également dans ce qu'on lui proposait, il promit de n'épargner rien pour contenter Miram. En effet, il donna des ordres si précis pour un armement considérable, qu'on vit en peu de jours dans le port de Goa environ cent cinquante vaisseaux bien équipés et bien munis d'armes, de vivres, et de tout ce qui était nécessaire pour une grande entreprise. Ce grand armement répandit la terreur chez tous les princes voisins. Ataïde, pour cacher son véritable dessein, fit répandre dans le public qu'il en voulait aux Malabares. Cependant le tems s'écoulait, et Miram ne se mettait point en campagne. Ataïde, impatient de ses lenteurs, résolut d'aller châtier les Canariens qui habitaient les rivages des embouchures des rivières de Bracalor et d'Onor. Ces Infidèles, à l'instigation des Malabares, refusaient de payer aux Portugais les tributs ordinaires. Étant sur le point de partir pour cette expédition, il arriva dans le port de Goa quatre vaisseaux de Portugal, commandés par Philippe Carnéro d'Alcaçova, Baltasar

de Souza, François Ferreira et dom Juan de Barros.

Le vice-roi ayant enfin réglé toute chose dans Goa, partit, sur la fin de novembre, avec cent trente vaisseaux de guerre, de charge ou marchands. Le nombre des combattans s'élevait à près de trois mille Portugais, et à presque autant d'Indiens. On fit voile vers Onor, et l'on prit terre dans l'intention d'assiéger cette place, située sur une éminence, et que la nature et l'art semblaient rendre imprenable. A peine eût-on dressé l'artillerie, et tiré quelques coups de canon, que les habitans abandonnèrent leurs maisons, prirent la fuite pendant la nuit, et allèrent se cacher au fond des forêts. Les Portugais entrèrent dans la ville, la pillèrent et la brûlèrent. La citadelle tenait toujours : on l'investit, et on l'attaqua dans les formes : on la battit pendant quatre jours, sans un moment de relâche. Les Barbares composèrent un corps d'armée pour la secourir et en lever le siége; mais, au moment qu'il fallut marcher, tous se débandèrent, et se retirèrent sans avoir rien entrepris. Alors la garnison, craignant d'être forcée et passée au fil de l'épée, capitula, et obtint de se retirer où elle jugerait à propos. Dès qu'elle eut évacué la place, les Portugais s'en saisirent, réparèrent les fortifications, et le vice-roi y laissa dom George de Mélo pour commandant, avec quatre cens hommes, moitié Portugais, moitié Indiens. De là Ataïde vola à

Bracalor, qui subit le même sort qu'Onor, malgré les rois de Tolar et de Cambolin, qui tentèrent vainement sa délivrance.

Ataïde séjourna quelque tems dans cette dernière place, tant pour laisser reposer ses troupes, que pour voir si Miram exécuterait enfin ce qu'il avait promis. Les Rois faibles et inconsidérés ne semblent former des projets que pour hâter leur ruine et leur perte : ils s'y précipitent, en croyant les éviter. Miram se repentait déjà de celui qu'il avait conçu, dans la crainte de s'attirer la haine du grand Mogol. Pour prévenir un orage imaginaire, il se désista d'une entreprise utile et glorieuse, mais trop grande pour un prince aussi pusillanime et aussi irrésolu. Il fit plus ; il rechercha l'alliance du grand Mogol, en fesant épouser à son frère une sœur du conquérant de l'Indostan. Cette alliance, qu'il avait regardée comme le solide fondement de sa puissance, ne servit qu'à la renverser. Son frère, aussi ingrat qu'ambitieux, oublia tous les devoirs du sang, et se servit des forces du grand Mogol pour chasser Miram de ses États. Ainsi ce prince, politique aussi malheureux que timide guerrier, perdit tout d'un coup son royaume avec l'espérance d'en conquérir un autre. Le vice-roi, informé de son infortune, le méprisa, sans le plaindre ; et, pour ne pas perdre les fruits qu'il avait espérés de son armement, il le divisa en plusieurs escadres, qu'il en-

voya croiser en différens parages de ces mers indiennes. Toutes éprouvèrent les faveurs de la fortune, à l'exception de celles que commandaient Rui Diaz Cabral et dom Henri de Ménésès, qui furent attaqués, vaincus, tués, ou mis dans les fers par les Malabarcs.

Cette perte était peu considérable, en comparaison des avantages que les autres capitaines portugais avaient remportés. Cependant Ataïde ne fut que faiblement sensible à ces derniers, et parut extrêmement touché du malheur arrivé à Cabral et à Ménésès. Les nouvelles affaires qui lui survinrent l'an 1570 l'arrachèrent à sa douleur, et il partit pour Mangalor, afin de réconcilier le roi de Banguel avec la reine d'Olalà, ses tributaires, qui étaient sur le point d'en venir à une rupture. Ayant examiné leurs différends, il les réunit, et se rendit ensuite à Goa, où George de Mendoça venait d'arriver de Portugal avec cinq vaisseaux commandés par dom Juan de Castelbranco, Laurent de Carvallo, Nuño de Mendoça et Manuel de Mesquita.

La crainte peut tout sur les hommes faibles; mais elle a encore plus de pouvoir sur les princes timides et peu éclairés. Les douceurs qu'ils trouvent à jouir de la suprême puissance, les conduisent aux dernières bassesses pour se la conserver. La perte de leur honneur ne les touche que faiblement, pourvu qu'ils commandent. Lorsque les Portugais s'empa-

rèrent d'Onor, la reine de Guarcopa, à qui cette ville appartenait, au lieu de la secourir, alla honteusement se cacher au fond des montagnes voisines. Après la retraite des Portugais, il lui eût été facile de reprendre cette place avec le secours des princes voisins, qui le lui offraient, n'étant pas moins intéressés qu'elle à chasser de leur voisinage une puissance aussi dangereuse et aussi ambitieuse de s'agrandir; mais cette princesse, qui ne songeait qu'à jouir sans embarras de ce qui lui restait, rejeta les offres qu'on lui fesait: elle aima mieux payer de sa liberté l'amitié des Portugais, en se rendant leur tributaire, que de prendre les armes pour s'affranchir de leur joug. Le vice-roi la prit donc sous sa protection, et songea en même tems à humilier les princes qui l'avaient engagée à le mépriser. Il chargea de cette expédition dom Diègue de Ménésès, dom Louis de Mélo Sylva, Vincent de Saldagne, dom Juan Coutigno, et François d'Almeïda. Tous ces capitaines avaient de la valeur et de la réputation. Chacun commandait une escadre plus ou moins forte, selon les princes à qui il avait à faire, et tous parurent avoir enchaîné la fortune à leurs lois. Dom Diègue de Ménésès surtout fit des ravages affreux sur toutes les côtes de Malabar. Dans plusieurs descentes, il mit tout à feu et à sang, et répandit la terreur dans tout le pays. Coulète, Tiracol, Capocate, Pudradrigale, Panane, se ressentirent

de ses fureurs, et Calicut même vit les Portugais à ses portes, ses campagnes ravagées et fumantes de carnage. On n'apercevait enfin sur toute la côte de Malabar que des villes et des villages consumés par les flammes, de vastes forêts dévorées par le feu, et des pays entiers détruits et désolés. Le nombre des morts ou des prisonniers fut prodigieux; celui des vaisseaux qui tombèrent entre les mains du vainqueur, montait à soixante, sans compter ceux qui furent brûlés ou coulés à fond. Antoine Fernandez de Chale, malabare de nation, qui avait embrassé la religion chrétienne, se comporta dans toutes ses expéditions avec une grande valeur.

L'hiver suspendit les courses des Portugais, et donna aux ennemis le tems de respirer. Le vice-roi l'employa de son côté à armer deux flottes: l'une pour secourir la ville d'Onor, que la reine de Guarcopa, déjà lasse de l'alliance des Portugais, menaçait d'un siége; et l'autre pour mettre Déman à couvert des armes du grand Mogol, qui, à ce qu'on publiait, avait formé quelque dessein sur cette ville. Les projets de la Reine, aussi follement conçus que mal exécutés, et ceux du grand Mogol, conquérant redoutable dans toute l'Asie, n'eurent aucune suite.

Depuis quelques années, les Moluques étaient

devenues le théâtre sanglant d'une cruelle guerre, par les excès de Mesquita, qui, comme nous l'avons dit, avait fait assassiner indignement le roi de Ternate, ancien allié des Chrétiens, prince qui méritait un sort moins déplorable. Son fils, jeune, impétueux, nourri et élevé par des prêtres de la loi de Mahomet, avait conçu une haine extrême contre les Portugais. On avait eu soin de les lui peindre avares, traîtres, cruels, sans foi, sans religion, et toujours prêts d'immoler l'honneur et la probité à leurs intérêts. Malheureusement leur conduite et leurs excès n'étaient que trop conformes à ces idées. Ils se plongeaient honteusement dans toutes sortes de plaisirs; fiers et insolens, ils traitaient durement les insulaires. Ainsi, à l'amitié qu'on avait eue autrefois pour eux, succéda une haine implacable, qui ne demandait qu'une occasion pour éclater. L'assassinat de leur Roi fit naître cette occasion, et le prince son fils la saisit promtement pour se révolter ouvertement, et s'affranchir d'un joug odieux. Il prit donc les armes, et appela à son secours les Rois des îles voisines. Tous redoutaient plus qu'ils n'aimaient les Portugais; tous s'en plaignaient, et avaient ou croyaient avoir sujet de s'en plaindre. Ceux qui ne les connaissaient que de réputation, tremblaient de les connaître plus particulièrement: en sorte que tous se croyaient intéres-

sés à s'unir au roi de Ternate, pour les chasser, non-seulement de cette île, mais de toutes celles où ils avaient quelque établissement.

L'orage menaçait donc de tous côtés les vainqueurs de l'Inde : cet orage éclata d'abord dans Ternate. Le Roi arma douze galères, dont il donna le commandement à un de ses oncles, nommé Calacinco, vieillard non moins respectable que courageux. Tandis qu'il ferait lui-même le siége de la citadelle de Ternate, il lui ordonna d'aller chasser, avec le secours des alliés, les Portugais de l'île d'Amboine. Calacinco obéit; mais le brave Baltasar de Souza, et le courageux Baltasar de Vieira firent avorter les desseins du général ternatin. Vieira tua de ses propres mains un cacique ou prêtre de Mahomet, vieil ennemi irréconciliable des Portugais, et le premier fauteur de cette guerre. Cette mort abattit le courage des Ternatins, qui se retirèrent dans l'île de Varénula. Dans leur fuite, ils mirent le feu à une galiote, où Baltasar de Souza périt en voulant l'éteindre. Il fut extrêmement regretté. Sa mort, et celle de Laurent Furtado altérèrent beaucoup la joie que la défaite des ennemis avait causée. Ils avaient l'un et l'autre de cette valeur et de ce courage distingué qui forment les grands hommes. Ces qualités étaient soutenues par une grande prudence, et par une modestie rare parmi les gens de guerre. Cependant dom Gonçalez Pé-

reira, pour ne pas donner le tems aux ennemis de se rassurer dans l'île de Varénula, mit à la voile, et alla les en chasser; il les poursuivit d'ile en île, et leur tua près de neuf mille hommes.

Tandis que l'oncle du roi de Ternate et ses alliés fuyaient devant Péreira, le prince lui-même fesait de vains efforts pour réduire la citadelle. Le roi de Tidor lui envoya un secours considérable. Dès que celui de Ternate l'eut reçu, il recommença le siége avec plus de vigueur que jamais, et donna plusieurs assauts qui fournirent à Louis de la Mo des occasions de faire briller sa prodigieuse valeur. Vieira s'était aussi rendu dans la citadelle : il soutint avec éclat la réputation qu'il s'était faite dans l'île d'Amboine. Il tua d'un coup de fusil Béneuca, général des Tidoriens. La mort de cet homme répandit une telle terreur parmi ses soldats, qu'ils regagnèrent leurs vaisseaux, et s'enfuirent dans leur île. Leur retraite ne suspendit point le siégé : les Ternatins, que la haine et le désespoir soutenaient, le continuèrent avec la même vigueur. Les Portugais commençaient à souffrir. Gonçalez Péreira, en ayant été informé, laissa dans l'île d'Amboine dom Sanche de Vasconcellos, et partit pour secourir la citadelle de Ternate. Il rencontra la flotte des confédérés sur la route, la combattit, la vainquit, et arriva triomphant à Ternate. Son arrivée releva le courage des assiégés et abattit celui des

assiégeans. Cependant ils rejetèrent toutes les propositions de paix qu'on leur fit, et continuèrent la guerre pendant cinq ans, au bout desquels les Portugais furent obligés d'abandonner la place.

Toute puissance, par-là même qu'elle est puissance, cause de l'ombrage et réveille l'envie. Aussitôt qu'il s'élève une nouvelle monarchie, toutes les autres, soit égales, soit supérieures, soit inférieures, lui suscitent mille obstacles, ou pour la diminuer, ou pour l'empêcher de s'agrandir. La force et l'autorité, qu'on aime tant en soi, déplaisent toujours dans les autres. Dès qu'un prince étend ses états par la grandeur de son courage, ou les rend riches et florissans par sa sagesse et par son industrie, aussitôt les princes ses voisins le redoutent, et se liguent pour le punir de son courage, de sa sagesse et de son industrie. C'est ce qui arriva aux Portugais dans les Indes. Les princes, les rois, les empereurs de cette partie de l'Asie, ne virent qu'avec désespoir leur puissance s'affermir de jour en jour dans un pays si éloigné du leur. Ils craignaient tout de leur vertu, de leur courage, de leur valeur, de leur patience et de leur fermeté. Les plus puissans d'entre eux, comme les plus intéressés, résolurent donc de se liguer, et de faire un dernier effort pour les réduire sous leur domination, ou pour les chasser entièrement des Indes. Cette conjuration fut l'ouvrage de cinq ans, et fut conduite avec autant de prudence

leurs parens, leurs amis et leurs richesses, qui, à la honte de l'humanité, tiennent encore plus au cœur de l'homme que les devoirs sacrés du sang et de la société; ceux-là, dis-je, assuraient qu'il fallait tout abandonner, pour ne songer qu'à la conservation de Goa, qu'on devait regarder comme la capitale de tous les États que la nation possédait dans les Indes. Quelques autres combattaient cet avis, et disaient qu'avec Goa, il fallait encore conserver Chaul, et quelques autres places qu'ils indiquaient, et cela, par le même principe que ceux de Goa voulaient qu'on ne s'occupât qu'à conserver cette dernière ville. Le vice-roi, après avoir écouté les diverses opinions de ceux qui composaient le Conseil, se leva, et dit : « Et moi, compagnons et » amis, je veux conserver tout : partout je vais » opposer une égale résistance à nos ennemis; tant » que je respirerai, je ne permettrai point qu'ils » remportent le moindre avantage sur nous, au » moins sans l'avoir chèrement acheté. » Après avoir prononcé ce discours avec une noble assurance, qui lui donnait et plus de force et plus d'éclat, il renvoya tout le monde, bien affermi dans le sentiment de ne rien abandonner.

Il choisit, pour secourir Chaul, François Mascarégnas, capitaine courageux, brave, hardi, habile, capable des plus grandes choses, et d'autant plus capable, qu'il ne s'enivrait point de son mérite, et

qu'il prenait dans tout ce qu'il fesait, et dans tout ce qu'il entreprenait, les mêmes précautions que s'il eût toujours couru risque d'un grand danger. Par-là, il prévenait tout, et jamais il n'était surpris. D'ailleurs, il n'avait point la folle confiance de ces hommes médiocres que le hazard, la naissance ou la faveur ont placés dans les postes éminens, et qui, dès le moment qu'ils y sont élevés, s'imaginent posséder réellement le mérite et les qualités requises pour les occuper dignement, méprisant ou négligeant les conseils que des personnes plus éclairées pourraient leur donner. Mascarégnas, au contraire, écoutait tout le monde; et comme il avait le discernement exquis, il savait démêler les bons conseils d'avec les mauvais. Il partit pour Chaul, sur la fin de septembre, avec quatre galères et cinq fustes, sur lesquelles il avait six cens soldats d'élite qui brûlaient de se signaler.

Tandis que Mascarégnas naviguait vers Chaul, le vice-roi travaillait nuit et jour à tout ce qui pouvait contribuer à la défense de Goa. Il envoya Fernand de Souza, officier de réputation, qui avait vieilli dans les guerres des Indes, pour garder le fort de Bénastérim, fort d'une grande importance. Il confia la garde de celui de Rachol à dom Paul de Lima, qui, quoique plus jeune que Souza, n'avait pas moins de mérite que ce vieux guerrier. Les autres postes, aux environs de Goa, furent égale-

ment distribués à des capitaines tous braves, tous intrépides, tous prêts à s'immoler pour la cause commune. Le vice-roi demeura dans l'enceinte de la ville, avec sept cens Portugais, afin de secourir les postes où il y aurait le plus de danger. Les moines et le clergé, avec mille esclaves, reçurent ordre de veiller nuit et jour à la tranquillité intérieure de la ville. Dom Juan de Souza fut choisi pour courir de poste en poste, afin de s'informer de tous les événemens qui pourraient y arriver, avec ordre d'en instruire sans délai le vice-roi. On donna le commandement d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux à dom George de Ménésès, pour observer les mouvemens des ennemis sur mer, et pour garder en même tems les côtes de l'île. On ne pouvait confier cet emploi à une personne plus digne de le remplir. Ménésès, par ses divers succès, s'était rendu respectable aux Portugais et redoutable aux ennemis.

Dès que tout fut ainsi réglé, ceux qui étaient dans le continent virent descendre plusieurs gros de troupes de la montagne de Gato, qui allèrent se loger aux environs de Panda, sous les ordres de Norican, général d'Idalcan. Sur la fin du mois de décembre, il s'avança, à la tête de trente mille hommes, vers la forteresse de Bénastérim, où il prit ses quartiers avec autant de confiance que si l'on eût été en pleine paix. Bientôt après, Idalcan

parut lui-même suivi d'une armée formidable. Elle était composée de cent mille hommes, sans les gens préposés pour le service des soldats et des officiers. La cavalerie montait à trente-cinq mille chevaux, à deux mille cent quarante éléphans, et l'artillerie à trois cent cinquante pièces de canon. Idalcan avait aussi fait porter sur des bêtes de charge une quantité prodigieuse de bateaux, pour les jeter sur la rivière, et passer dans l'île. Dès que les tentes furent dressées, on alluma des feux dans tous les quartiers du camp, qui contenait un terrain immense. Tous les principaux seigneurs des États d'Idalcan étaient dans cette armée. Norican, Héner Maluço, son gendre, dont l'équipage n'était pas moins superbe que celui de son maître; Rumercan et Cogercan, campèrent sur les bords de la rivière; Mortazacan, Camilcan et Délirracan choisirent leurs quartiers au passage qui conduit à Bénastérim; Soliman Aga se porta sur une éminence vis-à-vis cette forteresse; Anjozcan se plaça à portée de l'île de Juan Bangel; Xasiarviatan à la vue de Sapal; Dalatécan, Xatiatimanayque, Chisican et Codéménacan au passage d'Agaçaim. Tous ces capitaines commandaient des corps séparés, et tous avaient un poste à attaquer ou à défendre.

A la vue d'une armée si prodigieuse, et de la disposition qui s'observa dans son campement, le vice-roi changea celle qu'il avait faite de ses troupes, et

renforça tous les postes par de nouvelles troupes qu'il avait reçues depuis peu. Il augmenta aussi la flotte qui devait garder la rivière et le passage du continent dans l'île, doubla toutes les gardes, et mit partout tant d'ordre, qu'on pouvait facilement s'entre-secourir sans embarras et sans confusion.

Idalcan fit d'abord tomber le premier effort de ses armes sur la forteresse de Bénastérim l'an 1571. Son artillerie fesait un feu continuel; l'air paraissait enflammé, et le bruit du canon répandait la terreur dans tous les pays circonvoisins. L'artillerie des vaisseaux portugais y répondait par un feu égal, et causait des ravages affreux dans les quartiers de ceux qui étaient campés sur les bords de la rivière. Cependant le canon des ennemis fesait des brèches considérables à la forteresse; mais pendant la nuit les Portugais les réparaient avec une diligence incroyable; et les ennemis, désespérés de tant de courage, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Au milieu des soins et des embarras d'un siége aussi important, le vice-roi fesait travailler à l'équipement des vaisseaux qui devaient partir cette année pour le Portugal. Les officiers et les principaux habitans de Goa lui représentèrent qu'il était important de différer pour cette année le départ de ces vaisseaux, à cause du monde qu'il fallait pour les conduire, et qu'il était extrêmement dangereux

de se priver de ce monde dans les conjonctures présentes. « Nous suffirons pour vaincre nos en-» nemis, » leur répondit Ataïde : « l'État a besoin; » il faut que les vaisseaux partent. » Cette réponse étonna, et les vaisseaux partirent. Cependant le siége continuait : chaque jour, chaque nuit enfantait quelque action d'éclat. Les Barbares, à qui le nombre servait de courage, ne se lassaient point de se présenter aux brèches pour en être repoussés : ils perdaient un monde considérable, sans qu'il en coûtât presque un seul homme aux Portugais. Leur immense artillerie, qui aurait dû abîmer Goa et ses environs, ne produisait que de médiocres effets, parce qu'elle était et mal dirigée et mal servie. A la moindre blessure que leurs meilleurs soldats recevaient, ils s'enfuyaient dans leurs tentes en poussant des cris affreux, ce qui décourageait les autres. Les Portugais, au contraire, accablés de fatigue, couverts de sang, combattaient jusqu'au dernier soupir. Dom François de Souza reçut un coup dans le ventre, par où l'on voyait sortir ses entrailles. Aussitôt il les saisit d'une main pour les retenir, et continua à se défendre et à frapper de l'autre. Dom Pèdre Homen de Silva avait reçu trois coups de fusil; ses soldats le conjurèrent de se retirer. Il leur répondit froidement : « Combattons, chers amis et compa-» gnons, je ne sens point mes coups. » Que ne pouvait-on pas espérer de tels officiers et de tels

soldats? Une vertu si mâle et si généreuse pouvait-elle succomber aux efforts d'une multitude guidée bien moins par l'honneur et la gloire, que par la crainte et l'intérêt? Ceux qui étaient sur la flotte ne se comportaient pas avec moins de vaillance : ils descendaient sans cesse à terre; ils pénétraient jusqu'aux quartiers les plus reculés de l'ennemi : ils y portaient l'épouvante et la confusion; ils massacraient impitoyablement tous les soldats qui osaient se défendre, et emmenaient prisonniers les autres, enlevant leurs tentes, leurs étendards et leurs instrumens militaires. Dom George de Ménésès alla même faire une course dans les terres d'Idalcan; il y pilla, ravagea et brûla les campagnes, détruisit les forêts, et renversa de fond en comble plusieurs villages. La désolation, le carnage régnaient partout; partout on ne voyait que des meurtres, que des incendies, que l'image désolante de toutes les fureurs de la guerre.

Dom Antoine de Castelbranco, Manuel Diez Picoto, Jérôme Curado, Antoine de Costa Travaços, Côme Faya, Juan d'Ataïde et Fabian de Rocha, piqués d'émulation à la vue des actions de George de Ménésès, résolurent aussi de se distinguer par quelque action éclatante. Ils choisirent cent trente soldats, firent une sortie, et tombèrent sur le quartier de Rumercan et de Cogercan. Malgré les efforts que leur opposèrent ces deux généraux d'Idalcan, ils vi-

rent leurs soldats massacrés, ou mis honteusement en fuite, leurs tentes enlevées, et toutes leurs richesses passer entre les mains des Portugais, qui se retirèrent, couverts de gloire et de butin, à la vue de tout le camp ennemi, avec tant d'ordre, que les Barbares eux-mêmes en demeurèrent remplis d'admiration. Sur ces entrefaites, dom Diègue de Ménésès, qui venait de croiser sur les côtes de Malabar, arriva à Goa. Le vice-roi, pour faire voir à Idalcan combien peu il redoutait sa puissance, le fit partir sur-le-champ avec dom Fernand de Vasconcellos qui commandait quatre galères et deux fustes, pour aller démolir Dabul, qui appartenait à ce prince barbare. Ils partirent, entrèrent dans le port de cette ville, malgré la résistance des habitans, et y brûlèrent tous les vaisseaux qui y étaient. Ensuite ils descendirent à terre, et ne firent qu'un long embrasement des environs de Dabul. Dabul lui-même eût été dévoré par les flammes, sans les officiers subalternes qui supplièrent Ménésès et Vasconcellos de l'épargner. Ces deux capitaines revinrent à Goa pour recueillir les éloges qu'ils venaient de mériter par leur valeur. Le vice-roi les combla d'honneurs; mais Vasconcellos n'en jouit que peu de jours. Ayant fait une sortie sur le quartier d'Angoscan, il fut tué, après avoir combattu vaillamment. L'intrépidité, la bravoure et l'audace étaient les principales qualités qui formaient son

art de se rendre impénétrable, et de savoir pénétrer dans le cœur, dans l'esprit, dans l'âme de ses adversaires, pour découvrir, prévenir et renverser leurs projets. Ataïde possédait éminemment ces avantages. Au moment même qu'on ordonnait une attaque, ou qu'il prenait des précautions pour en soutenir une, il envoyait dans le camp des ennemis des personnes intelligentes, pour s'informer de tout ce qui s'y passait. Il chargeait les unes de sonder la disposition des troupes; les autres, de pénétrer dans les sentimens des principaux officiers de l'armée d'Idalcan; et quelques autres, de répandre adroitement parmi les Barbares l'impossibilité qu'il y avait de réduire jamais la ville de Goa. Ces discours passaient de bouche en bouche et de soldat en soldat; en sorte que, lorsqu'il était commandé, il ne marchait jamais qu'avec répugnance et avec découragement. Il se comptait pour vaincu avant d'avoir combattu. Ce n'est pas tout; Ataïde découvrit, par le moyen de quelques renégats portugais qui étaient dans l'armée d'Idalcan, que ce prince était éperdument épris des charmes d'une de ses femmes. Ordinairement, celles qui servent aux plaisirs des princes asiatiques, ne sont que de viles esclaves, qui ne connaissent que les vices de l'amour, sans en connaître les charmes. Vives, emportées, elles ne trouvent dans leurs amans qu'un maître, qu'un tiran de leurs désirs, qu'elles

ménagent par politique, et qu'elles détestent par sentiment. Telle était la disposition de la maîtresse d'Idalcan. Ataïde en fut informé, et tenta sa fidélité par des présens considérables. L'intérêt pouvait tout sur son cœur, fermé aux autres passions par l'esclavage où elle était retenue. Elle reçut donc les présens, et promit d'instruire les agens d'Ataïde de tous les desseins d'Idalcan. Ce prince, que sa passion aveuglait, laissait voir toute son âme à cette femme, qui la laissait voir à son tour au vice-roi, et lui donnait lieu de mettre à profit cette connaissance.

Idalcan était cependant triste, sombre et désespéré. L'orgueil et la confiance qu'il avait montrés en commençant la guerre, firent place à la crainte et à la lâcheté. Il réfléchissait sans cesse sur les pertes qu'il venait d'essuyer en combattant une poignée de Portugais. Il considérait combien elles seraient plus grandes, si une fois ces mêmes Portugais venaient à réunir leurs forces dispersées en différens endroits de l'Inde. Il se représentait avec frayeur les victoires que dom Diègue de Ménésès, et dom Louis de Mélo de Silva avaient remportées sur les Malabares, la nation des Indes qui passait pour la plus belliqueuse, et sur les Achémois, qui avaient été toujours indomtables, et cependant toujours domtés, depuis qu'ils fesaient la guerre contre ces ennemis redoutables. Toutes ces images le dé-

courageaient, et lui inspiraient un désir violent de demander à traiter de la paix; mais d'un autre côté il était retenu par une fausse honte, effet d'une lâche fierté et d'un orgueil timide et irrésolu. Le vice-roi était exactement informé de tous les mouvemens différens qui l'agitaient : il résolut d'en profiter; mais plus habile qu'Idalcan, brûlant de terminer la guerre, il parut plus que jamais dans le dessein de la continuer, persuadé que par ce moyen il imposerait la loi, au lieu de la recevoir.

Dans ces circonstances, les troupes d'Idalcan remportèrent néanmoins quelque léger avantage. On avait choisi six cens Maures pour attaquer un poste. Le vice-roi leur opposa deux cens hommes : le combat s'engagea d'abord avec fureur; mais, après avoir combattu quelque tems, la terreur s'empara tout à coup des soldats portugais, et, malgré les efforts, les prières, les menaces de leurs officiers, ils prirent honteusement la fuite. Antoine Peixoto et dom Juan Rodriguez Corréa, vieillards vénérables, qui avaient blanchi sous les armes, et qui s'étaient toujours distingués, succombant l'un et l'autre à la douleur de voir fuir leurs soldats, se précipitèrent au milieu des ennemis, et y reçurent une mort glorieuse. Corréa, en mourant, cria à ceux des siens qui pouvaient encore l'entendre : « Lâches que vous êtes, allez, allez dire à Goa » que vous m'avez vu mourir, parce que je ne sais

» point être lâche comme vous. » Il expira en prononçant ces dernières paroles, et finit ainsi son illustre carrière.

Dom Diègue de Ménésès et dom Louis de Mélo consolèrent le vice-roi de cette perte par leur arrivée à Goa. L'un et l'autre étaient chargés de lauriers et de butin : les Malabares avaient éprouvé la valeur du premier, et les Achémois l'intrépidité du second. Le vice-roi les honora chacun d'un emploi dans Goa, selon leur rang et leur mérite. Ménésès eut la charge de capitaine-général de la mer; mais une blessure qu'il reçut l'empêcha d'en faire d'abord les fonctions. Mélo en obtint une qui n'était pas moins honorable. On vit alors trois mille Barbares se jeter dans la petite île de Jean Lopez. Antoine Fernandez de Chale fut chargé de les en aller chasser avec cent vingt hommes seulement, parmi lesquels étaient les capitaines dom Louis de Ménésès, Édouard Péreira de Sampayo, Mathias d'Albuquerque, Ignace de Lima, Martin Alfonse de Mélo Pombeiro, Polinario de Valderrama, et Pierre Rodriguez, malabare de nation. Édouard Péreira, en commençant le combat, tua un Maure, dont la valeur, la force et le courage étaient en grande réputation parmi les siens. Bientôt la mêlée devint générale; le carnage fut horrible, et les Maures enfin furent mis en fuite. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres; les Portugais firent différentes cour-

ses, où ils trouvèrent partout la fortune également favorable.

Tant de pertes ne fesaient qu'augmenter le désespoir d'Idalcan. Ce prince conçut enfin le dessein de porter tout le fort de la guerre dans l'île de Goa même, et d'y passer en personne. Pour cela, il fit battre la caisse royale autour de sa tente, afin d'apprendre à ses soldats qu'il marchait lui-même. En effet, il sortit de ses tentes, superbement armé, environné de ses principaux capitaines et de ses meilleures troupes. Il s'arrêta néanmoins sur les bords de la rivière, pour haranguer son armée avant de la faire entrer dans les bateaux préparés pour le passage. Le vice-roi ne s'attendait point à cette attaque; il en fut étonné: mais, sans laisser paraître aucune altération sur son visage, il disposa tout pour repousser l'ennemi, avec une présence d'esprit admirable. Il se rendit dans l'endroit où les Barbares tentaient de franchir le bras de la rivière qui sépare l'île du continent. En y arrivant, il trouva les ennemis passés au nombre de cinq mille, malgré les efforts que les Portugais avaient faits, tant sur mer que sur terre, pour les en empêcher. Ils étaient commandés par Soliman Aga, capitaine des gardes d'Idalcan. Le vice-roi courut pour le combattre avec près de deux mille hommes. Le combat devint furieux de tous côtés. Sur mer, sur terre, on n'entendait que le bruit du canon et de la mous-

quéterie. Une épaisse fumée obscurcissait l'air, et dérobait à la vue une partie de ce qui se passait. Personne ne reculait, et ne songeait à reculer : la fureur, la rage, le désespoir régnaient dans les deux partis ; et dans les deux partis on bravait également le péril, on bravait également la mort. La terre était jonchée de cadavres. Le même spectacle se présentait sur l'eau : les gémissemens et les cris des blessés et des mourans se mêlant au bruit des armes et du canon, redoublaient la terreur et la confusion. Tout ce que peut la valeur éclairée par la prudence, guidée par le courage, et soutenue par le génie de la guerre, fut déployé de la part des Portugais ; et tout ce que la rage, la fureur, le désespoir, l'opiniâtreté, l'acharnement inspirent de terrible aux hommes, les Barbares l'éprouvèrent, et le firent éclater. Les Portugais jetaient sur eux avec un succès prodigieux des feux d'artifice, qui, s'attachant aux habits, fesaient subir une mort affreuse à ceux qui en étaient atteints. Quelques-uns, pour s'en garantir, se précipitaient dans la mer, et trouvaient la mort qu'ils voulaient éviter. Presque tous se noyèrent, ou tombèrent sous les coups des Portugais qui étaient sur les vaisseaux. Ce terrible combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, se passa le 13 d'avril. Le lendemain, il recommença avec la même furie de la part des ennemis, et le même succès pour les Portugais. Idalcan s'était posté loin

de la place, mit en fuite les ennemis, et leur enleva toute leur artillerie. Cette expédition fut exécutée avec autant de diligence que de bonheur.

A la force des armes, Ataïde joignait toujours la force de la politique. Ces avantages sont moins éclatans que ceux qui accompagnent la victoire; mais ils ne sont pas moins honorables pour ceux qui les obtiennent. S'il faut du courage, de la valeur, de l'intrépidité, de la grandeur d'âme dans la guerre, il faut de l'adresse, de l'activité, de l'intelligence, de la constance dans le cabinet. On partage la gloire que l'on cueille dans les champs de la guerre, on ne doit qu'à soi celle qu'on acquiert dans la carrière de la politique. Les Portugais durent la conservation de Goa autant à la prudence du vice-roi qu'à sa valeur. Ataïde, par le canal des correspondances qu'il entretenait dans le camp, semait sans cesse la division parmi les chefs de l'armée, et la terreur parmi les soldats. On savait d'avance tout ce qu'ils devaient faire et tout ce qu'ils devaient entreprendre; ils se défiaient les uns des autres, et par cette défiance, tout se fesait lentement ou mollement. En vain Idalcan travaillait pour répandre plus d'ordre et plus d'intelligence parmi ses généraux, et plus de confiance parmi ses soldats; son génie, subordonné à celui d'Ataïde, ne tentait que de vains efforts. Enfin, après dix mois de siége, ce prince voyant ses tentes ruinées, ses troupes dimi-

nuées d'un tiers, ses éléphans presque tous tués, sa cavalerie faible, languissante, hors d'état de poursuivre la guerre, et une cruelle maladie moissonner ses meilleurs soldats, prit le parti de lever le siége et de se retirer, la honte et le désespoir dans le cœur. Tel fut le succès du siége de Goa par Idalcan ; celui de Chaul, entrepris par Nizamaluc, ne fut pas plus heureux.

Les hommes, et surtout les princes, lors même qu'ils paraissent le plus unis, se défient souvent plus que jamais les uns des autres. Malgré l'alliance solennelle que le Zamorin, Idalcan et Nizamaluc avaient jurée, ce dernier ne fesait aucune démarche, qu'à mesure qu'il en voyait faire aux autres. Il observa si bien cette conduite, qu'il ne se présenta devant Chaul que le jour qu'Idalcan se présenta devant Goa. Farétécan commandait son armée, composée de huit mille chevaux, et de vingt mille hommes d'infanterie, tous soldats ramassés, qui avaient plus de valeur et de bonne volonté que d'ordre et de discipline. Ils arrivèrent dans le mois de décembre devant Chaul, au bruit d'une musique militaire, bizarre et singulière, par la variété des instrumens. Leur arrivée ne causa aucune inquiétude, ni aux habitans de la ville, ni aux soldats qui composaient la garnison. Le même courage, la même valeur, la même intrépidité, le même désir de se signaler, régnaient à Chaul comme à Goa. On eût dit

que l'âme noble et généreuse du vice-roi, que le même génie qui semblait l'inspirer, inspiraient aussi les soldats et les capitaines de Chaul.

Louis Ferreira d'Andréade, homme d'un mérite extraordinaire, commandait dans la place; il l'avait fortifiée et abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége. Le vice-roi lui avait envoyé un secours de six cens hommes, sur cinq fustes et quatre galères, sous les ordres de François Mascarégnas, bon capitaine et bon soldat tout à la fois. Fernand Tellez, Henri de Ménésès, Édouard de Lima, commandaient sous lui. Ils étaient accompagnés de quelques vaisseaux chargés de toutes sortes de munitions. Chaul est située sur la côte septentrionale du royaume de Cambaie, à dix lieues de Déman et de Bazaïm, sur une rivière qui a un très-bon port, à douze milles de son embouchure. Dès que Farétécan fut arrivé devant cette place, il fit dresser son artillerie, armer ses éléphans de leurs tours, et tenta, sans attendre Nizamaluc, d'emporter la place; mais ses efforts furent inutiles; il se retira et prit ses quartiers.

Nizamaluc arriva lui-même au commencement de janvier avec le reste de son armée, qui, réunie à celle que commandait Farétécan, monta à trente-quatre mille chevaux, cent mille piétons, trente mille pionniers, quatre mille hommes, tant forgeurs que maçons, et autres ouvriers de différentes

nations, turcs, corasans, perses, abissins et européens renégats; trois cent soixante éléphans, avec quarante pièces de canon, et toutes sortes de munitions tant de bouche que de guerre. Cette prodigieuse armée se campa aux environs de Chaul, médiocrement fortifiée, et où il n'y avait qu'une poignée de monde pour la défendre.

Les Portugais prirent d'abord le parti de ne point se diviser pour la défense des différens postes qu'ils voulaient conserver; mais de se tenir toujours prêts pour secourir ceux que l'ennemi presserait davantage. Cependant, comme ils furent secourus par les commandans des places voisines, et qu'ils se trouvèrent au nombre de deux mille, sans les Indiens, ils changèrent de dessein, et résolurent de faire plusieurs détachemens pour conserver quelques maisons qui étaient hors de la ville, et dont on pouvait tirer un grand parti pour harceler le camp ennemi. Parmi ces maisons, on comptait le couvent de Saint-François, qui pouvait devenir d'une grande importance. Andréade en confia la défense à Alexandre de Souza, moins estimable par l'éclat de son illustre naissance, que par les qualités brillantes qu'il réunissait en sa personne. La prudence, la valeur, la probité, unies à la patience, à l'intrépidité, et à un désir immense de se montrer digne du nom qu'il portait, étaient les moindres qualités qu'on admirait en lui. Un noble

désintéressement, une modestie sans affectation, une douceur admirable dans le commerce, une défiance sage de lui-même, le rendaient encore plus respectable et plus estimable que ses vertus guerrières; vertus qu'on n'a souvent qu'aux dépens de l'humanité et de la justice. Comme le poste qu'on lui confiait était extrêmement dangereux, plusieurs gentilshommes demandèrent à l'y accompagner. Les autres maisons, qui étaient le long de la plage, furent gardées par quarante hommes, sous les ordres de Nuñez Alvarez Péreira, nom célèbre chez les Portugais, de dom Gonçalez de Ménésès, de dom Nuño Vello Péreira, de Manuel Péreira de Lacerda, de François de Mello Sampayo et de Louis de Xira Lobos.

Il est des hommes présomptueux, qui osent tout espérer de leur mérite, quoique leur mérite ne sorte pas souvent des bornes de la médiocrité. De ce nombre était Nimirican, un des principaux officiers de Nizamaluc. Dans l'ivresse de son orgueil, il osa promettre à ce prince d'entrer le premier dans Chaul, sans coup férir, avec le corps de troupes qu'il avait sous son commandement. En effet, il alla attaquer les postes que défendaient Henri de Bétancourt et Fernand Péreira de Mirande, qui le repoussèrent avec une valeur cruellement humiliante pour sa vanité. Avant d'attaquer le corps de la place, les Barbares, sentant qu'ils ne

pourraient jamais le faire avec succès, sans avoir auparavant chassé les Portugais des maisons dont nous venons de parler, résolurent de commencer par ceux qui étaient dans le couvent de Saint-François, comme le poste le plus important et le plus dangereux, persuadés d'ailleurs que les autres ne tiendraient point, quand une fois ils seraient maîtres de celui-là. Mais, avant qu'ils vinssent l'attaquer, ceux qui le défendaient firent une sortie, tombèrent à l'improviste sur eux, et en firent un carnage horrible. Alexandre de Souza, Rui Gonçalez de Caméra, Henri de Ménésès, dom Louis de Castelbranco, Diègue Soarés d'Albergaria, Manuel Péreira de Lacerda, François de Souza Tavarès, George d'Acugna Coutigno, François de Sà Ménésès, Blas de Silva, et Alvarès Peixoto, firent des prodiges de valeur. Leur victoire ne servit qu'à piquer d'émulation les Barbares. Nizamaluc, jeune, bouillant, impétueux, et qui présumait tout de sa puissance, anima ses troupes à la vengeance. La nuit même qui suivit ce combat, il fit attaquer le couvent par cinq mille hommes d'élite. Ils se présentèrent avec audace, et furent reçus avec intrépidité. Les Portugais firent un feu terrible sur eux : le carnage qu'ils faisaient des assaillans, augmentait leur fureur au lieu de la ralentir; il redoublait le courage et la confiance des assaillis. Après cinq heures d'un

combat aussi opiniâtre que sanglant, les Portugais remarquèrent un endroit de la muraille qui était extrêmement ébranlé. La nuit était obcure. Christoval Curvo se mit à une fenêtre avec un flambeau, et regarda par trois fois l'endroit qui était le plus endommagé, afin qu'on pût l'étayer ou le réparer. L'ennemi fit tomber sur lui une grêle de balles et de flèches, sans qu'il en fût blessé. On entendait dans la ville les cris des combattans, et les ténèbres de la nuit en redoublaient l'horreur. On fit partir sur-le-champ du secours sous les ordres de Jérôme Curvo : il évita mille périls, et arriva enfin heureusement à l'aube du jour au monastère, lorsque les Barbares, rebutés de la résistance qu'on leur avait opposée, se retiraient pour se reposer. Curvo entra sans obstacle dans le couvent, dont le toit, percé de balles, était hérissé de flèches. Les Barbares perdirent près de trois cens hommes, et parmi les Portugais, il n'y eut que quelques soldats de blessés.

Peu de jours après, Nizamaluc ordonna une nouvelle attaque, qui dura cinq jours entiers. A peine l'attaque eut-elle cessé, que les Portugais furent assez téméraires, quoiqu'accablés de fatigue, pour faire une sortie. Leur témérité eut un succès qui passa leur espérance : ils couvrirent la campagne de morts, répandirent la terreur dans tout le camp, et enlevèrent plusieurs étendards. Malgré ces avan-

tages, ils furent contraints d'abandonner la place, et de se retirer dans la ville. Dans tous les combats qu'ils avaient livrés, et dans les assauts qu'ils avaient soutenus, ils n'avaient perdu que quinze hommes et deux capitaines, Louis Péreira de Lacerda et Fernand de Ménésès. Les soldats n'étaient pas moins braves, ni moins intrépides, ni moins animés du désir de la gloire que les officiers. Ils montraient un courage au-dessus de tous les périls; ils s'y présentaient avec une audace sans égale, et cette audace était presque toujours suivie d'un succès heureux. Un d'entre eux, étant en sentinelle dans un lieu élevé, pour avertir les autres lorsqu'on mettrait le feu au canon, s'aperçut que le canonnier le braquait contre lui. Dans l'instant qu'on allait tirer, « Adieu, chers compagnons, adieu, » chers amis, » s'écria-t-il; « je vais comparaître » devant le Juge éternel : le coup part, prenez » garde à vous. » Il partit en effet, et le tua sur la place.

La prise du couvent de Saint-François rendit les Infidèles plus ardens à poursuivre le siége de la ville; mais la fortune leur fut presque toujours contraire. Néanmoins on commençait à souffrir dans Chaul, et l'on avait besoin d'être secouru. On nomma Rui Gonçalez de Caméra pour aller représenter au vice-roi la situation où l'on se trouvait, parce que cet officier était capable de lui rendre un

compte exact de l'état de la place, et qu'il était hors de combat, étant blessé à la main. Il partit donc, et revint avec un secours, qui consistait en deux galères bien équipées et bien pourvues de soldats et de munitions. Quelques capitaines de Nizamaluc allèrent ravager les terres de Bacaïm avec cinq mille hommes, et assaillir le fort de Caranja, où commandait Estévan Pérestrélo avec quarante hommes. Caranja était presque sans défense, situé entre Chaul et Déman, et environné d'une rivière. Pérestrélo, voulant périr ou se délivrer promtement du danger qui le menaçait, fit une sortie sur les ennemis, et les combattit avec tant de courage et de bonheur, qu'il en tua une partie, et chassa l'autre de sa petite île, après lui avoir enlevé ses munitions, ses tentes et son artillerie.

Le siége de Chaul se poussait toujours avec vigueur. Les Infidèles battirent la place pendant un mois avec soixante et dix pièces de canon. Il n'y avait pas de jour qu'on ne tirât cent soixante coups. On renversait les murailles, on abattait les maisons, et les Portugais, des ruines de ces maisons, réparaient, pendant la nuit, les brèches qu'on fesait à leurs murailles pendant le jour. Il périssait beaucoup de monde et dans la ville et dans le port : on ne voyait que des cadavres qu'on jetait dans la mer, ou qu'on ensevelissait autour des remparts.

Les Barbares ne se rebutaient point. Ils résolu-

rent de s'emparer des autres maisons qui étaient sur la plage, et dont nous avons parlé. Elles furent attaquées et défendues avec une égale valeur. Celles qu'Hector de Sampayo gardait étant hors de défense, on les mina dans le dessein de les abandonner, et de les faire sauter lorsque l'ennemi y serait entré. On exécuta ce qu'on avait projeté : l'ennemi se présenta; on lui opposa pendant quelque tems de la résistance; mais, comme on allait se retirer pour les en laisser les maîtres, une étincelle tomba à l'ouverture de la mine : le feu s'alluma; la maison sauta en l'air avec un fracas épouvantable, et quarante Portugais furent ensevelis sous ses ruines. On compta parmi ces quarante George d'Acugna, Édouard de Lima, Juan d'Ornélas, Antoine de Sampayo, Louis Xira Lobo et Manuel Réposo, ingénieur et auteur de la mine. On fut extrêmement sensible à la perte de ces braves gens. Les Maures, n'y ayant perdu que peu de monde, s'y logèrent. Ximirican, dont cet avantage avait enflé le courage, dans l'espérance d'un pareil succès, attaqua avec six cens hommes le bastion de la Croix. Ferdinand Péreira le défendit avec trente hommes. Henri de Bétancourt y combattit avec un seul bras, ayant déjà perdu l'autre dans une autre occasion, et Dominique Alamo, ne pouvant se soutenir sur ses jambes, se fit porter au milieu des combattans. Avec une lance à la main, il combattait, tuant, blessant, ou

renversant tous ceux qui voulaient l'approcher. Une telle valeur ne pouvait manquer de produire de grands effets. Elle soutenait celle du soldat portugais, et ralentissait celle des Infidèles. Ils sentaient que des hommes qui prodiguaient ainsi leur vie, devaient être invincibles; ils n'allaient au combat qu'en tremblant et malgré eux.

On entrait dans le mois d'avril, et l'hiver, qui commence vers cette époque sous ces climats, fesait déjà ressentir ses rigueurs. Malgré leur violence, Nizamaluc voulut qu'on continuât le siége. Il avait fait construire de nouveaux retranchemens, et s'y était logé. Alexandre de Souza et dom Gonçalès de Ménésès l'en chassèrent, et tuèrent une prodigieuse quantité de Barbares avec un de leurs principaux officiers. Nizamaluc, sensible à la mort de ce capitaine, résolut, pour en tirer une vengeance éclatante, de donner un assaut général à la ville. Il fit prendre les armes à la moitié de son armée, et la mena lui-même, à l'entrée de la nuit, au pié des murailles. Les Barbares firent les derniers efforts pour entrer dans la ville : ils se mettaient les uns sur les autres pour arriver au haut des murailles, et combattaient avec beaucoup d'opiniâtreté et de courage. Cependant, après quelques heures de combat, ils furent contraints de se retirer, laissant cinq cens de leurs meilleurs soldats sur la place. Peu de jours après, les Portugais de

Chaul reçurent un secours considérable de vivres, de munitions et de soldats qu'on leur envoyait de Goa, de Diou et de Baçaïm. La joie que l'arrivée de ce secours causa dans la ville parvint jusqu'à Nizamaluc, qui en fut désespéré. Afin qu'ils ne fussent plus secourus, il voulait engager les habitans de Sarcète et quelques voleurs du royaume de Cambaie d'aller ravager les terres de l'île de Diou et de Baçaïm; mais il n'éprouva qu'un refus.

Ce refus ne rebuta point Nizamaluc; il passa tout le mois de mai et celui de juin devant Chaul à faire d'inutiles efforts pour réduire cette place. Enfin, le 28 de ce dernier mois, on vit de grands mouvemens dans son camp, et le lendemain ce prince marcha vers la place, à la tête de ses troupes et de ses éléphans, au bruit du canon et de tous les instrumens militaires, pour livrer un assaut général. Dès qu'on fut près des murailles, toute cette grande armée se divisa en plusieurs corps, et chacun marcha fièrement pour attaquer le poste qu'on lui avait assigné. Agalescan et son fils insultèrent celui que défendaient dom Suarès d'Albergaria, Juan de Sylva Baretto, Rodriguez Homen de Sylva, et Laurent de Brito. Farétécan et Asujétécan Misnarrao, surnommé le Triste, parent du roi de Bisnagar, et capitaine des gardes de Nizamaluc, donnèrent sur le poste confié à la garde de dom Sébastien de Teyve, de dom Juan de Mendoce, de dom Juan

Alvarès Péréira et de Manuel de Mélo, et sur celui de dom Rui Gonçalez.

Le commandant de la place se posta vis-à-vis Nizamaluc lui-même, pour porter du secours où il serait besoin. Le combat commença par le canon, la mousquéterie et les feux d'artifice; ensuite, on s'approcha de plus près, et l'on combattit avec plus de férocité que d'ordre. Les uns étaient consumés par les flammes, les autres succombaient sous le fer; quelques-uns étaient renversés et écrasés sous les piés de leurs propres éléphans; plusieurs, percés de coups, se traînaient loin du combat, et allaient expirer entre les bras de leurs amis ou de leurs parens, qui leur prêtaient un secours inutile; et plusieurs enfin, luttant entre la vie et la mort, poussaient des cris et des gémissemens horribles, et rendaient le combat plus terrible et plus affreux. L'air était obscurci par l'épaisse fumée que causaient les fréquentes décharges qu'on fesait de part et d'autre. Tantôt les Infidèles emportaient un poste, et tantôt ils en étaient chassés. L'espérance et la crainte se peignaient successivement sur les visages des Barbares et des Portugais. Les uns et les autres étaient couverts de poussière et de sang : les uns et les autres se précipitaient avec fureur dans les périls les plus éminens; personne ne songeait à reculer, tous voulaient vaincre ou mourir.

Les éléphans, que les naïrs avaient enivrés pour

les rendre plus furieux, dès qu'ils étaient blessés, poussaient des hurlemens épouvantables. Un d'entre eux, dont Nizamaluc fesait grand cas, blessé et brûlant de soif, courut vers la mer, y entra avec la tour qu'il portait, et s'avança, en nageant, vers un vaisseau portugais : on le tua d'un coup de canon. Enfin, la nuit survint et sépara les combattans. Les Barbares se retirèrent dans leur camp, furieux, désespérés, et laissant trois mille de leurs meilleurs soldats sur la place, avec le fils d'Agalescan et plusieurs autres officiers de la première considération. A l'égard des Portugais, la perte ne fut pas grande; mais elle tomba sur les plus braves, entre autres sur François de Toar, sur François de Sà Ménésès, surnommé *Solus mundi*, à cause de sa valeur extraordinaire, sur François de Sà, Simon Trigueiros, Dominique Cabral, Antoine Teixeira, de Braga, Antoine Marino et Juan Freitas Corréa. Parmi ceux qui se distinguèrent par une intrépidité sans exemple, on compte Henri de Ménésès, qui, ne pouvant se soutenir sur ses jambes, se fesait porter sur une chaise, et combattait ainsi; Laurent de Brito, qui enleva aux ennemis de ses propres mains un drapeau; Gonçalez Rodriguez Caldéra et Jérôme Curvo, que les ennemis ne purent faire reculer un moment de leur poste.

La fureur, la rage, le désespoir, la confusion et le deuil régnaient dans le camp de Nizamaluc. On

avait déjà un mois qu'Idalcan était devant Goa, et Nizamaluc devant Chaul, sans qu'il eût fait encore le moindre préparatif pour commencer la campagne. S'étant chargé de faire la guerre par mer, il arma enfin une flotte; mais avant de la laisser sortir de ses ports, il fit proposer sous main au vice-roi de se tenir en repos, et de ne rien entreprendre, à condition qu'on voulût lui livrer certaines places qu'il indiquait. D'abord Ataïde écouta ses propositions; ensuite il lui fit dire que les Portugais accordaient la paix à leurs ennemis, mais qu'ils ne l'achetaient jamais.

Cette fière réponse détermina enfin le Zamorin à commencer la campagne. Il ordonna à Catiporca Marca, amiral de sa flotte, de se mettre en mer et de faire voile vers Chaul. Il arriva devant cette ville sur la fin de février, et entra dans le port, malgré les Portugais. Cependant il fut battu par Léonel de Souza; et Nizamaluc n'ayant pu l'engager à prendre sa revanche, il se sauva pendant la nuit, et prit la route de Mangalor. La Reine de cette ville voulut l'engager à chasser les Portugais qui y étaient. Catiporca y consentit, espérant réparer son honneur perdu devant Chaul. Il descendit à terre, joignit ses troupes à celles de la Reine, attaqua la citadelle, d'où il fut honteusement repoussé par Antoine Péreira. Alors Catiporca regagna ses vaisseaux, dans le dessein d'aller à Cananor;

mais dom Diègue de Ménésès le rencontra, le joignit, le combattit et le vainquit.

Par le traité d'alliance passé entre Idalcan, Nizamaluc, et le Zamorin, ces princes étaient convenus qu'ils feraient la guerre en personne. Idalcan et Nizamaluc remplirent cet engagement; mais le Zamorin, soit que la crainte l'eût saisi, soit qu'il voulût ménager les Portugais, n'en fit rien. Cependant dom Diègue de Ménésès lui fit une cruelle guerre; il n'y avait pas de jour qu'il n'enlevât quelques vaisseaux malabares, ou qu'il ne fît quelque descente sur les terres du Calicutien. Cela n'empêcha pas le Zamorin de rester tranquille au fond de son sérail, et il n'en sortit que sur la fin de juin, lorsque Ménésès fut parti pour Goa. Alors, se mettant à la tête d'une armée considérable, il alla investir la forteresse de Chale à deux lieues de Calicut. Le vice-roi fit repartir dom Diègue de Ménésès pour délivrer cette place, avec les gouverneurs de Cochim, de Cananor et d'Onor. Ni les uns ni les autres ne purent entrer dans la forteresse; mais ils allèrent ravager les terres du Zamorin, et poussèrent ces ravages si loin, qu'il fut obligé d'abandonner l'entreprise de Chale, pour arrêter les désordres que les Portugais commettaient dans ses états. Le roi d'Achem, qui, en quelque manière, était le quatrième chef de la ligue, éprouva un sort pareil devant Malaca. Ce prince fut obligé de se retirer

honteusement dans ses états. Ainsi, tous les ennemis des Portugais furent battus et humiliés, et cette ligue formidable ne servit qu'à faire connaître que le courage et la vertu qui avaient distingué les anciens Portugais animaient également leur postérité.

La fin de la guerre vit la fin du gouvernement d'Ataïde : son immense capacité, la hauteur de son courage et sa fermeté d'âme, que rien ne pouvait ébranler, l'égalèrent au plus grand héros dont l'histoire ait consacré la mémoire dans les fastes du tems. Il était de la maison des Ataïde, maison ancienne et illustre dans le Portugal, et féconde en grands hommes. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait servi dans les Indes, et lorsque le vice-roi Étienne de Gama alla faire son expédition de la mer Rouge, il l'arma chevalier, pour le récompenser de ses services, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. Les héros le sont à tous les âges; leur enfance même porte un caractère distinctif, qui annonce les grandes actions auxquelles ils sont destinés. Aux vertus guerrières, Ataïde joignait les vertus politiques. Quelque tems avant de passer dans les Indes en qualité de vice-roi, on l'avait envoyé en Allemagne, avec le titre d'ambassadeur auprès de Charles-Quint. Il accompagna cet empereur à la bataille livrée au landgrave de Hesse et à l'électeur de Saxe, chef des Luthériens. Ataïde l'aida de ses conseils et de son bras, avec cette valeur éclatante qui

lui était naturelle. Après le gain de la bataille, l'empereur lui fit présent d'un cheval magnifiquement enharnaché, et voulut l'armer chevalier. Ataïde le remercia de ce dernier honneur, en lui disant qu'il l'avait été déjà par Étienne de Gama dans les Indes. « J'en suis mortifié, » lui répondit Charles-Quint; « j'aurais fait plus de cas de cet honneur » que de la victoire que je viens de remporter. »

Lorsqu'il fut de retour des Indes comme vice-roi, le roi Sébastien, pour lui rendre les honneurs qu'il méritait, le reçut sous un dais; mais bientôt après, ce grand homme, qui aimait la vérité, déplut à Sébastien, en la lui disant hardiment. Les flatteurs de ce prince interprétèrent malignement toutes ses actions et tous ses discours. Sébastien, qui n'était plus en état de démêler le vrai du faux, tant on l'avait enivré de sa puissance, l'éloigna de la Cour, se privant par-là de tous les avantages qu'Ataïde aurait pu lui procurer par ses conseils.

La situation des Portugais n'était plus la même en 1572: tant que l'honneur et le désir de la gloire avaient animé leur courage, l'état qu'ils avaient fondé dans les Indes, se soutint avec splendeur; mais lorsqu'à la place de l'honneur et de la gloire, ils eurent substitué la mollesse et l'avarice, sources funestes de la ruine des Empires, le leur déchut, et tomba de jour en jour. Ataïde, par sa prudence et son courage, lui avait rendu tout son éclat;

dès qu'il fut parti, il le perdit de nouveau, et il fallut qu'Ataïde revînt une seconde fois dans les Indes, pour le lui rendre encore. Comme ce gouvernement était d'une trop grande étendue, dom Sébastien au premier retour de dom Louis, le partagea en trois parties. La première devait s'étendre depuis le cap de Guardafui jusqu'à l'île de Ceilan, avec le nom de gouvernement de l'Inde; la seconde devait comprendre toutes les côtes de l'Afrique, sous le nom de gouvernement du Monomotapa; et la troisième depuis le Pégou jusqu'à la Chine, avec le titre de gouvernement de Malaca. Dans la première, il envoya dom Antoine de Norogna avec le titre de vice-roi; dans la seconde et dans la troisième, dom François Baréto, et dom Moniz Baréto, sous le titre de gouverneurs. Nous allons d'abord parler d'Antoine Norogna, dont la dignité était supérieure à celle des autres. Il partit de Lisbonne avec cinq vaisseaux, qui avaient pour capitaines Antoine Moniz Baréto, celui-là même qui devait occuper le gouvernement de Malaca, Rui Diaz Péreira, Antoine de Valadarès, et François de Figueirédo. Leur navigation fut heureuse : ils traversèrent les mers immenses qui conduisent de Portugal dans l'Inde, avec un bonheur sans égal, et arrivèrent tous à Goa, à l'exception de l'équipage, dont une partie était morte de maladie. Aussitôt que Norogna fut entré dans le port, dom Louis d'Ataïde lui remit le bâton de commandement:

c'était au commencement de l'an 1572, peu de jours après que la paix avait été conclue avec Idalcan.

Le premier acte d'autorité que fit Norogna fut de faire partir François de Souza Tavarès et Pierre Homen de Sylva avec deux galères, un galion et quatre vaisseaux, pour secourir Chale que le Zamorin était revenu assiéger. Peu de jours après, il expédia encore un nouveau secours pour la même place; mais l'un et l'autre arrivèrent trop tard. George de Castro, âgé de quatre-vingts ans, qui avait jusqu'alors vécu en homme d'honneur, intimidé par les larmes de sa femme, avait eu la faiblesse de livrer cette ville au Zamorin. Dom Diégue de Ménésès s'y était rendu pour en transporter la garnison à Cochim. Ensuite, ce brave capitaine partageant sa flotte avec Mathias d'Albuquerque, l'un et l'autre allèrent purger les mers voisines des corsaires, et démolir une forteresse qu'un Naïque, vassal d'Idalcan, avait élevée à l'embouchure de la rivière Sanguiscé. Antoine Fernandez de Chale, malabare de nation, perdit la vie dans cette expédition. Il avait mérité par sa valeur, son désintéressement, sa fidélité et sa prudence, les commandemens les plus importans des places des Indes. Son courage l'emportait avec rapidité à toutes les actions où il y avait de la gloire et de l'honneur à acquérir. Il était chevalier de l'ordre de Christ. On avait conçu pour son mérite une si haute es-

time, qu'on transporta son corps à Goa, où le vice-roi le fit inhumer avec la pompe qu'on observait à l'égard des gouverneurs des Indes. Son tombeau fut honoré des larmes de tous les honnêtes gens, et il vécut long-tems dans leur mémoire : c'est le prix et la récompense la plus flatteuse de la vertu.

Sultan Mahamet régnaît alors sur le royaume de Cambaie, sous la tutelle d'Alucan, d'Itimitican, et de Madré Maluço. Ces trois hommes, plus attachés à leurs intérêts qu'à ceux du jeune prince qu'ils élevaient, négligeaient son éducation, et ne songeaient qu'à le gâter par leurs flatteries pour gagner sa confiance et son amitié. Itimitican sut captiver l'une et l'autre. Les deux rivaux virent son bonheur d'un œil jaloux; ils s'en consolèrent cependant, dans l'espérance que le prince, à mesure qu'il avancerait en âge, deviendrait plus capable de rendre justice à leur mérite, et de les distinguer d'Itimitican, avare, cruel, ambitieux, et prêt à tout immoler à son avarice et à son ambition. Le jeune roi de Cambaie l'éprouva bientôt. Échébar, qu'on appelait le Grand-Mogol, et de qui nous avons déjà parlé, régnait toujours sur les Mogols. Itimitican, considérant que son autorité finirait dès que le roi de Cambaie serait en état de gouverner par lui-même, résolut de prévenir sa chute, en chassant son maître du trône. Il fit donc proposer au Grand-Mogol de lui livrer le royaume

de Cambaie, à condition qu'il lui en laisserait la vice-royauté. Échébar accepta l'offre, et Itimitican tint parole : le Grand-Mogol se vit ainsi maître de toute la Cambaie, sans que cette conquête lui coûtât un seul homme.

Possesseur de ce vaste et florissant royaume, il savait que les places de Baçaïm et de Déman en avaient été démembrées par les Portugais : la première par dom Martin-Alfonse de Souza, et Nuño d'Acugna, et la seconde par dom Constantin de Bragance. Échébar résolut de les réunir à ses États. Dom Louis d'Alméida en informa aussitôt le vice-roi, qui partit dans l'instant pour défendre ces places, avec neuf galères, cinq galions, huit galiotes et quatre-vingt-dix fustes. Son arrivée à la barre de Déman causa tant d'étonnement à l'ennemi, qui était campé à deux lieues de la ville avec une armée formidable, que le Grand-Mogol se retira, et rechercha l'alliance des Portugais. Mais avant d'aller plus loin, il faut faire connaître plus particulièrement la naissance, le caractère, les mœurs, le génie et la puissance de ce prince si célèbre dans tout l'Orient.

La province que les Romains appelaient *India Citerior*, ou *India intrà Gangem*, s'appelle présentement Indostan. Elle est possédée par un monarque que nous connaissons communément sous le nom de Grand-Mogol, quoique son véritable

nom soit celui de Grand-Mogor, parce que les habitans du premier pays que ses ancêtres conquirent dans l'Inde, se nommaient Mogores. Mais nous les appelons aujourd'hui Mogols ou Mongols. Échébar descendait du grand Tamerlan, surnommé le fléau de Dieu, vainqueur du superbe Bajazet, empereur des Turcs. Son descendant, Mahomet Zélabdin Achébar ou Échébar, naquit dans la province de Chaquatà, qui confine au midi avec l'Indostan, au couchant avec les Perses, et au levant avec les Tartares, dont les mœurs, la langue et la religion sont à peu près les mêmes que celles des Mogols. Les successeurs de Tamerlan ayant dégénéré de sa valeur, furent dépouillés par les Patanes, les mêmes que les Parthes, de tout ce qu'ils possédaient dans l'Asie, à l'exception de la province de Cabul, située au-dessus du royaume de Cambaie, vers le nord, entre la Perse et l'Inde. Lassés enfin d'être les jouets des Parthes, ils osèrent reprendre les armes, et les chasser non-seulement des pays qui formaient anciennement leur monarchie, mais de tous ceux que comprend aujourd'hui l'Indostan. Cette conquête fut l'ouvrage de Baburxa, aïeul d'Échébar. Après la mort de ce prince valeureux, les Parthes reprirent sur son fils Emmaupaxda tout ce qu'ils avaient perdu, et renfermèrent pour la seconde fois les successeurs de Tamerlan dans la province ou royaume de Cabul. Le Persan, ennemi et jaloux

de la puissance des Parthes, secourut Emmaupaxda, à condition qu'il suivrait la religion de Mahomet, selon la doctrine d'Hali; et les Parthes, pour la seconde fois, furent expulsés de l'Indostan. Échébar, fils et successeur d'Emmaupaxda, continua la guerre, conquit d'abord le royaume de Bengale; ensuite il se rendit maître de celui de Cambaie, comme on vient de le voir, et enfin de presque tous ceux que renfermait l'Indostan; de manière qu'il avait souvent dans sa Cour jusqu'à vingt Rois ses vassaux, tous aussi puissans que celui de Calicut et de Narsingue. Parmi ces Rois, on en trouvait de mahométans, de païens et d'autres, dont la religion n'était qu'un tissu de toutes les idées les plus bizarres et les plus monstrueuses de l'imagination de l'homme.

Échébar suivait extérieurement celle de Mahomet; mais dans le fond du cœur il ne croyait à aucune. Ses États étaient bornés à l'occident par le fleuve Indus et les frontières septentrionales de la Perse, à l'orient par les mêmes limites que le royaume de Bengale, au septentrion par la Tartarie, et au midi par l'océan qui baigne les côtes du royaume de Cambaie. Tous les pays qui formaient ses États étaient extrêmement riches et fertiles à cause de la quantité de grandes rivières qui l'arrosent, et du grand commerce qu'on y fait en drogues, épiceries, perles précieuses, coton, draps de laine et d'or, tapis, ve-

lours et autres soieries. Sa puissance dans la guerre était formidable : il avait une infanterie et une cavalerie innombrables, entretenues par tous les peuples de ses royaumes, à proportion de leurs biens et de leurs richesses; son artillerie était nombreuse, ainsi que ses éléphans qu'il plaçait toujours derrière son infanterie, afin d'arrêter l'ennemi par ces terribles combattans, dans le cas qu'elle fût percée.

Les anciens rois du Mogol fesaient leur résidence dans la cité de Déli, capitale de l'Indostan. Échébar alla résider à Agra, ensuite à Patéful ou Patéfur qu'il avait fait bâtir, et enfin à Lahor, depuis qu'il eut conquis le royaume de ce nom. Échébar était fort et robuste, quoique de taille médiocre. Il aimait à s'habiller superbement, et souvent en particulier à la portugaise. Il était doux, humain, débonnaire, magnanime, courageux à entreprendre et à exécuter de grandes choses. A l'affabilité, à la politesse, il joignait de la noblesse et de la majesté. Il recherchait la conversation des étrangers, et surtout des chrétiens. Curieux de savoir, il savait lui-même beaucoup de choses, surtout ce qui concernait la guerre, la politique et la religion; il connaissait les différentes sectes répandues sur la surface de la terre, avec les noms de ceux qui les ont inventées. Quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il en raisonnait savamment avec des docteurs qu'il entretenait toujours auprès de lui. Il se montrait,

deux fois par jour en public, pour donner audience à toute sorte de personnes. Il y avait deux cours dans son palais avec deux trônes riches et élevés. Dans la première, il écoutait le peuple; dans la seconde, les capitaines des armées, les gouverneurs et les commandans des places avec les Grands de ses royaumes, et les ambassadeurs qui venaient de la part des rois étrangers pour traiter avec lui d'affaires importantes. Il avait auprès de lui huit personnes d'une intégrité reconnue pour introduire tour à tour ceux qui voulaient lui parler; elles étaient aussi chargées de prendre leurs mémoires, et de leur faire observer les cérémonies usitées lorsqu'on l'approchait. A l'égard de la justice et de la police subalternes, il avait créé des magistrats, dont les uns jugeaient en dernier ressort, et les autres prononçaient des jugemens dont les parties pouvaient appeler si elles se croyaient lésées; il punissait avec la dernière sévérité les juges qui manquaient de rendre exactement justice; cependant il condamnait rarement à la mort, et l'on ne pouvait faire mourir aucun criminel dans le lieu de sa résidence, qu'après l'avoir averti trois fois en trois tems différens. Les supplices étaient simples : il regardait avec horreur ceux qui fesaient trop souffrir le coupable. Il pardonnait volontiers à ceux qui l'avaient offensé personellement, lors même qu'ils avaient conspiré sa mort, et souvent même il les rétablissait dans leurs charges s'ils en

avaient, et dans tous leurs honneurs. Lorsqu'il voulait faire quelque entreprise, il assemblait son Conseil, il déférait à son sentiment; s'il y avait partage, il décidait lui-même.

En 1572, le vice-roi de la couronne de Portugal, dans l'Inde, envoya dans sa Cour un ambassadeur nommé Antoine Cabral, accompagné de plusieurs Portugais. Pendant qu'ils y séjournèrent, ce prince examina avec un soin extrême leurs mœurs, et leur manière de vivre, pour juger sainement d'eux et de leur nation de qui il avait entendu tant parler. Il en fut si content, surtout de leur religion, qu'il fit venir à Patéful un prêtre qui était dans le royaume de Bengale; ce prêtre lui expliqua les principaux mistères de la religion chrétienne, et lui fit voir les absurdités qui régnaient dans les autres, surtout dans la mahométane. Échébar voulut qu'il entrât en discussion à ce sujet avec les ministres de cette secte, appelés Mollas ou Caciques. Il obéit, et les confondit; ensuite il dit à Échébar qu'il y avait à Goa des prêtres de sa religion plus habiles que lui, et plus en état de l'instruire : c'étaient les Jésuites. Aussitôt Échébar leur écrivit en ces termes : « Forman » Zalabdin Mahomet Échébar. Vénérables Pères, » je vous fais savoir que j'ai pour vous une affection » singulière; j'envoie Ébadola, mon ambassadeur, » et Dominique Briz, mon interprète, pour vous prier » de faire partir pour ma Cour deux d'entre vous

» versés dans les saintes lettres, et de leur laisser » porter avec eux les principaux livres de votre loi; » qu'ils viennent avec Ébadola, ils seront reçus avec » honneur; je les écouterai avec plaisir, et je les » prendrai sous ma protection. »

Les Jésuites ayant demandé au vice-roi la permission de satisfaire Échébar, firent partir le père Rodolfe Aquaviva, fils du duc d'Atria, et neveu du père Claude Aquaviva, pour lors général de l'ordre, avec le père Antoine de Monserrat, qui depuis, en allant en Éthiopie, tomba dans les fers des Turcs. Dès qu'ils furent arrivés à Patéful, Échébar les mit aux prises avec les Mollas. Les pères avaient porté avec eux un Alcoran traduit; ils confondirent ses ministres sur tous les points; ensuite ils établirent la vérité des livres sacrés par des raisons si solides, qu'Échébar parut goûter tous les principes qui établissaient le christianisme, à l'exception de la trinité. On lui applanit les difficultés; mais des raisons de politique l'empêchèrent pour lors de s'y livrer; néanmoins il logea les Jésuites dans son palais, conçut dès ce jour un mépris très-grand pour ses Mollas, et confia l'éducation de son second fils aux Jésuites. Cependant, comme il ne se déterminait point à embrasser le christianisme, ils désirèrent retourner à Goa, et Échébar y consentit.

Quelques années après, il les fit revenir dans sa ville de Lahor. Ces derniers le dégoutèrent telle-

« Pour moi j'ai assez vécu, je ne veux pas m'expo» ser à voir le visage d'un perfide tel qu'Échébar. » Il dit, et se tua. Le siége continua : Échébar vint à manquer d'artillerie; il pria le père Xavier d'écrire au commandant de Chaul de lui en envoyer; Xavier lui répondit qu'il n'en ferait rien, parce que les Portugais n'aimaient point à favoriser l'injustice. Cette noble réponse alluma la colère d'Échébar qui chassa le Jésuite de son camp; peu de jours après il le rappela, le remit en faveur, et la forteresse se soumit. Échébar pardonna à tout le monde, et assigna une pension de quinze mille écus à Miran.

Malgré l'estime et la bienveillance qu'Échébar avait pour les Portugais, il n'aspirait qu'au moment de les chasser des Indes. Il disait un jour à ses courtisans : « Dès que j'aurai conquis le royaume de » Décan, j'irai attaquer Goa, et j'en chasserai les » Portugais. » Un soldat portugais, qui était présent à cette conversation, lui dit : « Sire, vous par» lez d'enlever Goa à ma nation; croyez-vous qu'elle » vous laissera faire? Vous devez connaître son cou» rage, elle se défendra. » « Je n'en veux pas venir » aux mains avec les Portugais, » répondit le Roi, « je veux les prendre par famine. » « Et eux, » répliqua le soldat, « vous prendront par la soif; » fesant allusion à la disette d'eau qu'il y avait dans certaines parties du Mogol. Cette réponse fit rire Échébar, et il en sut gré au soldat; cependant il

persista dans son dessein; et en 1601, il envoya un ambassadeur à Goa, moins pour faire honneur au vice-roi, que pour s'informer par ce moyen de la situation et des forces de la place. Les Portugais, qui n'ignoraient pas les raisons pour lesquelles on l'avait envoyé, lui firent une réception magnifique, et le jour de son entrée à Goa, le vice-roi ordonna qu'on tirât sans cesse des coups de canon, tant dans la ville que dans la citadelle, et dans les autres lieux fortifiés de la ville, afin de faire voir à cet espion, décoré du titre honorable d'ambassadeur, que des gens aussi bien armés n'étaient pas aisés à réduire. Cependant l'ambassadeur présenta une lettre au vice-roi, conçue en ces termes : « Ambassade du Grand-
» Seigneur de la loi de Mahomet, haut et puissant
» Roi, meurtrier des rois ses ennemis, respecté et
» honoré des Grands; très-haut en honneur et en
» dignité, élevé par-dessus tous les autres rois; sin-
» gulier dans l'art de gouverner, à Ayrès de Sal-
» dagne, vice-roi. Trouvant grâce devant le Roi des
» rois, soutenu par sa main puissante, sachez que
» par sa faveur infinie tous les ports de l'Indostan,
» depuis le Cinde jusqu'à Chatignan et Pégou, sont
» sous notre très-haute prospérité: voulant et dési-
» rant que tous ceux qui exercent le commerce,
» et principalement les Portugais, y abordent et en
» sortent librement; nous vous envoyons un ambas-
» sadeur pour affermir les fondemens de l'alliance

» qui nous unit, de manière qu'aucune secousse ne
» puisse l'ébranler. Nous vous envoyons également
» le père Benoît de Goës, avec notre bon serviteur
» Coget qui Soldan Hamat, pour s'informer exacte-
» ment de tout ce qui se passe, afin que nous puis-
» sions, en conséquence de ses avis, veiller à la sû-
» reté publique; et pour engager quelques artisans
» portugais de venir dans notre Cour royale qui est
» comme un empirée, et l'appui des créatures, où
» ils seront bien vêtus et bien nourris, avec la li-
» berté d'y rester, ou de s'en retourner dans leur
» pays quand ils le désireront. Quant à ce que notre
» ambassadeur voudra acheter, soit en étoffes, soit
» en pierreries, nous désirons qu'on lui accorde, à
» cet égard, toute faveur et assistance, afin qu'il
» puisse exécuter toutes ces choses promtement,
» et qu'il s'en retourne sans délai, étant un de nos
» serviteurs royaux. Pour tout ce qui concerne le
» reste de l'ambassade, il vous le dira de bouche,
» donnant crédit à tout ce qu'il dira. Le neuvième
» jour de Favardi de Dieu, de l'ère de quarante-
» six. »

C'était là la manière d'écrire de ce prince; il appelait ère le tems de sa royauté, et le mois de Favardi était le premier de l'an, qui commençait sous ces climats le jour de l'équinoxe du printems. Échébar exécuta ce que nous venons de rapporter en différens tems; nous avons rapproché les épo-

ques, pour donner une idée de ses rapports avec les Portugais. Ce prince, qui était vraiment grand et magnanime, mourut l'an 1605, le 21 d'octobre, dans sa ville d'Agra, on ne sait pas trop dans quelle religion. Échébar, la gloire et la terreur de l'Orient, avait su se faire obéir, respecter, aimer et craindre tout à la fois. Il était fier avec les Grands, affable avec le peuple, dont il recevait les présens avec plaisir; il les portait en les recevant sur son sein, pour témoigner qu'ils lui étaient agréables. Il fut si heureux dans tout ce qu'il entreprit, qu'on disait communément dans tout l'Orient, lorsqu'on voulait parler du bonheur de quelqu'un : il est heureux comme Échébar. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, son fils et son petit-fils le prirent sur leurs épaules, et le portèrent dans un jardin, où il fut inhumé avec peu de magnificence. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné cinquante.

Lorsque ce prince se fut désisté du projet qu'il avait conçu d'ôter Déman aux Portugais, il envoya un ambassadeur au vice-roi dom Antoine de Norogna qui, à son tour, fit partir Antoine Cabral, avec le même titre, auprès de lui. L'alliance fut conclue au gré des deux puissances : le vice-roi s'en retourna à Goa, et Échébar acheva d'établir sa domination dans le royaume de Cambaie; comme Itimitican avait trahi son maître pour lui, il s'imagina qu'il pourrait bien le trahir à son tour pour un

autre : mais pour prévenir une seconde trahison de sa part, il lui fit couper la tête. Si tous les princes en agissaient ainsi à l'égard des traîtres, on en verrait bientôt diminuer le nombre, et les princes trouveraient, dans cette conduite, des avantages plus réels que ceux que leur procure une source aussi dangereuse que la trahison. Qui favorise les traîtres, mérite d'être trahi, et souvent l'est en effet tôt ou tard lui-même.

Sur ces entrefaites, les habitans de Bracalor, voyant avec peine la citadelle que les Portugais avaient bâtie dans leur ville, prirent les armes, au nombre de six mille, pour s'affranchir de leur joug. Rui Gonçalez de Caméra, ayant reçu un promt secours, punit les rebelles, et délivra la place de leur insulte. Vers ce même tems, Henri de Ménésès fut surpris et fait prisonnier par les sujets d'Idalcan, auquel il fut présenté. Comme on était en paix, ce prince, après l'avoir retenu quelques jours en prison, lui rendit la liberté. Celui d'Achem ne perdit point de vue Malaca. Cette ville était l'objet de tous ses armemens; rien ne pouvait le rebuter. Sur la fin donc du mois d'octobre, il se présenta à la rade d'Achem, avec près de cent vaisseaux, vingt-cinq galères, trente fustes, et sept mille combattans, pourvus de tout ce qui était nécessaire pour un siége. La ville, au contraire, n'avait rien de ce qu'il fallait pour se défendre. D'ailleurs, le luxe, la débau-

che et la mollesse y avaient tellement énervé les courages, que personne n'osait prendre une noble résolution. On pleurait, on gémissait; on craignait que l'ennemi n'entrât dans la ville, dont le canon renversait chaque jour les murailles : on attendait à tous les instans que les Barbares donnassent un assaut, et l'on n'osait se préparer à le soutenir. Amollis par la débauche, le soldat et l'habitant adressaient des prières au ciel; ils remplissaient les églises, ces églises qui, peu de jours auparavant, étaient de vastes solitudes, ou des lieus où l'on ne se rendait que pour faire de nouveaux outrages au Dieu qu'on y adorait.

Telle était la situation déplorable des habitans de Malaca, lorsque le hazard conduisit dans leur port Tristan Vaz de Véga, avec un vaisseau qui allait charger des drogues dans l'île de la Sonde. Les habitans allèrent le trouver, pour le supplier de ne point les abandonner dans l'extrémité où ils étaient. Véga se laissa toucher, et consentit de combattre l'ennemi, avec son vaisseau et neuf autres qu'on avait armés à Malaca. Son dessein était plus téméraire que prudent; mais la témérité, soutenue d'un véritable courage, a souvent ses succès ainsi que la prudence. Ayant assemblé ses soldats et ceux qui étaient dans Malaca, qui montaient au nombre de trois cens, il leur parla ainsi : « Ce n'est » pas la première fois que cette ville a été réduite

» à l'extrémité où elle se trouve aujourd'hui, et ce » n'est pas la première fois que la main de celui qui » régit toutes choses dans le monde, aura, contre » toute espérance, conduit dans votre port un se- » cours imprévu pour l'en délivrer. Du tems du » grand Xavier, jeté dans un pareil malheur par les » mêmes ennemis, dom Diègue Suarès d'Albergaria » arriva tout d'un coup, et animé par la voix du » saint homme, conduit par l'honneur et par l'a- » mour de sa patrie, il se joignit à vos vaisseaux; il » alla, avec des forces inégales, chercher vos cruels » ennemis; il les joignit, les attaqua, et remporta » sur eux une victoire éclatante. Vous le savez, et » si vous le savez, quoique nous n'ayons plus parmi » nous ce saint homme qui suspendait le bras du » Dieu vengeur sur vos têtes, vous ne devez point » désespérer de votre salut, mais combattre au con- » traire, avec confiance, des Barbares qui n'aspi- » rent, en vous détruisant, qu'à abolir dans ce pays » son nom et ses temples. Ayez donc la confiance » que vous devez avoir en ce Dieu terrible qui peut » tout : implorez, auprès de lui, l'intercession du » sage, du pieux Xavier; il jouit de sa sainte pré- » sence; il lui présentera vos vœux : que ces vœux » soient purs, qu'ils soient sincères, qu'ils soient » l'effet de votre confiance en Dieu, et non de votre » crainte. Détestez vos fautes; qu'un vif repentir » vous mérite un de ses coups-d'œil favorables.

» Allez aux piés des tribunaux de la Pénitence
» expier vos débordemens; et portez aux piés du
» saint Tabernacle un cœur contrit et humilié; re-
» nouvelez-y une sainte alliance avec votre Dieu.
» Venez ensuite combattre avec moi votre ennemi:
» que pourront ses troupes nombreuses contre les
» bras des serviteurs de Dièu? Le juste, devant son
» œil redoutable, est le seul et le vrai fort: tout le
» reste s'éclipse, s'anéantit devant lui: encore une
» fois, mettez donc toute votre confiance dans la
» force de son bras: la victoire est à vous: votre
» liberté, votre repos en seront les fruits précieux,
» avec les superbes dépouilles de vos ennemis, dé-
» pouilles dont je vous cède ma part: je ne veux,
» pour toute récompense que le plaisir de n'être
» pas venu dans votre port inutilement. ».

Tout le monde lui obéit; et sur la fin de novembre, il s'embarqua, mit à la voile, et alla combattre la flotte ennemie. Elle était dans la rivière appelée Formoso. Aussitôt qu'il l'aperçut, il donna ses ordres à Manuel Féreira, lieutenant de son vaisseau, descendît dans une galiote, et alla, l'épée à la main, de vaisseau en vaisseau, pour encourager les soldats. Ses discours étaient courts, mais vifs, et pleins de cette grandeur d'âme, naturelle aux courages élevés. On vogua à l'ennemi. Véga, avec sa galiote, attaqua la galère capitanesse, défendue par deux cens hommes. Fernand Pérès d'Andréade, Fer-

nand de Lémos, François de Lima, Manuel Henri, Mem Pinto, et Jean de Torrès, tous capitaines de réputation, se comportèrent avec une valeur extrême. Il n'y eut pas un d'eux qui ne brûlât, ou qui ne coulât à fond jusqu'à trois et quatre vaisseaux, fustes ou galères. Enfin, la victoire se déclara en leur faveur. Les Achémois prirent la fuite, et les Portugais revinrent triomphans à Malaca.

Tandis que les affaires des Portugais se soutenaientain si dans les Indes, Gonçalès Marmaraque travaillait à rétablir celles des Moluques. Le roi de Ternate assiégeait toujours la citadelle que les Portugais avaient dans cette île. Ce prince ayant été forcé d'en lever le siége, porta la guerre aux habitans d'Ulate, dans les îles d'Iliacer. Édouard de Ménésès vola à leur secours avec dom Sanche de Vasconcellos, capitaine général de la mer. Les Ulates et les Portugais firent une sortie sur les Ternatins, qui eut un heureux succès. Édouard de Ménésès étant mort, Vasconcellos retourna dans l'île d'Amboine, et laissa le commandement de l'armée à Simon d'Abreu, homme extraordinaire, mais brave, et qui s'était rendu célèbre par plusieurs combats singuliers, où il avait toujours désarmé ses adversaires. Celui-ci alla chercher les Ternatins pour les combattre : il fit des actions prodigieuses de valeur; mais, abandonné lâchement par les siens, il fut accablé et tué par les ennemis. Comme il tombait, An-

toine Lopez de Résende s'avançait pour le secourir avec son vaisseau : aussitôt la flotte ennemie l'investit, et le général ternatin lui cria de demander quartier. « Je n'en attends que de mon épée, » répliqua Résende : le succès répondit à son audace, il vit fuir devant lui les ennemis.

L'an 1573, dom Juan de Silva succéda à Simon d'Abreu dans la charge de capitaine général de la mer. Les hommes s'en prennent toujours à la fortune, lorsqu'il leur arrive quelque malheur; mais cette fortune ne signifie, dans le fond, autre chose, sinon qu'on manque de conduite, ou de courage. Prétendre attribuer d'autres effets à cette fortune, c'est une folie pardonnable tout au plus au peuple, qui ne raisonne pas et n'est pas fait pour raisonner. Ce fut donc un manque de conduite, et de courage, qui pensa perdre les Portugais dans les Moluques. Ils n'étaient que téméraires sans être courageux; ils osaient entreprendre, et n'osaient soutenir leurs entreprises. D'ailleurs, ils avaient conçu une si haute opinion d'eux-mêmes, et tant de mépris pour les Insulaires, qui de jour en jour s'aguerrissaient, qu'ils négligeaient tout ce qui pouvait faire réussir leurs projets. Ils firent donc faute sur faute, et ils allaient enfin abandonner les Moluques sans dom Sanche de Vasconcellos qui s'y opposa. Ayant pris le timon des affaires en main, il les rétablit, et punit sévèrement les habitans d'Atua, en les livrant à l'épée

Norogna. Léonis, pour n'avoir rien à se reprocher, voulut se contenter de la moitié. Barréto se refusa encore à cette proposition; alors Léonis partit pour le Portugal, afin de se justifier, mais il ne fut pas écouté. Moniz, qui aurait mérité, bien mieux que Norogna, d'être dépossédé de sa charge, y fut maintenu, et sa conduite hautement louée. Il avait l'oreille du ministre, et le ministre, quand il veut, tourne auprès du prince les actions des sujets en crimes ou en vertus, selon ses vues ou ses intérêts particuliers. Homme, il ressent toutes les passions; et armé de l'autorité, elle devient entre ses mains ce que l'épée est entre celles d'un furieux, si l'honneur ne le retient, si la probité ne le conduit, et si la religion n'oppose un frein salutaire à la fougue impétueuse de ses passions ou de ses caprices.

Dès que Moniz fut maître, il employa toute l'année 1574 à expédier des flottes en différens ports des Indes. Dans celui de Goa, arrivèrent six vaisseaux venant de Portugal, commandés par dom Ambroise d'Aguiar Coutigno. Il portait des ordres au gouverneur pour faire arrêter et juger dom George de Castro, qui avait livré la citadelle de Chale au Zamorin. Moniz obéit, et Castro, condamné à avoir la tête tranchée, fut exécuté dans la grande place de Goa. On le plaignit à cause de sa vieillesse, et l'on murmura de ce qu'on laissait vivre ses complices. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est

que l'année suivante, on reçut des ordres à Goa, pour qu'on donnât à George de Castro le commandement d'une place qu'on indiquait; en sorte qu'il arriva à dom Sébastien, dans cette occasion, ce qui arrivait souvent à cet empereur romain (1), qui l'instant d'après qu'il avait ordonné le dernier supplice de ceux qui lui déplaisaient, les redemandait pour leur parler. Il est vrai que Sébastien pouvait croire que ses premiers ordres ne seraient point exécutés, ignorant que tel est le malheur des princes, qu'on n'obéit promtement à leurs ordres que lorsqu'ils portent une peine contre quelqu'un, et que rarement on met la même promtitude dans l'exécution de leurs grâces.

A cette époque, la reine de Japara forma le dessein d'enlever Malaca aux Portugais. Elle chargea Quiaidaman, son général, d'aller l'assiéger avec quinze mille Javois d'élite. Tristan Vaz de Véga était de retour à Malaca de son voyage de la Sonde. D'un commun accord, les habitans et la garnison le nommèrent pour commander, à la place de François Henri, mort depuis peu. Aussitôt Véga fit partir un vaisseau pour avertir Moniz du nouvel orage qui était prêt à fondre sur Malaca. Le gouverneur envoya promtement des ordres à tous les commandans des places voisines pour qu'ils eussent à se-

(1) C'est ce que l'histoire dit de l'empereur Claude, mort l'an 54 de notre ère.

avoir mangé les chiens, les chats, les rats, et jusques aux cuirs de leurs coffres, ils se rendirent et se retirèrent dans l'île d'Amboine, d'où ils passèrent quelque tems après dans celle de Tidor. Le Roi de cette île leur permit d'y bâtir une citadelle, par le moyen de laquelle ils se conservèrent encore le commerce des Moluques pendant l'espace de trente-six ans, comme on le verra. Quant au roi de Ternate, vainqueur, il en usa envers le vaincu plus généreusement qu'il ne méritait. Dès qu'il fut entré dans la citadelle, il assembla les Portugais. « Vos parjures, » leur dit-il, « et vos forfaits seraient dignes des derniers supplices. Je pourrais, sans me déshonorer, vous manquer de parole, et vous traiter comme des traîtres et des tirans le méritent; mais moins barbare que vous, je sais respecter les traités, je tiens ma parole, je vous donne la vie, je vous laisse la liberté; fuyez seulement loin de cette île que vous avez remplie de meurtres et de brigandages. Purgez ces climats d'une nation qui ne connaît de lois que celles que l'avarice, la cruauté et l'ambition lui inspirent; et laissez vivre en paix des hommes que vous traitez de barbares, et qui sont moins barbares que vous. Remplis de piété envers les Dieux, et d'humanité envers les hommes, nous vous avons reçus dans nos ports; nous vous avons accueillis dans nos villes, nous vous avons admis dans le sein de nos familles, nous n'avons

» rien oublié pour gagner votre amitié et pour nous » attirer votre confiance; mais insensibles à tout ce » qui attache les hommes les uns aux autres, l'in- » gratitude, la tirannie, l'esclavage ont été le prix » de tant de bienfaits. Partez, vous êtes assez punis » puisque vous méritez ces reproches. »

En effet, rien n'était plus humiliant pour eux que de s'entendre tenir un tel discours par un prince qu'ils méprisaient, et qu'ils avaient toujours regardé comme un esclave plutôt que comme un roi. Au reste, s'ils perdirent la citadelle de Ternate, ils ne la perdirent que par leur imprudence et leur lâcheté : par leur imprudence, à cause des excès qu'ils commirent envers les habitans qu'ils poussèrent à la révolte dans des circonstances où ils avaient plusieurs ennemis à combattre, et qu'au lieu d'accabler les Ternatins, comme ils le firent, ils auraient dû les ménager plus que jamais, dans l'impossibilité où ils étaient de se soutenir sans les secours qu'ils en retiraient; par leur lâcheté, parce que les Portugais des îles voisines, occupés de leurs intérêts particuliers, ne se donnèrent aucun mouvement pour secourir ceux qui étaient assiégés dans cette citadelle. Ce désordre provenait de la faiblesse du gouvernement : on laissait faire aux officiers tout ce qu'ils voulaient; nulle discipline n'était observée parmi les soldats; les commandans et les gouverneurs des places s'érigeaient en tirans, et ne son-

geaient qu'à s'enrichir, sans penser aux intérêts de l'État. De là, les déportemens des subalternes, la lâcheté des soldats, les cris, les plaintes, et la haine des peuples qui saisissaient toujours avec plaisir les occasions de se venger. Ce désordre fut cause qu'un roi de Perse demanda un jour à un ambassadeur portugais, qui était auprès de lui, à combien de gouverneurs et commandans de places le Roi son maître avait fait couper la tête, depuis qu'il avait introduit sa domination dans les Indes. « A » aucun, » répondit l'ambassadeur. « Tant pis, » répliqua le Persan, « la puissance des Portugais dans » ce pays ne durera pas long-tems. »

En 1576, les affaires n'étaient pas en meilleur état dans l'île d'Amboine. Malgré la valeur et la prudence de dom Sanche de Vasconcellos, on y essuyait souvent des pertes considérables. Cependant il remporta deux victoires navales sur Cachil Tidore et Muladam, généraux du roi de Ternate. Alexandre de Mattos battit, fut battu à son tour, et tué par les habitans de Jaman. Sanche vengea sa mort. Rui de Souza, nouveau chrétien, riche et accrédité parmi les habitans d'Amboine, ses compatriotes, trama une conjuration contre Vasconcellos. Celui-ci, averti de ses complots, le fit prier de venir chez lui, ayant à lui parler de quelque affaire. Rui, qui ne se doutait point qu'on eût découvert son secret, s'y rendit, et Vasconcellos le fit arrê-

ter; mais bientôt après il trouva le moyen de se sauver, et les jésuites qui étaient dans l'île furent accusés d'avoir favorisé sa fuite. Que cela soit ou non, dès que Rui fut en liberté, il se joignit ouvertement aux ennemis, et causa de grands dommages à la nation.

Le gouvernement de Moniz Barréto expira dans l'Asie, et celui de François Barréto continua en Afrique. Nous avons dit comment Sébastien avait partagé en trois gouvernemens les places dont il était maître sur la côte orientale d'Afrique et dans les Indes. Cette division faite, on donna celui d'Afrique à Barréto. On crut d'abord qu'un homme de son mérite le refuserait, parce qu'il avait été vice-roi de toutes les Indes, que ce qu'on lui donnait était fort inférieur à ce poste, et parce que ce poste était le moindre des trois compris dans la division, quoique le plus périlleux. Il l'accepta néanmoins sans faire aucune difficulté, parce qu'à la honte du ministère de Portugal, il était presque réduit à la misère; parce qu'il était persuadé que le premier devoir d'un sujet et d'un honnête homme est d'obéir à son roi; parce que les personnes vertueuses donnent plus de lustre aux postes, quelque éminens qu'ils soient, que les postes ne leur en donnent; et enfin parce que son gouvernement était armé de la même autorité que celui de Goa et de Malaca, et qu'il ne relevait, ainsi que les deux autres, qu'immé-

diatement du Roi. Il partit donc pour l'Afrique, l'an 1569, avec le titre de gouverneur-général des côtes orientales d'Afrique. Il emmena avec lui trois vaisseaux, dont deux étaient commandés par Laurent de Carvallo et par Vasco Fernandez Homen. Son équipage, outre les gens de marine, était composé de mille soldats qui avaient vieilli dans les guerres d'Afrique, outre plusieurs gentilshommes pleins de mérite, de valeur et de bonne volonté.

Le pouvoir des Jésuites était immense à la Cour de Sébastien. Le père François de Monclaros était dans la partie de l'Afrique où l'on envoyait Barréto. Comme ce Jésuite passait pour connaître parfaitement le pays, on donna des ordres positifs à Barréto de ne rien faire et de ne rien entreprendre qu'il n'eût auparavant consulté Monclaros. Cet homme, fort bon religieux, mais très-mauvais politique, profitant de la confiance qu'on avait en lui, voulut asservir à ses idées toute la conduite du gouverneur. Barréto, qui savait obéir aussi bien que commander, s'y soumit malheureusement et pour lui et pour l'État. L'objet principal qu'on avait recommandé au Jésuite et à Barréto, était de se mettre en possession de certaines mines d'or situées dans le Monomotapa et dans le royaume de Sofala. Dès que Barréto fut arrivé au Mozambique avec tout ce qui était nécessaire pour cette expédition, il s'avança dans la rivière de Cuama, appelée des

Bons-Signes par le célèbre Gama, environ quatre-vingt-dix lieues, et s'arrêta, selon les instructions de Monclaros, au fort de Saint-Marzal, pour s'y rafraîchir. Lorsqu'il voulut poursuivre sa route, les Maures voisins s'y opposèrent; ne pouvant vaincre les Portugais par les armes, ils infectèrent les eaux pour les empoisonner. On perdit beaucoup de monde; mais Barréto ayant découvert la source de cette mortalité, mit à feu et à sang les habitations de ceuxqui l'avaient occasionée.

Après s'en être ainsi vengé, il fit expédier un ambassadeur à l'empereur de Monomotapa pour demander à ce prince la permission de faire la guerre au roi de Mongas, son vassal. L'empereur non-seulement y consentit, mais offrit même cent mille hommes pour pousser cette guerre avec vigueur. Barréto, ne voulant partager sa gloire avec personne, le remercia, et partit pour cette expédition. Après dix jours d'une marche pénible, il traversa la rivière Zembèze, et parvint à une colline qu'il trouva couverte d'une foule innombrable d'ennemis. Barréto disposa ses troupes au combat, donna le commandement de l'avant-garde à Vasco Fernandez Homen, et, plaçant son bagage et quelques pièces de canon entre elle et l'arrière-garde, il marcha pour attaquer ses ennemis. Avant qu'on sonnât la charge, on vit sortir de leurs rangs une femme vieille et hideuse. Elle portait un vase rempli de

poussière ; elle prononça quelques paroles en fesant des grimaces effroyables, et jeta en l'air la poussière qui était dans le vase. Les Barbares étaient persuadés que le gain de la bataille dépendait de cette bizarre superstition. Barréto, qui l'avait déjà vu pratiquer parmi les Indiens, en avertit ses soldats, et fit tirer un coup de canon contre cette prétendue magicienne, qu'on vit tomber par terre. Les Barbares, qui la croyaient immortelle, en furent épouvantés. Néanmoins ils s'avancèrent hardiment, et firent pleuvoir sur les Portugais une grêle de traits et de flèches. Ceux-ci y répondirent par un feu terrible : un nombre infini de Barbares fut tué, et le reste prit la fuite.

Barréto, sans perdre de tems, marcha vers la ville de Mongas. En y arrivant, il fallut combattre un nouveau déluge de Barbares, qu'on vainquit ainsi que les premiers. Les habitans abandonnèrent la ville ; Barréto y entra, et s'y fortifia pendant la nuit. Le lendemain il fut assailli par deux fois autant de Barbares qu'il en avait combattus et vaincus la veille. On en fit un carnage si épouvantable, qu'ils se déterminèrent, du consentement de leur Roi, à demander la paix. Ils envoyèrent un de leurs chefs à Barréto, qui, voulant se faire prier, le renvoya sans lui donner de grandes espérances. Il revint le lendemain accompagné de plusieurs Barbares ses compatriotes. En arrivant, un chameau de

ceux que les Portugais avaient pour porter leurs équipages, s'échappa. On l'arrêta, et on le mena devant Barréto, en présence des Barbares qui ne connaissaient point cette espèce d'animal. Les Africains le contemplaient avec étonnement et admiration; mais leur surprise parvint à son comble lorsqu'ils virent cet animal se mettre à genoux devant le gouverneur. Ils demandèrent, tout émerveillés, ce que cela signifiait. Barréto, profitant de leur simplicité et de leur ignorance, leur dit que cet animal et ses compagnons, dont il avait grand nombre, ne se nourrissaient que de la chair des ennemis qu'on tuait dans les batailles, et qu'il venait, de la part de ses camarades, pour le prier de ne point faire la paix avec eux, afin qu'ils ne manquassent point de vivres. Les Barbares frappèrent des mains en signe d'admiration; ensuite ils supplièrent Barréto de lui demander en grâce de ne point s'opposer à la paix, et qu'ils leur fourniraient d'excellentes vaches pour leur nourriture. Barréto fit semblant de parler au chameau, et, après quelques discours qu'il prononça d'un ton vif, il leur dit : « Il y consent. » La paix fut donc conclue; les Barbares remplirent les engagemens qu'ils avaient pris à l'égard des chameaux, et, par ce stratagème, les Portugais eurent en abondance toutes sortes de rafraîchissemens.

Barréto s'applaudissait de sa victoire et des effets

qu'elle avait produits, lorsqu'il fut obligé de retourner au Mozambique. Antoine Péreira Brandam avait été condamné à un bannissement perpétuel, à cause des cruautés et des brigandages qu'il avait exercés dans les Moluques. Barréto avait demandé au roi Sébastien la permission de le mener avec lui en Afrique. Lorsqu'on fut arrivé au Mozambique, le gouverneur lui confia le commandement de la citadelle. Dès que Barréto fut parti pour le Monomotapa, Péreira, qui réunissait tous les vices, la cruauté, l'avarice, la perfidie et l'ingratitude, chercha à perdre son bienfaiteur, attaqua sa réputation dans des libelles, et les fit répandre dans le public, écrits de sa propre main. On envoya un de ces écrits à Barréto, qui, comprenant que le dessein de Péreira tendait moins à le décrier, qu'à se rendre maître de la citadelle de Mozambique, partit dans l'instant pour s'y rendre, et prévenir cet homme perfide. Son arrivée imprévue fit avorter tous les projets de Péreira. Barréto l'envoya chercher : Péreira se rendit promtement chez le gouverneur, qui lui montra les libelles écrits par lui contre sa personne et son ministère. Péreira, lâche et timide comme sont presque tous les traîtres, ne chercha point à s'excuser, mais fondit en larmes, se jeta aux piés du gouverneur, et demanda la vie. Barréto, qui n'était pas moins généreux que brave, le releva et lui dit : « Allez, je vous pardonne; vos remords

» vous puniront assez de votre perfidie et de votre » ingratitude. » Ensuite le gouverneur s'appliqua à rétablir l'ordre et l'intelligence entre les habitans du Mozambique et les Portugais, confia le commandement de la citadelle à Laurent Godino, et repartit pour achever l'entreprise du Monomotapa. Étant arrivé au fort de Séna, il y trouva Monclaros. Ce religieux, qui aurait dû se féliciter des succès du gouverneur, en conçut une jalousie extrême. Abusant de la confiance que le ministère de Portugal avait en lui, il dit à Barréto, avec une fierté insupportable et indigne d'un homme de son caractère : « Pourquoi retournez-vous au Monomotapa? » N'êtes-vous pas content d'avoir engagé le Roi » dans une folle entreprise, sans chercher à la con» tinuer? Vous serez responsable devant Dieu et » devant les hommes de tous les malheurs qui arri» veront aux Portugais en Afrique. »

Barréto était le plus sensible de tous les hommes. Lui, qui n'avait accepté le gouvernement du Monomotapa que pour obéir à son Roi et servir sa patrie; qui n'avait rien fait, rien entrepris que par le conseil de ce même Monclaros qui lui parlait si arrogamment, fut si pénétré de son injuste reproche, qu'il en mourut deux jours après de douleur. D'autres prétendent qu'il mourut empoisonné, et le sentiment de ces derniers est assez vraisemblable. Monclaros était violent, vain et jaloux. Il ne serait

pas étonnant qu'assuré de l'impunité, ce prêtre, qui n'avait que l'apparence des vertus, se fût abandonné au plus noir des crimes pour assouvir son orgueil et sa jalousie. Ainsi Barréto, qui avait bravé tous les périls d'une longue et pénible navigation, qui avait échappé à tant de dangers dans les Indes, qui venait tout récemment de subjuguer une foule de Barbares, et d'éviter une pluie de traits et de flèches, ne put se dérober à la furie d'un religieux. Si les princes se conduisaient avec sagesse, ils ne confieraient jamais leur autorité à tout homme condamné, par son état, à vivre loin du monde : un moine abuse presque toujours du pouvoir qu'on lui donne dans un État; son éducation monacale ne le rend propre qu'à gouverner des moines, c'est-à-dire des esclaves.

Vasco Fernandès Homen succéda à Barréto au gouvernement du Monomotapa. Monclaros lui fit dire de revenir au Mozambique, et d'abandonner l'entreprise commencée par son prédécesseur. Homen obéit. Lorsqu'il fut arrivé, François Pinto Pimentel, ne pouvant supporter l'insolence de Monclaros, qui fesait l'homme d'État et l'homme de guerre, reprocha vivement à Homen la timide condescendance qu'il avait eue d'adhérer si promtement aux caprices d'un religieux. Homen ouvrit les ieux, rougit de sa faiblesse, et repartit, malgré Monclaros, pour le Monomotapa. Il traversa le

royaume de Sofala; il vainquit sur sa route plusieurs petits Rois qui voulaient s'opposer à son passage; il franchit de vastes déserts et des campagnes brûlantes, où il eut à combattre la soif, la faim, des animaux féroces, et des hommes plus féroces encore. Après avoir, par sa valeur, sa prudence et son courage intrépide, surmonté tous ces obstacles, il parvint enfin aux mines de Chicanga. Ne pouvant en retirer la quantité d'or qu'il avait espérée, il passa dans les États du roi de Quitève, et de là aux mines de Maninas. Y trouvant les mêmes difficultés qu'à celles de Chicanga, il les abandonna, et revint au Mozambique. Le gouvernement du Monomotapa fut aboli presque aussitôt qu'érigé.

Rui Laurent de Tavora était parti de Lisbonne pour exercer celui des Indes à titre de vice-roi, à la place d'Antoine Moniz Barréto. Il amenait avec lui quatre vaisseaux bien équipés, ayant pour capitaines Simon Tello, Martin Péreira de Sà, et François de Mélo Sampayo. Il jouit peu de sa nouvelle dignité. En arrivant au Mozambique, Tavora vit finir ses jours. La flotte continua sa route, et arriva heureusement à Goa. On y ouvrit aussitôt les lettres de la succession, et l'on trouva que le Roi y nommait dom Diègue de Ménésès. Dès que ce nouveau vice-roi eut pris les rênes du gouvernement, il disposa de tout, sans consulter les autres officiers; et comme il n'avait pas toutes les connaissances et

toute l'expérience nécessaires dans les affaires des Indes, on vit bientôt régner le désordre et la confusion.

L'an 1578, Ménésès, à l'exemple des vice-rois et des gouverneurs qui l'avaient précédé, envoya des flottes de tous côtés, qui tour à tour éprouvèrent les faveurs et les rigueurs de la fortune. Dom Jérôme Mascarégnas, dom Diègue et dom Antoine Sylveira frères, et François Pessoa, entrèrent dans la rivière de Dabul. Mélique Tocar, commandant de la place, les pria de se trouver à un festin, dans le dessein de les faire tous massacrer. Ils s'y rendirent, à l'exception de Mascarégnas, qui apporta à Goa la triste nouvelle de la perfidie de Tocar.

Le vice-roi fit partir dom Pèdre de Ménésès, avec une flotte, pour venger cet assassinat. Sur ces entrefaites, dom Louis d'Ataïde, comte d'Atougia, fut nommé, pour la seconde fois, vice-roi des Indes. Sébastien, à cause de sa valeur et de sa prudence, lui avait d'abord déféré le généralat de l'armée avec laquelle il était dans le dessein de passer en Afrique; mais Ataïde, ennemi de la flatterie, blâma hautement le projet du Roi. Sa sincérité déplut au jeune monarque, qui, brûlant de faire la guerre pour se défaire d'un censeur aussi éclairé et aussi sincère qu'Ataïde, le renvoya aux Indes. Ataïde, qui ne voulait point être témoin du malheur où il prévoyait que le Roi allait se précipiter, accepta

l'honneur qu'on lui fesait, et partit avec Nuño Vello Péreira, plus savant qu'heureux dans l'art militaire, et dom Juan Alvarez Suarès, homme très-intelligent dans le commerce des Indes, qui avait montré beaucoup de valeur au dernier siége de Chaul. En récompense des services qu'il avait rendus, on le fit, en Portugal, secrétaire du commerce, office honorable, qui anoblissait, et qui fesait l'ambition de tous ceux qui n'étaient pas nés nobles. Dom Louis arriva, sur la fin du mois d'août, à Goa, où il fut reçu avec une joie extrême.

Lorsqu'il eut pris le bâton du commandement, il arma une puissante flotte pour tenir en respect tous les princes indiens qui commençaient à remuer. Il fit aussi partir quelques vaisseaux pour joindre dom Pèdre de Ménésès, afin qu'il pût tirer une éclatante vengeance de la perfidie de Tocar. En même tems il se prépara à faire une guerre cruelle à Idalcan, de qui Tocar dépendait, et qui n'avait donné aux Portugais aucune satisfaction du crime de ce traître. Idalcan en fut épouvanté, demanda la paix, et offrit de bannir Tocar de Dabul. Cette satisfaction, avec les dévastations qu'on avait déjà faites sur ses terres, contentèrent le vice-roi. Il arriva alors à Goa trois vaisseaux venant de Portugal : c'étaient les derniers expédiés par le roi Sébastien. Comme ils entraient dans le port de Goa, deux caravelles sortaient de celui de Lisbonne,

l'une pour Goa, l'autre pour Malaca, où elles avaient ordre d'aller annoncer la défaite et la perte du malheureux Sébastien..

Henri, son oncle, s'empara de son sceptre et de sa couronne, comme nous l'avons dit, l'an 1579. Ce Roi, prêtre et cardinal, expédia pour les Indes cinq vaisseaux, sous les ordres de dom Juan de Saldagne. L'arrivée de ces cinq vaisseaux apaisa les troubles qui s'étaient élevés à la nouvelle de la mort du Roi. Malgré le dernier traité que le vice-roi avait conclu avec Idalcan, par lequel ce prince s'était engagé à chasser Tocar de Dabul, ce traître y était retourné, et y exerçait publiquement sa charge. Ataïde ne s'amusa point à s'en plaindre; mais il chargea Paul de Lima d'aller avec dix vaisseaux chasser Tocar de Dabul. Paul trouva l'entrée de la rivière défendue par une excellente artillerie; mais cet obstacle ne put arrêter les Portugais; ils s'avancèrent, descendirent à terre, malgré six mille chevaux qui les attendaient sur le rivage, et ravagèrent les lieux circonvoisins de la ville.

L'ennemi appela à son secours Cartale et Mondaviray, pirates malabares, fameux dans toutes les mers voisines, et qui avaient en leur puissance cinq galiotes bien équipées. Tocar leur fournit encore cinq vaisseaux, avec cinq cens soldats, turcs, persans, et d'autres nations, tous d'une valeur éprouvée. Ils entrèrent dans la rivière pour chercher et com-

battre les Portugais. Les bords étaient couverts de cavalerie, d'infanterie, et de peuple qui était accouru pour voir le combat entre les pirates et les Portugais. Les forces étaient égales de part et d'autre. Les pirates avaient dix vaisseaux, Paul en avait autant. Ce dernier, ayant disposé toutes choses, mit le sabre à la main, et recommanda en peu de paroles aux siens d'imiter son exemple. Après que les deux flottes se furent respectivement canonnées avec plus de furie que de succès, elles vinrent à l'abordage. Paul, suivi des siens, se jeta dans une galiote, massacra sans pitié la moitié de l'équipage, et fit sauter l'autre moitié dans l'eau. Les autres Portugais en firent de même, et de dix vaisseaux qu'avait l'ennemi, il n'en échappa qu'un seul. Après cette victoire, Paul revint à Goa, où il fut reçu avec la plus grande distinction par le vice-roi.

Les Portugais n'eurent pas de moindres succès en Afrique, dans le royaume d'Angola. Ce royaume est situé par-delà celui de Congo, vers le sud; les habitans de ce pays s'appelaient autrefois Ambonds, et leur terre Ambonde : elle était divisée en plusieurs provinces nommées Mirindes, gouvernées chacune par des seigneurs particuliers qui portaient le nom de sobas; chaque soba était propriétaire de sa province; mais tous relevaient du roi de Congo. Un des sobas, Angola, soumit, avec le secours des Portugais, les autres sobas, les rendit ses tributaires.

et ne forma de toutes leurs mirindes, ou provinces, qu'un seul royaume, auquel il donna son nom. Il confine au septentrion avec le royaume de Congo, à l'occident à la mer Océane, au midi au royaume de Mataman, et à l'orient à celui de Malemba. Le pays d'Angola est fécond en mines d'argent, et produit abondamment toutes les choses nécessaires à la vie; il est extrêmement peuplé, à cause de la pluralité des femmes qui y est permise. Le Roi peut facilement armer cent mille hommes; et quand il veut, il est en droit de faire prendre les armes à tous ceux qui sont en âge de les porter. Les officiers couvrent leur tête avec des bonnets ombragés d'un panache composé de plumes de différens oiseaux. Ils ont plusieurs instrumens de guerre, et chacun de ces instrumens est destiné à certaine manœuvre; en sorte que, lorsque le général veut faire avancer ou reculer, attaquer ou défendre, il fait sonner de l'instrument qui marque ces différentes évolutions, et la troupe qui est commandée, répond par un instrument semblable, qu'elle est prête ou qu'elle se prépare à obéir. Il ne se servent point de cavalerie; ils font un grand usage, ainsi que les anciens Romains, des augures; et selon qu'ils leur paraissent plus ou moins favorables, ils combattent ou ils se retirent.

Leur principal commerce avec les Portugais est en esclaves. Il y a quatre castes à Angola : les macotas qui sont les gentilshommes; les naturels du

pays, laboureurs ou artisans, tous de condition libre; les serfs et les esclaves de chaque mirinde, appelés quisicos, appartenant au seigneur; les mobicas, autre espèce d'esclaves que l'on fait par droit de conquête ou par droit d'achat. Les plus riches sont ceux qui ont beaucoup de ces esclaves. Les enfans qui en proviennent ont le sort de leurs pères, et souvent leurs maîtres les échangent avec les Européens contre des marchandises. Les Angolans sont naturellement injustes, cruels et barbares, et, dans certains cantons anthropophages; ils vendent publiquement de la chair humaine.

Du royaume de Congo, les Portugais passèrent dans celui d'Angola. Le Roi, désirant connaître l'Évangile, envoya à Jean III, en 1560, des ambassadeurs pour lui demander des prêtres qui pussent l'instruire du christianisme. Dom Juan lui envoya quatre Jésuites avec un gentilhomme nommé Paul Diaz Novaïs, petit-fils de Barthélemi Diaz qui avait découvert le premier le cap de Bonne-Espérance. En arrivant dans le royaume, ils trouvèrent Angola, surnommé Inène, mort, et son fils Dambi Angola sur le trône. Il reçut honorablement les Portugais dans sa ville de Cabaça; mais peu de tems après, emporté par son avarice, il leur enleva ce qu'ils avaient apporté de marchandises, fit mourir deux jésuites, et retint les deux autres avec Diaz

dans les fers. Ce dernier ne tarda pas à obtenir sa liberté, et revint en Portugal.

L'an 1578, Sébastien le renvoya à Angola pour tirer vengeance de Dambi Angola. Diaz, en arrivant dans l'île de Loanda, apprit que ce prince était mort, et que Quilonga Angola, son petit-fils, occupait le trône. Diaz le fit complimenter, contracta alliance avec lui, et pendant quatre années qu'elle dura sans interruption, il le secourut dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les sobas ses vassaux. Cette intelligence fut interrompue par l'avarice de Quilonga. L'an 1580, ayant appris que les Portugais avaient reçu de leur pays beaucoup de marchandises, et qu'ils les fesaient conduire à Cabaça par une faible escorte, Quilonga la fit massacrer en chemin, s'empara des marchandises, et déclara la guerre à Diaz. Celui-ci, sans perdre de tems, assembla tous les Portugais, s'embarqua dans les vaisseaux qu'il avait au port de Loanda, remonta la rivière de Coanza, et se fit des alliés ou des tributaires de tous les sobas qui peuplaient les rivages du Coanza du côté du royaume d'Angola. Quilonga, étonné d'un succès si rapide, leva une puissante armée pour s'y opposer, et Diaz appela à son secours le roi de Congo, qui lui envoya soixante mille combattans sous les ordres de son cousin Sébastien Manibamba. Cette armée, qui ne put joindre Diaz,

fut contrainte de s'en retourner, à cause des maladies qui s'y déclarèrent, et qui en firent périr une partie. Alors le général portugais se retira, et se fortifia dans une petite île située au confluent du Coanza et du Lugola, où les Portugais bâtirent depuis une petite ville qu'ils nommèrent Massagan. Quilonga, ne pouvant les en chasser à cause de l'hiver qui commençait à se faire sentir dans ces pays, congédia son armée jusqu'au printems suivant que la guerre recommença.

Les montagnes de Cambambès, abondantes en mines d'argent, étaient situées près de la ville de Massagan. En 1580, Paul Diaz se mit en chemin avec presque tout ce qu'il avait de Portugais auprès de lui pour s'en emparer. Les Angolans s'y opposèrent; Diaz les combattit et les vainquit en plusieurs rencontres. Ces combats, joints aux fatigues d'une longue et pénible marche, et aux maladies causées par des pluies continuelles, diminuèrent considérablement ses troupes. Ce malheur le contraignit de s'arrêter sur les bords du Coanza, et de se fortifier dans un lieu appelé Mocumba. Les Angolans l'y assiégèrent et l'y pressèrent vivement; mais Diaz, ayant reçu quelque secours, fit une sortie, tailla en pièces et mit en fuite les Barbares, et rangea dans son parti plusieurs sobas, entre autres celui de Banzan.

Après cette grande victoire, Diaz continua sa

route et parvint aux mines des montagnes de Cambambès. Le roi d'Angola leva une armée de douze cent mille hommes pour l'en chasser. Cent cinquante Portugais et quelques Éthiopiens qui s'étaient rendus chrétiens, firent un carnage affreux de cette foule innomblable de Barbares; et les malheureux, restes de cette nombreuse armée, se retirèrent épouvantés dans leur pays. Diaz, craignant cependant qu'ils ne revinssent l'attaquer, se retira dans l'île dont nous avons parlé : il ne s'était point trompé. Les Angolans, revenus de leur frayeur, reprirent les armes, et allèrent assiéger dans son île Diaz qui n'avait que deux cens hommes pour la défendre. Il était réduit aux dernières extrémités, lorsqu'il reçut un secours de Portugal. Alors les Portugais allèrent faire quelques courses dans les pays voisins qu'ils dévastèrent. Dix ou douze sobas subirent leur joug, et le roi d'Angola perdit deux batailles. Dans la dernière, son armée, qui fut entièrement défaite, était composée de six cent mille hommes. Diaz remporta cette grande victoire avec deux cens Portugais et dix mille Éthiopiens.

Après tant de travaux et des victoires si signalées, Diaz fut attaqué d'une cruelle maladie. Ses jours étaient parvenus au dernier terme. Tous les remèdes furent inutiles : il expira; sa mort causa aux Portugais une profonde douleur. Il méritait des regrets si vifs par sa haute probité, par son courage

généreux, son désintéressement sans exemple, et par une piété d'autant plus sincère qu'elle était sans faste et sans éclat. Cependant la guerre continua, et les Portugais demeurèrent toujours vainqueurs. Leurs victoires déterminèrent le roi d'Angola à demander la paix. On la lui accorda, on se donna des otages et l'on vécut tranquillement.

Pendant que le royaume d'Angola se pacifiait, les guerres civiles désolaient celui de Congo. Le roi Alvarès, premier du nom, et de qui nous avons déjà parlé, était mort, et avait laissé deux fils et une fille. L'aîné des enfans mâles s'appelait aussi Alvarès. Son frère et sa sœur, jaloux de le voir armé de toute l'autorité, se soulevèrent contre lui. Ils entraînèrent dans leur rébellion une partie des seigneurs qui n'aimaient point Alvarès parce qu'il avait embrassé le christianisme, et qu'il voulait que tous ses sujets l'embrassassent, et en observassent rigoureusement les lois. On vit bientôt de part et d'autre de nombreuses armées sur pié, et les Portugais qui étaient dans Congo suivirent les étendards d'Alvarès. On découvrit que plusieurs seigneurs congians, qui avaient demeuré auprès du Roi, favorisaient en secret l'ennemi. Le monarque les assembla un jour dans son palais, et leur tint ce langage :

« Vous voyez que mon frère foule aux piés toutes » les lois humaines et divines, et qu'il s'élève contre » son Roi, contre son frère. Cependant, tout bouil-

» lant, tout impétueux qu'il est, il n'eût jamais été
» assez audacieux pour se révolter contre son
» prince, si plusieurs d'entre vous n'eussiez soufflé
» la discorde entre lui et moi, et si vous n'entrete-
» niez encore sa fureur par des conseils qui cau-
» seront la ruine de l'État, sa perte et la vôtre. Oui,
» les traîtres qui sont les sources funestes de la
» tempête qui gronde sur nos têtes, sont ici; ils
» me voient, ils m'écoutent, ils m'entendent. Ainsi,
» j'ai à combattre mes propres sujets, les citoyens
» de cette ville, s'il est permis de donner encore ce
» nom à des furieux qui ne cherchent qu'à la renver-
» ser de fond en comble. Mon père, après des tra-
» vaux immenses, mourut et me laissa son sceptre et
» sa couronne. Vous me prêtâtes le serment de fidé-
» lité comme à votre légitime souverain. Le trône,
« vous le savez, n'était point l'objet de mon ambition.
» Toutefois, espérant de pouvoir contribuer à votre
» bonheur, je l'acceptai, j'acceptai vos sermens,
» sermens que vous avez si indignement oubliés.
» Mais du moins, en les oubliant, devenez ennemis
» généreux; fuyez l'ombre et le silence, refuge des
» âmes basses et timides; déclarez-vous ouverte-
» ment, et, sans ébranler par de sourdes intrigues
» la fidélité de mes autres sujets, partez, sortez de
» cette ville, fuyez mes regards, craignez qu'ils ne
» vous deviennent funestes; profitez de mes der-
» nières bontés. Pour moi, appuyé sur la justice de

» ma cause, et soutenu par le bras invincible des » Portugais, nos alliés et nos amis, je saurai mou- » rir ou vaincre ceux qui méditent ma perte. Oui, je » dissiperai leurs factions, j'éventerai leurs com- » plots; je les ferai périr : la mort ou les fers sont » la palme qui les attend. Enivrés par de légers suc- » cès, ils marchent en téméraires, ils méprisent mes » forces : mais du sein de l'adversité que j'éprouve, » partira la foudre qui doit les aveugler et les pré- » cipiter dans un abîme de malheurs. »

Ce discours, prononcé avec majesté et fermeté, fit un tel effet sur la plupart des conjurés, qu'une partie se jeta aux piés du Roi, demanda pardon, promit de tout réparer par une fidélité constante, et par toutes sortes de services. Alvarès leur pardonna, et le lendemain il les mena au combat. Ils se comportèrent vaillamment, et presque tous furent tués ou blessés. Deux fois les troupes du Roi furent rompues et mises en fuite, et deux fois elles se rallièrent et revinrent à la charge avec une valeur et une intrépidité sans égales. Le frère du Roi, impatient de tant de résistance, et voyant que la victoire balançait à se déclarer, sortit des rangs, et défia son frère en combat singulier. Alvarès était accablé de fatigue, et couvert du sang qui coulait de ses blessures : d'ailleurs, il était faible et d'une taille médiocre. Son frère était grand, fort, vigoureux, et n'avait point été blessé. Malgré cette iné-

galité, Alvarès s'avança vers lui au travers d'une grêle de flèches, et le joignit. S'étant joints, étincelans de fureur et de rage, ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Le frère du Roi leva le bras pour lui porter un coup d'épée : Alvarès le para de son bouclier, qui fut fendu en deux, et lui passa en même tems la sienne au travers du corps. Il tombe par terre sans vie; ses troupes poussent des cris affreux dans les airs, se débandent et prennent la fuite. L'armée royale, dont la victoire d'Alvarès avait relevé le courage, les poursuivit, les joignit et les massacra impitoyablement; en sorte qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre. Le Roi étant rentré victorieux dans la ville, y fut reçu en vainqueur, c'est-à-dire avec toutes les acclamations que le peuple a coutume de faire en de pareilles occasions. Les Jésuites, qui étaient à sa Cour, et qui, pendant le combat, étaient prosternés devant les autels du Dieu vivant, pour implorer son puissant secours, allèrent au devant du vainqueur, et le conduisirent dans l'église, pour remercier le dieu des armées de la victoire éclatante qu'il venait de lui accorder sur ses ennemis. La Reine et toutes les dames du palais, avec les plus distingués de la ville, accompagnés de tous les gentilshommes portugais qui étaient auprès d'Alvarès, en firent autant le lendemain. Le peuple, à leur exemple, courut aussi dans les églises, et tout retentissait des louanges

du Seigneur, des éloges du Roi, et des Portugais, qui dans la bataille s'étaient comportés avec un courage plus qu'humain. Le Roi, en reconnaissance des services signalés qu'ils lui avaient rendus, favorisa plus que jamais le commerce qu'ils fesaient dans ses États, leur fit des présens considérables, donna la valeur de mille écus aux Jésuites pour soutenir leur maison, et fit publier un édit en leur faveur, afin qu'ils pussent en toute sûreté parcourir ses États et y prêcher l'Évangile.

Tout ce que nous venons de rapporter se passa dans l'espace de plusieurs années, tant sur la fin du règne de Sébastien que sous celui de Henri, des gouverneurs, et de Philippe II. Les gouverneurs, immédiatement après la mort du cardinal, arrivée en 1580, firent partir pour les Indes quatre vaisseaux, sous les ordres de Mélo d'Acugna. Ce furent les derniers que les Portugais expédièrent pour ces longs voyages, de leur privée autorité, et les derniers que dom Louis d'Ataïde vit arriver à Goa. Ce grand homme, qui ne fait pas moins d'honneur au Portugal que les Gama, les Alméida, les Albuquerque et les Castro, rendit le dernier soupir dans cette ville, après avoir rétabli pour la seconde fois dans les Indes les affaires des Portugais. Son intrépidité était telle, qu'il en fut surnommé le chevalier Sans-Peur. Le peuple, les officiers subalternes et supérieurs témoignèrent par leurs regrets com-

bien ils étaient sensibles à sa perte. L'envie, qui s'attache toujours à déchirer la réputation des grands hommes, confondue, demeura muette, et fut forcée à respecter le mérite d'Ataïde.

Les vaisseaux qui étaient arrivés de Portugal avaient apporté, de la part des gouverneurs, une disposition touchant la succession du gouvernement. Ils semblaient avoir prévu que le comte d'Atougia était parvenu au terme de ses jours. Dès que ses ieux furent fermés pour jamais, les principaux officiers, tant de guerre que de justice, se rendirent dans l'église cathédrale de la ville pour y ouvrir les lettres de sa succession. On trouva qu'on y déférait le commandement à dom Fernand Tellez de Ménésès. En l'absence de l'archevêque, dom Juan de Ribeyro, évêque de Malaca, conféra le bâton de commandement au nouveau gouverneur, avec les cérémonies ordinaires. Ensuite on rendit aux mânes de l'illustre Ataïde les honneurs funéraires pratiqués en pareille occasion envers les personnes de son rang, de sa naissance et de son mérite. Les églises de Goa retentirent de ses éloges : le peuple, le soldat, le matelot, l'officier, le commandant, honorèrent son tombeau de leurs larmes. Les princes voisins firent son éloge d'une manière éclatante, les uns en versant des larmes sincères sur sa perte, les autres en se félicitant de sa mort, espérant par-là secouer le joug des Portugais. C'est peut-être l'é-

loge le plus flatteur que puisse recevoir un grand homme.

Tandis qu'on versait des larmes sur la mort de cet illustre vice-roi, digne en effet des plus vifs regrets, le désordre et la confusion régnaient dans le royaume de Visapour. Idalcan, qui en était le souverain, venait de rendre le dernier soupir, à l'âge de cinquante ans, dont il en avait passé vingt-trois sur le trône. Abrahémo, fils de Xalaman, succéda à ses États et à sa couronne; mais il ne jouit qu'un instant d'une succession si considérable. Quisbaléchan, homme puissamment riche, et que la soif de l'ambition dévorait, conjura avec tant de succès contre lui, qu'il s'empara de la ville de Visapour et de sa personne. Quisbaléchan, qui avait eu assez d'audace pour s'emparer de la couronne, n'eut pas assez de prudence pour la conserver. Il s'enivra de sa nouvelle fortune, sans songer que les commencemens d'un règne, cimentés sur la violence et l'usurpation, sont environnés d'écueils d'autant plus dangereux, qu'ils sont souvent cachés sous les apparences de la tranquillité publique. S'endormant donc sur le trône, et oubliant qu'il y avait des seigneurs de la Cour capables, par leur crédit, leurs richesses, leur audace et leur mérite, de tenter ce qu'il avait tenté lui-même, il négligea de veiller sur leur conduite, pour jouir paisiblement de sa puissance. Mais il éprouva bientôt combien il s'était

trompé. Acalachan, Armichan et Dalarnachan corrompirent ses gardes, gagnèrent le peuple, lui firent envisager Quisbaléchan comme un tiran et un usurpateur indigne du trône et de la vie. Assurés du peuple et des gardes du Roi, ils fondent sur le palais, s'en rendent les maîtres, arrêtent le monarque lui-même, et, sans perdre de tems, l'immolent à leur ambition. A la place du tiran, on en vit trois sur le trône; mais Dalarnachan, plus ambitieux et plus hardi que les deux autres, trouva bientôt le moyen de s'en défaire, et demeura seul maître de tout le royaume.

Tellez observait soigneusement les différens mouvemens qui se fesaient dans les États d'Idalcan, pour régler là-dessus sa conduite. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut l'ordre de faire reconnaître pour roi de Portugal Philippe II, roi d'Espagne, dans toutes les places qui formaient les États des Portugais dans les Indes. Le troisième du mois de septembre, Tellez, en conséquence de cet ordre, assembla dans l'église cathédrale de Goa tous les officiers et magistrats de la ville, avec le clergé et les députés du peuple, à qui il le communiqua. Tout le monde le reçut avec soumission, et le roi Philippe fut proclamé avec les cérémonies accoutumées roi de Portugal et de tous les États des Portugais dans les Indes. Ensuite Tellez envoya des ordres à tous les gouverneurs et commandans des

principales places et forteresses, pour qu'ils se conformassent à l'ordre des gouverneurs. Dom Tristan de Ménésès commandait alors dans la citadelle de Goa; dom Pédro de Castro, dans Sofala et au Mozambique; dom Gonçalès de Ménésès, dans Ormus; Martin Alfonse de Mélo, à Déman; dom Manuel d'Almada, à Baçaim; dom Fernand de Castro, à Chaul; dom George Toscano, à Cananor; dom George de Ménésès Baroche, à Cochim; dom Manuel de Souza Coutigno, à Colombo; dom Diègue d'Azembuja, dans la citadelle qu'on avait bâtie tout récemment dans l'île de Tidor; et dom Juan de Gama, dans Malaca. Tous ces gouverneurs et tous ces commandans exécutèrent les ordres de Tellez sans délai; et Philippe fut généralement reconnu pour roi de Portugal dans leurs places et leurs dépendances. Ainsi, dans un moment, toutes les conquêtes des Portugais, conquêtes pour lesquelles ils avaient entrepris tant de travaux, affronté tant de périls, versé tant de sang, armé tant de flottes, sacrifié les meilleures troupes du royaume, épuisé leur noblesse, passèrent, par la plus injuste des usurpations, entre les mains d'un roi étranger et d'une nation qui, dans tous les tems et dans toutes les occasions, avaient été les mortels ennemis de ceux sur qui ils exerçaient une si cruelle tirannie.

A peine Tellez avait achevé la cérémonie de la proclamation de Philippe, qu'il apprit que plu-

sieurs pirates malabares croisaient aux environs de l'île de Goa avec quatre galiotes. Il fit partir Mathias d'Albuquerque pour leur donner la chasse. Mathias les poussa jusque dans la rivière de Carapatan. Là, André Furtado de Mendoce, Antoine d'Azévédo, et dom Manuel de Ménésès les attaquèrent, et se rendirent maîtres de trois galiotes. Gonçalès Vaz de Camoëns fut envoyé en même tems à Mazulapatan, pour se saisir de deux grands vaisseaux, l'un chargé de munitions pour faire une expédition à Malaca, appartenant au roi d'Achem; et l'autre au roi de Pégou, chargé de riches marchandises. Celui du roi d'Achem se sauva, et Camoëns laissa échapper l'autre, pour aller délivrer François Serram, que les pirates avaient fait esclave sur une galiote commandée par Fernand de Lima. Camoëns chercha en vain les pirates; mais à l'embouchure de la rivière de Negraës, il rencontra le vaisseau chargé de marchandises, qui appartenait au Pégouan : on l'attaqua, et on s'en rendit maître après un rude combat. A peine en avait-on transporté les marchandises dans les vaisseaux portugais, qu'on aperçut une grande flotte que le prince de Pégou menait contre le roi d'Aracan. Il attaqua les Portugais, qui lui coulèrent à fond plusieurs de ses vaisseaux, tuèrent une partie de son équipage et de ses troupes, et en firent une autre partie prisonnière. Les Portugais après cette victoire se rendirent

au port d'Aracan, où le roi de cette ville les reçut honorablement.

Sur ces entrefaites, Mazcate, ville riche et florissante, fut pillée d'après les ordres du pacha de Moca, par le corsaire Alibec. Le pacha s'appelait Mirazénam; il était natif d'Otrante, commandait dans cette partie de l'Arabie Heureuse et Pétrée, que les Arabes nomment Aymant, et habitait dans la ville de Cana, située sur une colline, et bâtie, si on en croit les habitans, par Canaan, fils de Noé. L'air y est pur, et la terre féconde en tout ce qui est nécessaire à la vie; elle est à soixante lieues au nord de Moca, et à autant de Kaël. Mirazénam envoya donc de cette ville ses ordres à Alibec, qui se tenait à Moca. A l'arrivée de ce corsaire, devant Mazcate, les habitans s'enfuirent avec leurs meilleurs effets à Bruxel, forteresse à cinq lieues de Mazcate, où celui qui commandait pour le seigneur du pays les accueillit. Ses concitoyens voulurent l'engager à leur enlever leurs richesses, et à les chasser honteusement de la ville. Le commandant, homme sensé, juste, et plein d'humanité, s'y opposa, et parla ainsi à ceux qui lui conseillaient une action si perfide.

« Nous n'avons tous qu'un même Dieu, quoique
» nous lui rendions un culte différent. Nous en
» attendons tous les mêmes récompenses, ou les
» mêmes châtimens, selon que nous aurons observé

» ses saintes lois. Mais laissons ce que nous devons
» aux hommes, par rapport à ce Dieu terrible dans
» ses vengeances ; ne parlons que de la honte éter-
» nelle dont nous nous couvririons, si après avoir
» donné retraite à des malheureux, nous allions les
» chasser et les dépouiller injustement du peu de
» biens qu'ils ont sauvé du pillage de leur ville. Ne
» serait-ce pas violer un des droits les plus sacrés
» de la société, l'hospitalité; droit respecté par les
» bêtes mêmes les plus féroces? Nous donc, qui
» sommes hommes, nous qui pensons, qui raison-
» nons, nous placerions-nous au-dessous des ani-
» maux, pour assouvir un mouvement d'avarice, vice
» le plus honteux dont les hommes sages puissent
» se souiller? Que penseraient de nous nos voisins?
» Nous passons déjà parmi les chrétiens pour des
» gens sans foi : si nous maltraitons ceux-ci, qui
» d'eux voudra désormais se fier à nous? Au lieu
» donc de les maltraiter, traitons-les comme nos
» vrais amis. Nous y sommes obligés, pour leur
» marquer la reconnaissance que nous leur devons
» de nous avoir assez estimés pour se fier à notre
» foi. Peut-il arriver rien de plus flatteur pour nous,
» que de pouvoir donner retraite aux Portugais?
» Quel intérêt peut égaler cette gloire? D'ailleurs,
» si nous les chassons, après leur avoir enlevé leurs
» biens, n'est-il pas vrai qu'ils s'en retourneront à
» Mazcate, et qu'ils deviendront nos plus cruels

» ennemis? S'ils n'y retournent point, ce seront » d'autres Portugais : car Abilec ne saurait conser- » ver cette place, et les Portugais ne chercheront » qu'à venger l'inhumanité que nous aurons exer- » cée envers leurs compatriotes. Ainsi, puisque cela » dépend de nous, fesons d'eux nos alliés et nos » amis. Il en coûte ordinairement pour s'en faire » chez les voisins; demeurant vertueux, nous nous » attachons à jamais une nation brave, et redoutée » dans tout l'Orient. Enfin ils se sont confiés à ma » foi : je répondrai à leur noble confiance, en leur » gardant inviolablement la parole que je leur ai » donnée. Ainsi, pour vous et pour moi, fesons- » leur voir que nous savons secourir les malheureux » et respecter les droits des gens. Prêtez-vous à » des sentimens si généreux : c'est un acte de piété, » c'est un acte de magnanimité, qui nous comble- » ront d'honneur et de gloire. » Les habitans, touchés de ce discours, allèrent essuyer les larmes des Portugais, qui demeurèrent parmi eux, jusqu'à ce que Gonçalès de Ménésès, gouverneur d'Ormus, eût donné la chasse à Abilec. Alors ils revinrent à Mazcate, où ils conservèrent une éternelle reconnaissance pour les habitans de Bruxel, qui les avaient reçus si humainement dans leur ville.

Philippe étant resté tranquille possesseur du royaume de Portugal, éleva à la dignité de vice-roi des Indes dom François Mascarégnas, comte de

Santa-Cruz. Mascarégnas s'était acquis beaucoup de réputation dans la défense de Chaul contre Nizamaluc. La flotte sur laquelle il fit son voyage aux Indes, était composée de cinq vaisseaux. En arrivant à Goa, il trouva que Tellez de Ménésès y avait fait reconnaître Philippe pour roi légitime de Portugal; ce qu'on ignorait encore à la Cour de ce prince. Ayant pris en main le bâton de commandant, Mascarégnas commença sa charge par faire armer plusieurs vaisseaux, afin de les envoyer croiser sur différentes mers des Indes, et y assurer la tranquillité du commerce, interrompue par quelques pirates qui les infestaient depuis quelque tems.

Coulète était devenue l'asile de ces brigands de mer. Mascarégnas ordonna à François Fernandez, brave soldat, et capitaine expérimenté, d'aller brûler cette ville. Fernandez l'exécuta sans perdre un seul homme. Ensuite il fit éprouver le même sort à celle de Capocaté, après s'y être emparé de soixante almadies appartenant à des pêcheurs. Les Maures, qui habitaient cette ville, furieux et désespérés de voir leurs maisons détruites, et leurs richesses, fruit de leurs brigandages, consumées par le feu, coururent, au nombre de cent, sur le rivage de la mer, pour massacrer dix-huit Portugais qui y gardaient quelques barques; mais Alfonse Ferreira les repoussa, après en avoir tué une partie.

Les Portugais, non contens d'avoir brûlé Capocaté, dévastèrent tous les pays circonvoisins; en sorte qu'on ne découvrait que des campagnes désolées, des villages détruits, et des villes fumantes de sang et de carnage.

Nous venons de voir comment le corsaire Abilec avait pillé Mazcate en 1581. L'année suivante, 1582, ce vice-roi, craignant qu'il n'en fît autant cette année au Mozambique, y envoya deux vaisseaux avec tout ce qui était nécessaire pour le repousser. Tandis que ces deux bâtimens naviguaient vers l'Afrique, une puissante armée de Mogols se présenta devant Déman pour assiéger cette place. Martin Alfonse de Mélo en avertit incontinent le vice-roi et les gouverneurs des places voisines, pour qu'on le secourût : on le fit, et Échébar se retira, après avoir ravagé la campagne. Déman, qui venait d'échapper à la fureur de ses armes, pensa succomber à celles des Portugais mêmes. Martin Alfonse de Mélo, commandant de la place, et Diègue Lopez Coutigno, chef de ceux qui étaient venus au secours de cette ville, se brouillèrent à propos d'un soldat que Coutigno avait fait mettre en prison. Mélo prétendait que personne dans Déman n'avait ce droit que lui. Coutigno prétendait le contraire. La dispute s'échauffa, on en vint aux invectives; les troupes et leurs officiers prirent parti, les uns pour Mélo, les autres pour Coutigno. Enfin, on

fut sur le point de se charger; mais heureusement les plus sages d'entre les officiers travaillèrent à réunir les deux chefs, et ils y réussirent. Le tumulte étant apaisé, Martin alla brûler la ville de Ramalamajé, appartenant à Ramana Rama, roi de Sarcette, pour punir ce barbare de quelques insultes qu'il avait faites aux Portugais.

Pendant que tout cela se passait dans les Indes, Jérôme Mascarégnas croisait vers le détroit de la mer Rouge. Au milieu d'un tems calme et serein, il aperçut tout à coup, pendant la nuit, une grande lumière dans les airs, qui semblait couvrir toute la mer Rouge. Il y a apparence que c'était une aurore boréale; mais les Portugais, alors meilleurs soldats que phisiciens, la regardèrent comme un phénomène qui leur présageait quelque malheur, ce qui les détermina à gagner promtement Ormus.

Les rois de Lara avaient de tout tems envié la royauté de cette ville; ils l'avaient même anciennement possédée. Celui qui régnait alors conçut le projet de la faire rentrer sous sa domination. Il mit une puissante armée sur pié, prit plusieurs places, ruina les campagnes voisines d'Ormus, et réduisit cette ville, par la famine, à la dernière extrémité. Pour la délivrer d'un péril si pressant, dom Gonçalez de Ménésès, commandant de la citadelle, joignit ses troupes à celles du Roi, et au plus fort de l'été, tems où les chaleurs excessives semblaient

devoir suspendre toute expédition militaire, ils se mirent en campagne pour aller chercher l'ennemi. On marcha vers la forteresse de Xamel, qui passait pour imprenable.

Le roi de Lara rendit, dans ces circonstances, le dernier soupir, et ses deux fils, au lieu de prendre les armes pour repousser le roi d'Ormus et Ménésès, les prirent l'un contre l'autre pour s'emparer de la couronne. Les alliés, profitant de leur division, réduisirent Xamel, où le roi d'Ormus laissa une garnison de cinq cens hommes, sous les ordres de Cojécénadem. Le roi d'Achem tenta inutilement de nouveaux efforts contre Malaca; et Fernand de Mirande, croisant sur la côte de Déman avec une flotte, en fut abandonné, à l'exception du vaisseau qu'il montait. Les autres firent voile vers Déman, et se présentèrent à l'entrée du port avec des drapeaux noirs. Les habitans ne comprenaient point ce que cela pouvait signifier; mais ils furent bientôt éclaircis à leurs dépens. Les Portugais prirent terre, et marchèrent en ordre de bataille vers la ville, y entrèrent et pillèrent, tuèrent, massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Tout le monde fuyait, et tout le monde ignorait le sujet d'une pareille fureur. Mirande arriva sur ces entrefaites. Les rebelles coururent aussitôt pour l'immoler à la fureur qui les animait. Mirande se réfugia dans le couvent de Saint-François, d'où il leur fit offrir la valeur de ce

qui pouvait revenir à chacun, du sac de Déman, pourvu qu'ils épargnassent cette ville, et qu'ils rentrassent dans le devoir. Les rebelles, commençant à reconnaître l'énormité de leur crime, acceptèrent les offres qu'on leur fesait, à condition qu'on oublierait le passé. La nécessité contraignit Mirande à consentir à tout.

Mirande les mena ensuite à Cartelète pour brûler cette ville située à huit lieues de Déman, et qui depuis long-tems servait de retraite aux pirates. On avait chargé plusieurs capitaines portugais d'aller les en chasser; mais soit qu'ils eussent eu des choses plus importantes à exécuter, soit qu'ils eussent craint de ne pas réussir, ils en avaient différé ou éludé l'entreprise. Mirande, tombant à l'improviste sur cette place, en força les retranchemens, tua tous les habitans, et brûla tout ce qui était combustible. Diègue de Mirande, dom Manuel d'Azévédo, et dom Pèdre Vergas donnèrent dans cette occasion des preuves d'une éclatante valeur. En même tems, Mathias d'Albuquerque mettait à feu et à sang toutes les côtes du royaume de Calicut. Le Zamorin, au désespoir de tant de ravages, et ne pouvant en empêcher la continuation, demanda à traiter de la paix. Albuquerque y consentit, et l'on en vint à des pourparlers; mais le Calicutien agissant de mauvaise foi, Albuquerque recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Paracaté,

Capocaté, Chatua, et même Calicut, en ressentirent les funestes effets.

L'an 1583, la flotte destinée pour les Indes sortit du port de Lisbonne, et fut attaquée par quatre galions anglais, dont elle se débarrassa après un long et rude combat. Elle arriva heureusement à Goa, à l'exception d'un seul vaisseau, commandé par Diègue Taveira qui se perdit près de Sofala. Les deux escadres, qui croisaient le long des côtes de Malabar, sous les ordres de Jérôme Mascarégnas et de Fernand de Mirande, après plusieurs combats, d'où ils sortirent toujours victorieux, allèrent joindre Manuel de Saldane, gouverneur de Baçaim, pour l'aider à châtier l'insolence du roi de Colès, qui refusait de payer aux Portugais le tribut ordinaire. Le roi de Sarcette se joignit aux Portugais. Après quinze jours d'une pénible marche, ils entrèrent dans les états de l'ennemi, et les ravagèrent. Dans toutes les occasions où il fallut combattre, le roi de Sarcette se comporta avec une extrême valeur, et dans toutes ces occasions, le roi de Colès eut la fortune contraire. Les habitans de Bracalor ne furent pas moins malheureux que lui dans leur rébellion : André Furtado les fit rentrer dans leur devoir, et leur ôta pour long-tems le pouvoir de remuer.

Telle était la situation des affaires dans les Indes, lorsque le sultan Amodifar, ce roi infortuné de Cam-

baie qu'Échébar avait si injustement dépouillé de ses États, trouva le moyen de briser ses fers et de s'enfuir, par le secours des femmes de son usurpateur. Un banian (c'est une espèce de religieux indien) le conduisit dans les terres de Jambo. Y ayant été reconnu pour roi légitime, l'an 1584, il se vit en peu de tems à la tête d'une puissante armée. Les hommes, en général, conservent pour leurs princes légitimes un amour, dont la tirannie peut quelquefois suspendre les effets, mais dont elle ne peut jamais étouffer absolument le principe. On en vit une preuve dans la personne d'Amodifar, prince d'ailleurs d'une vertu commune. Sa seule présence ramena dans son parti, tout faible qu'il était en comparaison de celui de son tiran, une partie du royaume. A la vue de cette nouvelle révolution, le vice-roi passa avec une flotte considérable dans le royaume de Cambaie pour tâcher de profiter de la division des Infidèles. Son ambition tendait surtout à s'emparer de Surate; mais Échébar, toujours heureux, après avoir vaincu son ennemi, lui fit perdre l'espérance de conquérir cette place, par les nouvelles précautions qu'il prit pour se la conserver.

Rarement un ministre favori use avec prudence et avec modération de son pouvoir, et de la confiance que son prince lui accorde. Pendant l'absence du vice-roi de la ville de Goa, Lavarchan, ministre et favori de l'usurpateur du royaume d'Idalcan, pensa

perdre l'état et son prince, par ses concussions et ses rapines. Dépositaire de toute l'autorité, il ne s'en servait que pour faire des malheureux. Ses lois étaient ses caprices, et sa religion l'amour de ses plaisirs. Tout languissait, tout souffrait dans le royaume, et une mort promte et violente était la récompense de ceux qui osaient s'en plaindre. Néanmoins quelques seigneurs furent assez courageux et assez dévoués au salut de l'État, pour porter leurs plaintes jusqu'au trône de l'usurpateur. On ne les écouta qu'avec dédain. La fureur succédant alors dans leurs cœurs à la plainte, ils résolurent de punir Dalarnachan de la tirannie de son favori, en lui ôtant le sceptre, pour le donner à Cufochan petit-fils de cet ancien Méale, qui avait traîné si long-tems ses tristes jours dans les prisons de Goa. Cufochan était même à Goa, où il vivait obscurément. Les conjurés prirent des mesures pour l'en faire sortir. Lavarchan en fut informé par Diègue Lopez Bayam, qui avait corrompu lui-même les gardes de Cufochan en faveur des conjurés. L'espérance d'une plus grande récompense lui fit trahir ces derniers, après avoir trahi sa patrie; en sorte qu'au lieu de livrer Cufochan à ceux que les conjurés envoyaient, il le livra aux satellites de Lavarchan. Ainsi ce malheureux prince, qui croyait aller monter sur un trône, tomba entre les mains de son plus cruel ennemi, qui le fit jeter dans une prison af-

freuse, après lui avoir fait arracher les ieux. Les conjurés furent arrêtés, et périrent presque tous par les mains des bourreaux.

Vers ce tems-là, les habitans de Cochim prirent les armes, au nombre de vingt mille, jurant de ne les point quitter qu'on n'eût aboli le nouvel impôt établi sur les marchandises qui entraient et qui sortaient de cette ville. Le vice-roi, dans la crainte de les porter aux dernières extrémités, en ordonna prudemment l'abolition; et tout le monde étant rentré dans le devoir, il fit partir Gilles Yañès Mascarégnas pour châtier le naïque de Sanguiescer, vassal de Dalarnachan, qui donnait retraite aux pirates des mers voisines. Mascarégnas entra dans la rivière de Sanguiescer; mais son vaisseau s'étant embarrassé au milieu des rochers, les sujets du naïque accoururent et le firent périr avec tout son équipage. On fut extrêmement sensible à sa perte. C'était un homme d'un rare mérite, et qui avait rendu de grands services à l'État. François de Mascarégnas, son parent, remit le bâton de commandement à Édouard de Ménésès, dont la valeur répondait à la naissance.

Ménésès ne songea d'abord qu'à apaiser entièrement les troubles de Cochim, et à venger sur les corsaires de Sanguiescer la mort d'Yañès Mascarégnas. Dalarnachan, qui avait pris le nom d'Idalcan, fournit des troupes pour les réduire; et le

naïque, leur chef, fut contraint de demander grâce.

Les Portugais se soutenaient dans l'île de Tidor; mais ceux qui étaient au Mozambique en Afrique, eurent beaucoup à souffrir d'une irruption que les Cafres y firent, dans le dessein de s'y établir. Ces Barbares s'étant joints aux Macabites et aux Ambéos, ravagèrent tous les lieux par où ils passèrent. Ils traînaient avec eux leurs enfans et leurs femmes, dont le naturel n'était pas moins féroce que celui des hommes. Jérôme d'Andréade s'opposa à cette inondation de Barbares, en les repoussant loin des terres du Mozambique.

Les Mogols, qui chaque jour envahissaient quelque province, ou quelque royaume dans les Indes, entrèrent dans les États de Nizamaluc, où ils s'emparèrent de plusieurs grandes villes. Ce prince était attaqué du mal caduc, et Acédécan, son favori, le tenait enfermé, et exerçait à sa place une affreuse tirannie dans toute l'étendue de ses États. On se plaignait et on murmurait; mais comme Nizamaluc ignorait tout ce qui se passait, on ne pouvait en obtenir justice. Cependant Calabatécan trouva le moyen de parvenir jusqu'à lui, et de faire disgracier Acédécan, non pour réparer les maux qu'il avait causés (car les favoris ne réparent rien), mais pour achever de perdre l'État par ses rapines et par ses concussions.

Les peuples, outrés de tant de tirannie, prirent

les armes, coururent au palais de Nizamaluc, et demandèrent à le voir. Calabatécan, qui avait le plus grand intérêt à s'opposer à cette entrevue, alla trouver le prince et lui fit entendre que le peuple ne demandait à le voir que pour s'emparer de sa personne, et lui ôter la couronne qu'il voulait donner à Acédécan. Nizamaluc entra en fureur, et ordonna à son indigne favori de ramasser tout ce qu'il avait de troupes, et de tomber sur le peuple. Calabatécan obéit, et l'on se fit une cruelle guerre. Les Mogols, attentifs à profiter de toutes les divisions et de toutes les fausses démarches de leurs voisins, enlevèrent, dans ces circonstances, à Nizamaluc, les places dont nous avons parlé. Les Portugais ne virent faire ces conquêtes qu'avec chagrin; mais ne pouvant l'empêcher, il fallut le dissimuler.

Ce fut vers cette époque, l'an 1585, que Fernand de Mendoce sortit du port de Lisbonne avec cinq vaisseaux, pour faire le voyage des Indes. A peine eut-il doublé le cap de Bonne-Espérance, qu'un vent furieux attaqua son vaisseau et le sépara des autres. Après avoir été porté tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre, il gagna enfin le canal qui sépare l'île de Saint-Laurent, ou Madagascar, de l'Afrique. Dans ce canal, on trouve vis-à-vis la côte de Sofal l'écueil de la Juive. Ce sont des rochers pointus, que la mer couvre lorsqu'elle est grosse. Le vaisseau de Fernand alla échouer sur ces rochers

vers le milieu de la nuit : tout le monde, à l'exception du pilote et de quelques matelots, dormait, et l'on ne se réveilla que pour voir le danger où l'on était. La nuit était fort obscure, la mer extrêmement agitée, et le vent terrible. Les ondes s'élevaient prodigieusement, et, en retombant, fondaient sur le vaisseau. Les cris, les pleurs, les lamentations des matelots, des soldats, et du reste de l'équipage redoublaient la terreur et l'effroi. On s'attendait à tous les instans à être englouti dans les flots. On passa toute la nuit dans cette affreuse situation, sans oser rien tenter pour se conserver la vie. A l'aube du jour, ils découvrirent un espace immense d'eau, qui les séparait de la terre. On perdit toute espérance de pouvoir se sauver, et les gémissemens redoublèrent.

Cependant quelques soldats et quelques matelots, plus hardis que les autres, tentèrent de conserver leur vie. Les uns s'attachèrent avec des cordages à des pièces de bois, et s'abandonnèrent ainsi à la merci des ondes. Les autres joignirent plusieurs pièces de bois ensemble, et s'embarquèrent sur cette espèce de radeau; mais ayant négligé de se pourvoir de vivres, il est vraisemblable qu'ils périrent, car on n'entendit plus parler d'eux. Fernand de Mendoce se jeta dans l'esquif avec dix-sept ou dix-huit personnes, dans le dessein d'aller chercher un rocher plus commode que celui contre

lequel il avait échoué. N'en ayant point trouvé, il délibéra avec ses compagnons sur ce qu'il avait à faire : tous furent d'avis de ne point retourner à bord, de crainte que les autres ne se jetassent dans l'esquif, et qu'ils ne le fissent enfoncer. Ayant pris ce parti, de deux rames qu'ils avaient, ils en firent servir une de mât; de deux épées liées ensemble ils firent des antennes, et des voiles d'un drap dans lequel un matelot de la troupe s'était enveloppé. Ils employèrent pour petite voile, appelée le trinquet, une couverture qu'on trouva dans l'esquif, et firent des cordages de filets à pêcher. On convertit de ces mêmes filets en étoupes, on les imbiba de confitures liquides, et on s'en servit pour boucher les trous de l'esquif. Rien ne réveille tant l'industrie de l'homme que le danger et le désir de conserver sa vie. Après que l'esquif fut ainsi appareillé, ils voguèrent pendant huit jours, et abordèrent dans le pays des Cafres, où ils furent dépouillés par les Barbares. Cependant, après avoir traversé la rivière de Qualimané, ils arrivèrent dans un port fréquenté des Portugais, où ils furent bien reçus.

Une seconde troupe de quarante personnes, s'étant retirée sur un rocher, travailla à faire un radeau du débris du vaisseau. Lorsque ce radeau fut achevé, il n'en put contenir que seize, qui, s'y jetant à l'insu des autres, partirent, abordèrent au pays des Cafres, furent faits esclaves, et rachetés de-

puis par les Portugais qui étaient dans le port où ceux de l'esquif étaient déjà arrivés. Enfin quelques autres parvinrent à radouber la barque, et se mirent en devoir de gagner la terre. Voguant en pleine mer, le pilote qui la conduisait dit à Édouard de Mélo qu'il fallait la décharger d'une douzaine de personnes, si on ne voulait périr. Le sort tomba entre autres sur un Portugais qui avait un frère cadet dans la même barque. Celui-ci, voyant qu'on allait jeter son frère dans la mer, embrassa les genoux de Mélo, le suppliant de sauver la vie à son frère, et de le jeter à sa place. « Mon frère, » lui dit-il, « est meilleur artisan que moi; il nourrit de son » travail mon père, ma mère, mes frères, mes » sœurs : s'ils le perdent, ils mourront tous de mi» sère; conservez leur vie en conservant la sienne, » et faites-moi périr moi qui ne puis leur être d'au» cun secours. » Mélo y consentit, et le fit jeter dans la mer. Ce jeune homme suivit la barque pendant six heures en nageant; enfin il la rejoignit. On le menaça de le tuer s'il tentait d'y entrer : l'amour de la vie triompha de la menace, il l'accrocha. En même tems on voulut le frapper avec une épée, qu'il saisit avec ses mains, et qu'il retint jusqu'à ce qu'il fût entré. Son courage toucha tout le monde; on le laissa dans la barque, et par sa générosité il sauva sa vie et celle de son frère. Enfin, après des peines et des efforts incroyables, ils abordèrent aussi au pays des

Cafres, et de là passèrent dans le même endroit que les autres, où ils furent également bien accueillis.

En 1586, Édouard de Ménésès gouvernait toujours les Indes, et se laissait gouverner lui-même par Rui Gonçalez de Caméra, son oncle, qui, quoiqu'homme de mérite, se prévenait souvent, et engageait Édouard dans des démarches qui n'étaient pas fondées sur l'équité. Dans l'île de Ceilan, Raju fit mourir son père, ses frères et quelques princes de cette ancienne race du Soleil, dont nous avons parlé. Il exila de sa Cour la Reine sa belle-mère, qui l'avait élevé avec le même soin que s'il eût été son fils. Cette princesse mourut de douleur dans le lieu de son exil.

Un tiran est toujours affamé de sang. Raju, après avoir trempé ses mains dans celui de ses plus proches parens, tomba sur les Portugais. Autant qu'il en pouvait faire prisonniers, autant il en massacrait sur les autels de ses idoles. Ceux-ci rencontrèrent un jour huit cens soldats de ses meilleures troupes avec un de ses généraux, nommé Paliconda, et les égorgèrent. Raju, ne pouvant s'en venger sur les Portugais, voulut faire tomber sa rage sur un de ses cousins, qui, pour ne point lui causer d'ombrage, s'était retiré dans un village, où il vivait tranquillement éloigné des affaires. Raju l'envoya chercher. Reigam Pandar (c'est ainsi que se nommait ce

malheureux prince) répondit à ceux qui lui apportaient les ordres de Raju, qu'il ne voulait point s'y rendre. Alors les satellites du tiran voulurent l'y forcer. Reigam, voyant qu'il ne pouvait résister, leur dit : « Eh bien ! je vais vous suivre; mais permettez auparavant que j'entre dans l'appartement » de mes femmes, de mes enfans, et du reste de » ma famille, et l'instant d'après je vous rejoins et » je pars. » On le lui permit. Lorsqu'il fut dans cet appartement, il y rassembla toute sa famille, à qui il parla ainsi :

« On meurt mille fois par jour, lorsqu'on vit » sous un tiran, qui, non content d'effrayer sans » cesse par les apprêts de la mort, termine enfin » les craintes qu'il inspire par une mort cruelle. Un » tiran qui règne sans justice fait mourir sans hu- » manité. Vous connaissez tous quel est Raju. Raju » a fait périr son père et sa mère pour s'emparer de » leur couronne et de leur sceptre. Il a immolé à » son ambition barbare ses frères aînés, à qui cette » couronne et le sceptre appartenaient. Il a fait mas- » sacrer les principaux seigneurs de ce royaume, et » les sages ministres qui le gouvernaient, pour s'ô- » ter de devant les ieux les témoins de sa féroce » cruauté; enfin il a chassé d'auprès de lui sa belle- » mère, à qui il avait des obligations plus essen- » tielles qu'à sa propre mère. Celle-ci lui avait mal- » heureusement donné le jour; l'autre l'avait élevé,

» l'avait conservé, s'était sacrifiée pour lui. Pour
» toute récompense, il l'a dépouillée de ses biens,
» il l'a honteusement exilée; elle a vécu errante,
» misérable, manquant des choses les plus né-
» cessaires à la vie. Présentement, ce Raju m'en-
» voie des ordres pour me rendre auprès de lui;
» j'en connais la raison; je suis son cousin, et il
» est tiran; je suis le seul qui reste de ses parens;
» sans doute il veut m'immoler comme il a immolé
» les autres. Celui qui n'a point épargné son père,
» sa mère et ses frères, n'épargnera point son cou-
» sin. Toutefois, je ne balancerais pas d'aller me li-
» vrer à lui, si ma mort pouvait assouvir sa cruauté
» et sauver votre vie; mais ma mort ne suffira point:
» il en veut à toute la race des anciens rois de Cei-
» lan: il ne peut étancher la soif brûlante qui le dé-
» vore que dans tout leur sang. Cette bête féroce,
» qui ne tient à l'homme que par la figure, après
» m'avoir massacré à vos ieux, vous massacrera à
» votre tour; vous souffrirez deux supplices, le mien
» et le vôtre. Mais ôtons-lui ce plaisir barbare. Il
» espère repaître ses ieux du spectacle de notre
» mort; il espère nous voir expirer au milieu des
» tourmens: trompons son espérance, et puisqu'il
» est encore en notre pouvoir, choisissons une mort
» à notre gré. Plus notre mort sera douce, plus il
» en sera mortifié. Voici un vase rempli d'une li-
» queur qui terminera nos jours sans souffrir. Imi-

» tez donc votre époux, votre père, votre maître;
» mourez libres comme lui. »

Reigam se tut, but le poison qu'il portait, et le présenta ensuite à ses femmes, à ses enfans et à ses esclaves. Ils parurent tous l'accepter avec plaisir, et tous moururent de la même manière. Les mères expirèrent en embrassant leurs enfans, et les esclaves en embrassant les genoux de leur maître, qui les regardait, la douleur et la fermeté peintes sur son visage. Les satellites de Raju, voyant que Reigam Pandar ne revenait point, entrèrent et virent ce terrible spectacle. Tout endurcis qu'ils étaient aux crimes, ils ne purent le voir sans en être touchés, et sans plaindre ces tristes victimes de la tirannie de leur maître.

En 1587, on souffrait une famine horrible dans Malaca. Les Manancabos, peuple voisin et ennemi de cette ville, profitèrent de cette occasion pour en ravager les environs. Dom Diègue d'Azambuja y était arrivé tout récemment des Moluques. On le chargea d'aller punir les Manancabos avec cent Portugais et six Malais. Azambuja marcha vers l'habitation de Nam, où les ennemis l'attendaient, au nombre de deux mille. On les attaqua, on en tua une partie, on mit l'autre en fuite, et l'on dévasta toutes leurs campagnes. Le roi d'Achem, à l'imitation des Manancabos, voulant profiter de la triste situation où était réduite la ville de Malaca, arma

une puissante flotte pour tenter de s'en rendre le maître. Mais Moratiza, son général, qui brûlait de régner, lui ôta la vie, et s'empara de son sceptre. A peine les Malais furent-ils délivrés des armes des Achémois, qu'ils virent fondre sur eux celles de Rajale, roi d'Ujantana. Ce Roi barbare vint les attaquer avec cent vingt voiles et six mille combattans. Dom Juan de Silva se chargea de le combattre par terre, et dom Antoine de Norogna par mer. L'un et l'autre le battirent et le repoussèrent : mais cette victoire ne soulagea point les Malais dans leur misère. Rajale, avec le reste de sa flotte, croisa aux environs de Malaca, et empêcha tous les vaisseaux qui y apportaient des vivres d'y entrer. Le vice-roi, informé de la triste misère où les Malais étaient réduits, se détermina à y envoyer un secours considérable. Le peuple de Goa demanda qu'on en donnât le commandement à Paul de Lima ou à Mathias d'Albuquerque, tous deux capitaines de mérite, et d'un bonheur extrême. Édouard y consentit, quoiqu'il l'eût promis à Rui Gonçalez de Caméra, son oncle; mais il crut devoir, pour cette fois, donner cette satisfaction aux désirs du peuple, qui espérait tout de la valeur et du bonheur de Paul et de Mathias, et rien de Gonçalez. En effet, il avait été toujours malheureux, quoiqu'il ne manquât point de bravoure et d'expérience. Le commandement donc fut donné à Paul, que la fortune favorisa constam-

ment; car, après avoir délivré Malaca, il alla brûler la ville de Jor. Cette place est située sur une pointe de la presqu'île de Malaca, vers le nord, non loin de la mer. Elle est environnée de fortes et larges murailles, avec des tours et des boulevards. La garnison en était nombreuse et composée de Malais, de Javais et de Manancabos, tous braves, courageux et aguerris. Les rois de Tringale, de Dragut et de Campar la commandaient avec quelques seigneurs des plus qualifiés du pays. Plus cette place paraissait difficile à réduire, plus cette difficulté irritait le courage de Paul de Lima. Il prit terre au bruit de toute l'artillerie de ses vaisseaux, et ayant séparé ses troupes en trois corps, il confia le commandement du premier à dom Antoine de Norogna, celui du second à Mathias Péreira de Sampayo, et il se réserva celui du troisième. Après un long et rude combat, les Portugais forcèrent les murailles et entrèrent dans la ville. Le combat recommença dans les rues, et le carnage y devint terrible. Ce fut dans cette occasion qu'on perdit dom Bernard de Ménésès et dom Manuel d'Almada, tous deux jeunes, tous deux vaillans, tous deux donnant des espérances d'un mérite rare et extraordinaire. Diéguo Suarès de Mélo, Mathias Péreira de Sampayo, François de Souza Péreira, Antoine de Norogna, François Lobo et François de Silva Ménésès firent des actions d'une si éclatante valeur, que l'histoire s'est fait un honneur

de consacrer leurs noms à la postérité. Pour dom Paul de Lima, il se surpassa en ce jour par son courage et sa prudence. Il agissait avec le même bonheur de la main et de la tête. Il combattait en soldat et commandait en grand capitaine. Tranquille au milieu du péril, il voyait tout et pourvoyait à tout avec tant d'ordre et de promtitude, que l'ennemi, depuis le commencement du combat jusqu'à la fin, n'eut pas le moindre avantage sur lui. Les Rois barbares, perdant tout espoir de conserver la ville, montèrent sur leurs éléphans avec leurs femmes et leurs enfans, et gagnèrent l'intérieur des terres.

La victoire n'étant plus douteuse pour les Portugais, on mit le feu à la ville, et comme les maisons étaient presque toutes bâties de bois, elle fut bientôt consumée par les flammes. Plusieurs hommes, femmes, enfans et vieillards, furent écrasés par la chute des bâtimens, ou périrent par le feu. Le nombre des morts monta à plus de quatre mille. Cette victoire causa une joie universelle dans Malaca. Les habitans avec le clergé allèrent au devant de Paul : on le reçut en triomphe dans la ville, et on lui donna le titre glorieux de père, de conservateur de la patrie.

La forteresse de Colombo, dans l'île de Ceilan, était, par rapport à Raju, ce que Malaca était par rapport au roi d'Achem. Raju résolut de faire un

dernier effort pour s'en emparer : il leva une armée de cinquante mille hommes, et ramassa une foule prodigieuse de toute espèce de gens pour le service de l'armée. Parmi les machines qu'il fit construire, on vit deux tours très-élevées, posées chacune sur neuf roues, afin de pouvoir les transporter facilement d'un lieu à un autre. Elles devaient servir pour combattre les ennemis de près. Après avoir achevé tous ces préparatifs, il consulta les prêtres de ses idoles, et les engagea à lui faire une réponse favorable.

Ses sujets furent tous étonnés de le voir si assidu dans le temple de leurs pagodes, lui qui s'était toujours montré aussi impie que méchant; mais leur étonnement se tourna bientôt en consternation. Ce barbare arracha des bras de leurs mères les enfans d'un certain âge, pour les immoler à des dieux qu'il avait toujours méprisés, et auxquels il ne croyait pas. Poussant plus loin son orgueil insensé, il voulut être regardé comme un dieu lui-même. Il se fit dresser des autels, il institua des prêtres pour les desservir, et régla de quelle manière il voulait qu'on l'adorât et qu'on lui offrît des sacrifices. Après avoir établi ce culte odieux dans ses États, il marcha à la tête de son armée, et alla investir Colombo. Dom Juan Corréa de Brito commandait dans cette place, et n'avait que trois cens hommes de garnison. A la vérité, il y avait sept cens habitans en état de porter les armes; tous s'offrirent à répandre

jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour repousser le tiran. La ville était d'un côté baignée par les eaux d'un lac qui la rendait presque imprenable de ce côté. Raju travailla à le dessécher, et il en vint à bout après deux mois d'un travail immense; par ce moyen, il rendit la place attaquable de tous côtés.

Brito, craignant de succomber, envoya demander du secours à tous les Portugais répandus dans l'île de Ceilan ou aux environs. Juan de Mélo, commandant dans celle de Manar, fut des premiers qui le secourut. Il lui envoya quarante hommes choisis, avec toutes sortes de munitions. A peine furent-ils entrés dans Colombo, que Raju se disposa à donner à la ville un assaut général. On attaqua en même tems les forts Saint-Michel, Saint Gonçalo et Saint-François.

Pendant tout le tems que dura l'attaque, les enfans, les femmes, les vieillards et les prêtres, prosternés dans les églises, imploraient le secours de Dieu. Au dedans et au dehors de la place régnaient la fureur et la rage, la mort et l'épouvante, les pleurs et les gémissemens. Les Barbares se présentaient au péril avec une grande intrépidité. Les Portugais, de leur côté, ne se lassaient point de les renverser du haut de leurs murailles. Brito se montrait partout, et partout il donnait des ordres précis et utiles. Les Barbares, accablés de fatigue et

percés de coups, se retirèrent. Raju, la rage et la fureur peintes sur le visage, les arrêta, et les ramena au combat trois fois : trois fois ils furent repoussés avec une perte égale. Raju ne se rebuta point, il continua à tenir la place investie. Les Portugais, de leur côté, reprirent de nouvelles forces. La ville de Cochim leur envoya un secours considérable, sous les ordres de Nuño Alvarès d'Atougia. Il entra heureusement dans la place, que Raju fit miner en différens endroits; mais Thomas de Souza éventa ces mines, et les rendit inutiles. Alors Raju, voyant que la force ouverte ne lui réussissait point, eut recours à certains hommes qui se mêlaient de magie, qu'il engagea à se glisser dans la ville pour empoisonner les eaux : ils obéirent; mais on les découvrit, et on leur fit subir le supplice dû à leur crime.

Ce que la force des armes de Raju et sa perfidie n'avaient pu exécuter, une maladie contagieuse pensa l'opérer. D'abord, on crut que c'était une véritable peste; ensuite on attribua cette maladie aux eaux empoisonnées qu'on avait bues. Enfin, les médecins avouèrent qu'ils n'en connaissaient point la cause : tous les remèdes qu'ils y apportaient ne servaient qu'à irriter le mal. Elle commençait par une tumeur aux piés qui gagnait les jambes, les cuisses, et enfin le bas-ventre. Alors on mourait, et ceux qui en échappaient étaient regardés

comme ressuscités. Cette maladie fit surtout de grands ravages parmi le peuple. Les médecins ouvrirent quelques cadavres dont ils trouvèrent les intestins gangrénés. A mesure que les chaleurs de l'été diminuèrent, la maladie perdit aussi de sa force, et au commencement de l'hiver elle cessa entièrement.

En 1588, le siége continuait toujours. Tandis que Raju fesait les derniers efforts pour réduire la place, Thomas de Souza infestait avec quelques vaisseaux les côtes de son royaume. Dans le village de Coscoré, il fit prisonnière une jeune fille nouvellement fiancée. A peine l'avait-on amenée dans les vaisseaux, qu'on y vit entrer un homme grand et bien fait qui se jeta entre les bras de cette jeune femme, et cette jeune femme se jeta avec transport dans les siens, en poussant de profonds soupirs, et fondant en larmes. On apprit bientôt que c'était son amant qui, ne pouvant vivre séparé d'elle, venait pour partager son esclavage. Thomas, naturellement sensible, fut extrêmement touché d'un amour si généreux; il les fit venir l'un et l'autre en sa présence, et leur dit : « C'est assez que l'amour » vous impose des chaînes; puissiez-vous les porter » jusqu'au dernier jour de votre vie; allez, vivez » heureux : je vous affranchis de mes fers. » L'un et l'autre se jetèrent à ses genoux, et le supplièrent de les mener à Colombo, voulant désormais vivre

sous les lois d'une nation qui savait user si généreusement de la victoire. Thomas leur accorda ce qu'ils demandaient, et les transporta à Colombo, où l'amant rendit de grands services aux Portugais. Enfin, le vice-roi envoya dom Manuel de Souza, et dom Pèdre de Lima pour délivrer Colombo. A leur approche, Raju lèva le siége, et se retira dans ses États, après avoir perdu une partie de son armée.

A peine Colombo fut-elle délivrée, que le vice-roi mourut à Goa. Il avait de la prudence, du savoir et de l'esprit. Aimant la justice, il la rendait exactement; en général tout le monde était content de son gouvernement. Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir eu trop de déférence aux conseils de Rui Gonçalez de Caméra, son oncle, homme passioné, jaloux de la gloire d'autrui, et trop entêté de son mérite pour rendre justice à celui des autres.

Dès qu'on eut rendu les derniers devoirs au vice-roi, on ouvrit les lettres du prince pour savoir qui il substituait à sa place : c'était Mathias d'Albuquerque, parti depuis peu pour le Portugal. On fut donc obligé d'ouvrir les secondes lettres, où le Roi nommait dom Manuel de Souza Coutigno. Il était digne de ce poste, et capable d'en remplir également bien tous les devoirs. Il avait du courage, de l'expérience, et une grande connaissance des affaires et des intérêts de l'Inde. Tout

le monde parut satisfait de le voir à la tête du gouvernement, dont il prit les rênes dans le même instant.

En 1589, dom Paul de Lima s'embarqua pour retourner en Portugal, dans un vaisseau nommé *Saint-Thomas*, que le nouveau vice-roi fit partir. Ce vaisseau fit malheureusement naufrage sur la côte de Natal; mais une partie de l'équipage se sauva dans une barque avec Paul et dona Béatrix sa femme. On aborda au pays des Macomates, dans la Cafrerie; de là ils passèrent tous en différens ports de l'Afrique, après avoir souffert d'affreuses misères. Une partie mourut en chemin, et Paul fut de ce nombre. Il était âgé de cinquante-deux ans, et il avait rendu son nom célèbre dans les Indes par des actions éclatantes de valeur et de prudence. Il s'était surtout distingué à la prise de Mangalor, à la défense de Cananor, et dans plusieurs autres occasions, au succès desquelles il avait infiniment contribué. Au reste, il était simple, vrai, et également propre à commander et à obéir. Il n'avait pour guide dans toutes ses actions que la gloire et le bien de sa patrie. L'intérêt ne pouvait rien sur son cœur, quoiqu'il eût souvent trouvé des occasions de s'enrichir. Il mourut avec peu de bien, ayant toujours compté de ne jamais manquer tant qu'il serait en état de servir son roi et son pays. Il était doux et paisible, quoiqu'il eût passé toute sa

vie dans le tumulte des armes; il n'avait rien de cette rudesse que les hommes de guerre ont souvent, et qu'ils n'ont quelquefois que par affectation, s'imaginant ridiculement qu'on ne peut être bon soldat si on n'a des manières dures et même féroces. Paul connaissait mieux en quoi consiste le vrai courage, et il en donna tant de preuves, qu'il peut être estimé pour un des plus braves hommes et des plus intrépides qu'ait eus dans ces tems le Portugal. Dona Béatrix, sa femme, revint à Goa avec les os de son mari : là elle s'embarqua encore pour Lisbonne où elle s'engagea pour la seconde fois dans les liens du mariage.

Les affaires se soutinrent à peu près dans le même état sous le gouvernement de Manuel de Souza Coutigno, que sous celui d'Édouard de Ménésès. L'autorité du premier cessa l'an 1591, et on lui donna pour successeur Mathias d'Albuquerque. Celui-ci, en prenant le commandement, voulut soutenir la réputation qu'il s'était déjà acquise, et conçut le dessein d'humilier l'orgueil des rois de Jafanapatan, et de Candéa. André Furtado de Mendoce fut chargé de cette expédition dont il s'acquitta heureusement.

Vers ce tems, en l'année 1592, les Cafres, en Afrique, ravageaient le Mozambique; ils avaient à leur tête Quisura, roi des Mumbras, peuple cruel et farouche qui se nourrissait de chair humaine. Les Muzimbas, autre espèce de Cafres, aussi bar-

coup ces postes, à la place d'un tas d'hommes vils et obscurs, engraissés de rapines publiques, furent remplis par tout ce qu'il y avait dans les Indes de Portugais de distinction et de mérite.

On venait de mettre la dernière main à cette réforme, lorsqu'on apprit à Goa que dom Juan Porca Pandar, roi légitime de toute l'île de Ceilan, comme le dernier mâle de cette race du Soleil, dont nous avons souvent parlé, venait de mourir à Colombo, sans postérité. On apprit en même tems qu'il avait transporté par son testament tous ses droits sur l'empire de l'île de Ceilan, à Philippe II, comme roi de Portugal, où il était appelé Philippe Ier. En conséquence, ce prince fut proclamé à Colombo empereur de toute l'île, et tous les officiers du feu roi prêtèrent le serment de fidélité entre les mains de dom Jérôme d'Azévédo, commandant général des Portugais dans cette île.

Cette nouvelle fut suivie à Goa, de celle qui annonçait l'arrivée de deux vaisseaux hollandais dans le port de Tintagone (1); c'étaient les premiers de cette nation qu'on eût vus dans les Indes. Le vice-

(1) On trouvera la relation du premier voyage des Hollandais aux Indes-Orientales, entrepris par trois vaisseaux et une petite pinasse, le 2 avril 1595, dans le *Recueil des Voyages*, imprimé à Amsterdam en 1710, t. I, p. 195. Ils mouillèrent, le 24 juin 1596, sous Pulo-Panjan, c'est-à-dire, l'Ile-Longue, à environ deux lieues de la ville de Bantam, capitale d'un royaume dans l'île de Java.

roi en parut extrêmement alarmé. Ayant assemblé un Conseil extraordinaire, on y résolut d'armer deux galions, trois galères et neuf fustes pour aller leur donner la chasse, ou pour s'en rendre maîtres. On donna le commandement de cette flotte à dom Laurent de Brito, qui choisit pour ses officiers Antoine Péreira Coutigno, dom Louis et dom Jérôme Norogna, Rui Diaz d'Aguiar Coutigno, dom François Henriquès, Étienne Teyxeyra de Macédo, Alfonse Tellez de Ménésès, Nicolas Péreira de Mirande, Louis Lopez de Souza, Jérôme Botello, George de Lima Barréto, dom Diègue Lobé et dom Juan de Seixas.

A peu près en même tems, c'est-à-dire en 1598, on fit partir une escadre pour réprimer l'insolence des pirates qui infestaient les côtes de Malabar, vers lesquelles les deux vaisseaux hollandais firent voile. Non loin de Malaca, ils rencontrèrent six vaisseaux portugais. Ceux-ci, à la vue des Hollandais, quoique supérieurs, voulurent rentrer dans le port de Malaca pour éviter le combat; mais les soldats, qui ne demandaient qu'à en venir aux mains, s'y opposèrent, et voulurent aller à l'ennemi. D'abord, on commença à se canonner; mais s'étant approchés à la portée du mousquet, on fit un feu si terrible que les deux vaisseaux hollandais perdirent la moitié de leurs équipages. Ils cessèrent donc le combat, et gagnèrent à force de voiles le port de Quéda, où ils

abandonnèrent un de leurs vaisseaux, n'ayant point assez de monde pour le conserver. Ils s'embarquèrent tous sur l'autre, et furent se perdre sur la côte du Pégou. L'escadre partit de Goa, ayant appris en chemin le malheur des Hollandais, reprit la route de cette ville et rentra dans le port. Dom Louis Cerqueira partit ensuite pour aller à la Chine, en qualité d'évêque, occuper la place de dom Pèdre Martinet, mort depuis peu au Japon. Le christianisme avait fait des progrès considérables dans cette île, dont l'empereur Taïcozama venait aussi de mourir. Il avait été un grand homme de guerre; et la fortune, au gré de ses désirs, semblait avoir attaché la victoire à son char. Il avait fait plusieurs conquêtes, et les succès l'avaient tellement enivré d'orgueil, qu'il avait voulu être adoré par ses peuples comme un dieu. On ne pourrait concevoir que des hommes se laissassent aller à une folie si monstrueuse, si dans presque tous les siècles on n'en trouvait des exemples même parmi les nations les plus policées. Taïcozama ne survécut pas long-tems à son extravagance: une mort cruelle et subite termina ses jours, et cette mort fut précédée d'un tremblement de terre qui engloutit une partie des plus belles villes de son empire.

Si le corsaire Cugnal, dans les Indes, ne porta point son orgueil jusqu'à se croire un dieu, il crut du moins qu'il n'était pas fait pour obéir aux rois, mais

pour être leur égal, et même pour leur commander. Depuis long-tems il infestait par ses vaisseaux toutes les côtes des Indes; les autres corsaires le reconnaissaient pour leur chef; et les princes indiens, à cause des dommages qu'il causait aux Portugais, le favorisaient en secret. Le Zamorin même lui permit de bâtir une forteresse dans ses États, et elle devint bientôt un repaire de tous les écumeurs de mer, et de tous les brigands qui désolaient les côtes des Indes. Leur puissance s'accrut bientôt et devint même formidable à ceux qui l'avaient d'abord favorisée. Cugnal, à qui une longue suite de succès avait persuadé qu'il était invincible, commença à faire sentir à ses bienfaiteurs que leur tour était arrivé d'obtenir des grâces de lui comme il en avait obtenu d'eux.

Le Zamorin, outré de son orgueil, résolut de l'humilier d'une manière éclatante. Pour y parvenir sûrement, il implora le secours des Portugais qui, s'étant joints à lui, assiégèrent vainement Cugnal dans sa forteresse, l'an 1598. Leurs efforts rendus inutiles ne servirent qu'à redoubler l'insolence du corsaire. Il se vantait hautement d'avoir vaincu les Portugais, et ne se promettait rien moins que de les exterminer entièrement dans les Indes. Il envoya des ambassadeurs à tous les princes indiens, pour les solliciter à secouer leur joug. Il fit tous ses efforts pour détacher de leurs intérêts le Zamorin,

et fit solliciter, jusque dans Constantinople, l'empereur des Turcs de lui envoyer les secours nécessaires pour l'exécution de ces vastes projets.

Le sultan, occupé ailleurs, méprisa ou négligea Cugnal; le Zamorin demeura fidèle à l'alliance qu'il venait de contracter avec les Portugais et les autres rois ou princes de cette partie des Indes, à l'exception de quelques-uns qui, se contentant de lui faire des présens, restèrent simples spectateurs. Le vice-roi crut qu'il ne fallait point différer la ruine totale de ce corsaire, de crainte que sa puissance ne devînt plus formidable, et que, ne pouvant alors réprimer son insolence, on ne fût obligé de la tolérer; ce qui pouvait devenir d'une conséquence extrêmement dangereuse.

Il arma donc, l'an 1599, une puissante flotte, dont il confia le commandement à André Furtade de Mendoce. Mendoce, à la vaillance et à la bravoure, joignait une grande expérience et une vaste capacité. Il s'était distingué en plusieurs occasions, et sa réputation était telle dans les Indes, qu'on ne s'y entretenait que de sa valeur. Sous la vice-royauté de Mathias d'Albuquerque, il avait humilié l'orgueil du roi de Jafanapatan, purgé les mers de Malabar de corsaires calicutiens, et porté la terreur des armes portugaises dans toutes les parties différentes des Indes où l'on avait des établissemens. On ne pouvait donc choisir un capitaine plus capable de

conduire l'entreprise contre Cugnal. Dès que Mendocé eut accepté le commandement, il travailla avec une diligence incroyable à l'armement nécessaire pour son expédition. Le 3 décembre 1599, il partit avec toute la flotte du port de Goa, et arriva le 15 du même mois devant la forteresse de Cugnal. Il réconcilia sur son chemin le roi de Banguel avec la reine d'Olala qui se fesaient une cruelle guerre, dans la crainte que leurs dissentions n'apportassent quelque obstacle au succès de ses armes. Pour les mêmes raisons, il s'empara, dans le royaume de Cananor, du port de Malaim, d'où Cugnal tirait tous ses vivres, où il avait alors trois mille sacs de riz tout prêts à être transportés dans sa forteresse.

Dès que le Zamorin eut appris l'arrivée de Mendoce, il ne douta plus de la perte des corsaires. Il fit partir aussitôt les plus grands seigneurs de sa Cour pour aller visiter le général portugais dans son vaisseau. A leur retour, lui-même s'avança à une lieue de l'endroit où était Mendoce, qui descendit à terre et alla le trouver. Dès qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un vers l'autre, et après un moment d'entretien, ils entrèrent sous une riche tente avec le père Rois, jésuite, qui leur servait de truchement. Là, Mendoce, d'un ton grave, expliqua les raisons importantes qui obligeaient le vice-roi à détruire Cugnal, et celles qui devaient engager le Zamorin à désirer la perte de cet orgueilleux corsaire. En-

conseils du roi de Cochim n'étaient que l'ouvrage d'une politique jalouse, qui, sous les apparences d'amitié et de bienveillance, ne cherchait qu'à le perdre, en attirant sur lui les armes des Portugais.

Cependant Mendoce prenait toutes les précautions qui lui paraissaient nécessaires pour faire réussir ses desseins. Un jour il se travestit en simple soldat, et alla lui-même reconnaître les dehors de la forteresse de Cugnal; ensuite il se rendit au palais du Zamorin, auquel il se découvrit. Cette démarche, qui était une preuve de la confiance que Mendoce avait dans la fidélité de ce prince, acheva de calmer les inquiétudes du Calicutien. Il ne douta plus que les Portugais n'agissent de bonne foi.

Peu de jours après cette visite, Mendoce, pour ne laisser aucune espérance de secours à Cugnal, alla trouver les Arioles, trois princes souverains, qui ne relevaient d'aucune puissance supérieure à la leur, et dont les États étaient situés au-delà de la rivière sur laquelle la forteresse de Cugnal était bâtie. D'abord, ces trois princes, qui avaient des liaisons intimes avec Cugnal, se refusèrent à toutes les propositions que leur fit Mendoce. Après avoir employé les prières et les promesses, le général portugais eut recours aux menaces. Il leur parla avec tant de fierté, qu'ils consentirent, non-seulement à rompre avec Cugnal, mais à fournir aux

Portugais du bois, des charpentiers et des pionniers, avec des éléphans, pour pousser vigoureusement le siége. En même tems, ils firent publier un édit dans toute l'étendue de leurs terres, par lequel il était défendu à toutes personnes, de quelque condition, de quelque âge, et de quelque sexe qu'elles fussent, de donner le moindre secours à Cugnal, sous peine de la vie : ils livrèrent huit Gurapes (ce sont les principaux d'entre eux), en ôtages, pour prouver qu'ils agissaient de bonne foi.

Mendoce, après s'être ainsi assuré de ces trois princes, chercha le moyen de se ménager une correspondance au dedans de la citadelle, afin d'être exactement informé de tout ce qui s'y passerait. Il y parvint; il gagna deux officiers, qui engagèrent même trois cens Turcs à sortir de la place. Ceux-ci lui dirent qu'il n'y restait que huit cens hommes en état de combattre, et qu'on y manquait de vivres. Mendoce, profitant de leurs avis, redoubla ses gardes pour empêcher qu'on ne leur en apportât.

Enfin, l'an 1600, le 16 janvier, il commença le siége dans toutes les formes, avec douze cens Portugais, douze mille Naïres, et les troupes que lui fournirent le roi de Cochim et ses autres alliés. Avant de commencer les travaux, il songea à se rendre maître de la rivière, sur laquelle la forteresse était bâtie. L'ennemi avait bouché l'entrée du port avec des chaînes de fer, de gros mâts et des ancres,

le tout joint ensemble. Malgré cette précaution, Mendoce, à force de travail, trouva le moyen d'y faire entrer dix-sept vaisseaux, tant petits que grands, six navires, quatre fustes et sept almadies. Il ordonna aux troupes qu'il y laissa, de monter la rivière jusque par-delà la forteresse, et d'empêcher qu'il n'y entrât personne de ce côté pour y apporter des vivres ou du secours. Ensuite lui-même alla s'emparer d'un lieu situé sur un des bras de la rivière, qui s'étendait vers le bourg des Arioles, et d'où l'on secourait Cugnal avec des almadies. Le lendemain qu'il s'en fut rendu le maître, sûr que l'ennemi ne pouvait recevoir aucun secours extérieur, il ouvrit la tranchée, dressa ses batteries, et commença à battre la citadelle avec une furie inconcevable. Comme il poursuivait vivement ses travaux, il fut informé que d'une pointe de terre qu'on avait négligé de garder, on transportait pendant la nuit, dans des almadies, des vivres à la citadelle. Il courut s'emparer de cette pointe de terre, la fortifia, y dressa une batterie; et, comme cette pointe était vis-à-vis la citadelle, le canon qu'on y plaça causa de grands dommages à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le Zamorin fut obligé de quitter le camp, pour assister à une fête, appelée Mamanga, qu'on célèbre de douze en douze ans dans le pays des Malabares. On répare, pendant cette fête, toutes les injures ou torts qu'on peut

avoir faits aux bracmanes, ou à la religion en général. Tous les rois, princes ou seigneurs, vassaux ou sujets de l'empereur de Calicut sont obligés de s'y trouver. On attribue l'origine de cette fête à un bracmane, qui demeurait autrefois sur les confins du royaume de Tanor. Accusé faussement d'un crime, il s'en alla jeûner, pendant quelques années, sur les bords du Gange, que les Indiens croient être un Dieu, pour le prier de faire voir son innocence. Comme il était sur le point de retourner dans son pays, le Dieu du fleuve lui apparut, et lui dit : « Aussitôt que tu seras de retour dans ta patrie, assemble, sur les bords de la rivière de Tanor, les rois, les princes, les peuples de tout le Malabar. Je leur prouverai ton innocence, en fesant remonter vers leur source les eaux de cette rivière. » Le bracmane obéit; le Gange tint sa parole : et, en mémoire de ce miracle, on célèbre de douze en douze ans la fête en question.

D'abord le Zamorin commence par se laver dans cette rivière de Tanor vingt-huit jours de suite, et fait autant de sacrifices au Dieu Gange. Ensuite il s'en retourne dans son palais, monté sur un éléphant couvert de lames d'or et de pierres précieuses. Là il se montre pendant trois jours, soir et matin, au peuple, assis sur un trône magnifique, entouré de lampes d'or et d'argent allumées, et de tous ses courtisans superbement vêtus. On tire une infinité

de coups d'arquebuse et de mousquet; en même tems, le Zamorin se prosterne devant le peuple. Étant relevé, il se tient droit, fait trois révérences au peuple, et le peuple les lui rend. Après cette cérémonie, les rois, les princes et les seigneurs, ses vassaux, le saluent à leur manière. Ensuite les meilleurs escrimeurs de tout le pays viennent s'exercer en sa présence. Lorsque leurs jeux sont finis, les sujets immédiats du Zamorin, les Grands et le peuple vont, au son de divers instrumens, se prosterner deux à deux devant le Zamorin, la face contre terre.

Cette fête ne se célèbre jamais qu'il n'y ait du sang répandu, pour venger la mort d'un roi que le Zamorin qui régnait en 1520, tua en pareille occasion. Les Amocas, qui étaient à la solde de ce prince, s'engagèrent d'envoyer un certain nombre d'entre eux à cette fête, toutes les fois qu'on la célébrerait, pour tuer autant de Calicutiens qu'il leur serait possible. Un des jours de la fête (ordinairement ils choisissent celui où il y a une plus grande affluence de peuple), ils arrivent sur les cinq heures du matin, se jettent l'épée à la main au milieu de l'assemblée, et massacrent tous ceux qui se trouvent sur leur passage. Ils sont à leur tour tués ou massacrés par les troupes, qui veillent par ordre du Zamorin à la sûreté de l'assemblée.

Tous les bracmanes de Malabar s'y rendent en

foule; entre autres, certains bracmanes qui ne font aucun cas des pagodes, et qui, depuis l'âge de vingt ans, font profession de mépriser la chasteté. Aussi, quand ils parcourent les rues, un homme marche devant eux, en criant *poo, poo*, c'est-à-dire, *place, place*, et aussitôt toutes les femmes se cachent. Ils ne portent point les trois filets attachés à un nœud qui distinguent les autres bracmanes. Ils mangent de la chair et du poisson, et boivent du vin. On ne brûle point leurs corps comme ceux des autres bracmanes. Le Zamorin les salue, et ils ne le saluent jamais. Au reste, ils sont vains, orgueilleux, superbes, superstitieux, et en même tems capables de tous les crimes, et plongés dans tous les vices.

Tandis que tous les peuples du Malabar étaient occupés de la fête de douze ans, Mendoce continuait le siége de la forteresse de Cugnal. A mesure qu'il avançait ses travaux, il en donnait avis au Zamorin, qui de son côté le fit prier de ne point donner l'assaut qu'il ne fût de retour au camp. Mendoce le promit. Les assiégés recevaient du secours par le canal de quelques autres corsaires, qui avaient un fort sur la même rivière, vers le sud. Mendoce s'en empara, et par-là il acheva d'ôter à Cugnal toute espérance de secours et de retraite.

Le Zamorin revint enfin au camp. Le lendemain de son arrivée, il alla visiter le général portugais. Ils eurent une longue conférence, dont le résultat

temps. On entra dans le bourg, et l'on s'y saisit de la mosquée. Une partie des corsaires voulut se sauver dans des bateaux pour traverser la rivière; mais les vaisseaux Portugais les coulèrent tous à fond; l'autre partie se retira dans la forteresse. Mendoce la serra de près. André Rodriguès, qui avait commandé l'attaque du boulevard Blanc, reçut un coup d'arquebuse à la bouche, qui lui emporta toutes les dents de devant. En les voyant tomber, il dit en plaisantant : « Assurément ce » corsaire savait que ces dents m'étaient inutiles » pour manger, » et continua de combattre.

Cugnal cependant commençait à tout craindre pour lui. Il ne lui restait que la forteresse, et Mendoce la pressait si vivement, que le corsaire ne pouvait s'empêcher d'admirer et de louer son activité et sa vigilance. Il disait qu'on ne pouvait se trouver partout comme il fesait, à moins d'être magicien. Parmi les Portugais mêmes, quelques-uns, jaloux de sa gloire, furent assez imbécilles pour publier que l'archevêque de Goa lui avait fait présent d'une bague qui le rendait invulnérable, et que c'est ce qui le rendait si hardi à affronter le péril.

Les Jésuites qui étaient dans l'armée n'étaient point inutiles; ils entretenaient les bonnes mœurs parmi les soldats, auxquels ils fesaient envisager la perte de leur vie comme un sacrifice à la religion,

dont un bonheur éternel devait être la récompense. Cette espérance les rendait souples et obéissans, et toujours disposés à courir au danger sans murmurer. Ces mêmes religieux entretenaient encore la paix et la concorde entre Mendoce et le Zamorin; ce qui n'était pas un médiocre ouvrage. Les Calicutiens et les Portugais s'étaient fait une longue guerre, qui avait fait naître entre les deux nations une haine violente. Il en restait encore quelque levain dans le fond des cœurs, qui occasionait chaque jour quelque altercation. Les Jésuites, qui avaient su captiver la confiance du Zamorin, en arrêtaient sans cesse le cours; mais, malgré leur vigilance, il en survenait quelquefois d'extrêmement vives. Telle fut celle qui s'éleva au sujet du partage du butin fait dans le bourg de Cugnal. Les Naïres prétendaient emporter tout ce qu'il y avait de plus précieux; les Portugais s'y opposaient. On en vint aux mains, et ces derniers tuèrent un Naïre. Ses compagnons s'en plaignirent hautement au Zamorin, et sans le père Rois, jésuite, qui accommoda cette affaire, les Portugais et les Calicutiens en fussent venus à une rupture ouverte.

Tout étant apaisé, Mendoce fut averti que Cugnal avait promis cent mille écus au Zamorin, pour qu'il favorisât son évasion. Mendoce en fut outré de colère : il se sépara des Naïres, se retrancha dans son quartier, et défendit à tout Calicutien

d'y entrer. Le Zamorin le fit prier de venir lui parler. Mendoce lui fit dire qu'il le voulait bien, pourvu que ce fût en rase campagne, à la tête de leurs troupes et les armes à la main. Après quelque discussion, le Zamorin y consentit, et se rendit dans une plaine, à la tête de ses Naïres, où il trouva Mendoce à la tête des Portugais, à l'exception de ceux qui gardaient les travaux. Lorsque les Calicutiens et les Portugais furent en présence les uns des autres, Mendoce et le Zamorin quittèrent leurs troupes, se joignirent, et entrèrent en explication. Un silence profond régnait de part et d'autre; on écoutait attentivement sans pouvoir entendre distinctement, lorsque tout d'un coup Mendoce haussant la voix, dit au Zamorin : « Je suis, par la » grâce de Dieu, celui qui sait faire trancher la tête » aux rois parjures, et qui sait remettre leurs » sceptres en des mains plus dignes de les porter » qu'eux. Ne vous abusez donc point : Je jure par » le sang de Jésus-Christ, que si vous favorisez » l'évasion de Cugnal, d'aller avec ces Portugais » porter le fer et le feu jusque dans Calicut. » Mendoce prononça ces paroles avec un visage enflammé : le Zamorin en fut intimidé et consentit à donner une promesse par écrit, s'y engageant de livrer Cugnal mort ou vif, avec quarante des principaux corsaires, entre les mains des Portugais.

Alors Mendoce et le Zamorin s'embrassèrent. Ce

dernier, éloignant d'auprès de lui ceux qui l'entretenaient dans la défiance des Portugais, ne se conduisit plus que par le conseil des Jésuites. Cette union produisit un bon effet : les travaux s'avancèrent, et Cugnal, voyant qu'il était perdu sans ressource, résolut de se rendre au Zamorin. Mais la nuit suivante, ayant songé que ce prince le livrait aux Portugais, il quitta son premier dessein, forma celui de faire une sortie, de se sauver, ou de périr les armes à la main. Comme cette résolution était l'ouvrage du désespoir, ses compagnons refusèrent de l'exécuter, et un vieux Cacique le ramena au premier dessein de se rendre, en l'assurant que les songes n'étaient que des vapeurs d'une imagination frappée, qui ne signifiaient rien. Cugnal parut tranquille, et l'on avertit par ses ordres les soldats portugais qu'on demandait à traiter avec leur général. Mendoce lui fit répondre qu'ils n'avaient rien à traiter avec lui, mais avec le Zamorin, auprès duquel il ferait conduire ceux qu'il souhaiterait, pour traiter des articles de la capitulation.

Cugnal y consentit, et les articles étant réglés, le Zamorin fit dire à Mendoce que les corsaires évacueraient la place le 16 mars à la première heure de la nuit; qu'il le priait donc de lui envoyer le père Gaspar, Jésuite, son confesseur, afin de prendre avec lui les mesures nécessaires pour cette entrevue. Mendoce le fit partir dans l'instant. Tout étant dis-

posé, le Zamorin et Mendoce à la tête de leurs troupes, se rendirent à la porte par où Cugnal devait sortir. Mendoce disposa ses troupes de manière qu'il pouvait veiller à la sûreté des tranchées, et voir tous les mouvemens des troupes du Zamorin. Les vaisseaux portugais étaient rangés dans le port, et pouvaient, au moindre mouvement, foudroyer les Calicutiens. Le Zamorin remarquait cette disposition sans paraître s'en apercevoir. Il se mit à la tête de ses troupes, environné de tous ses courtisans, et Mendoce s'assit à la tête des siennes, ayant autour de lui tous ses capitaines. Tous formaient une haie, au milieu de laquelle les corsaires devaient passer. Les malades sortirent les premiers, portés sur des brancards; les soldats les suivaient tête nue et sans armes: plus loin, venait Cugnal, ayant à ses côtés son lieutenant, son secrétaire, son maître-d'hôtel, appelé Chinal, et quelques-uns de ses principaux officiers. Cugnal portait une robe de couleur brune, avec des boutons d'or massif; il avait un bracelet d'or au bras droit, une ceinture du même métal autour de son corps, un poignard avec une gaîne d'or à son côté, et deux bagues à deux de ses doigts. Sa tête était couverte d'un crêpe noir, et ses cheveux étaient attachés avec un bandeau d'or. Il tenait de sa main droite son épée nue, mais la pointe en bas. Il marchait d'un pas assuré, et tous les mouvemens de son vi-

sage étaient graves et sérieux. En arrivant près du Zamorin, un officier de la couronne le prit par la main, et le présenta à son maître, qui ordonna qu'on lui ôtât l'épée, et qu'on la lui remît entre les mains. Ensuite il le fit approcher de son côté, et fit signe en même tems aux Portugais de s'en emparer, ce qu'ils firent dans l'instant. Les Naïres, ignorant que c'était du consentement du Zamorin, murmuraient; mais leur prince les apaisa, en leur disant qu'il avait de justes raisons pour livrer Cugnal aux Portugais. Tout le monde rentra dans le devoir.

Mendoce fut si content de la fidélité du Zamorin, qu'il lui abandonna tout le butin qu'on trouva dans la citadelle, à l'exception de l'artillerie, qu'on partagea. On renouvela le traité de paix, et le Zamorin donna à Mendoce une lettre-patente écrite sur une lame d'or, que les Malabares appellent Ola, contenant ces paroles : « Tandis que le soleil et la lune » subsisteront, aucun Mahométan n'habitera cette » place. Si quelqu'un s'y établit, il sera permis aux » Portugais de le massacrer avec ses femmes et ses » enfans, sans même demander notre consente- » ment, voulant et désirant que ce lieu demeure » inhabité pendant l'espace de vingt ans. » On rasa la forteresse; ensuite Mendoce prit congé du Zamorin, et fit voile vers Goa.

La prise de Cugnal donna un grand éclat aux

armes des Portugais. Elle répandit une telle épouvante parmi leurs ennemis, que tous abandonnaient leurs habitations sur la côte de la mer, lorsque Mendoce en approchait, craignant qu'il ne voulût se venger des obstacles qu'ils lui avaient opposés, tandis qu'il assiégeait ce corsaire. Mais Mendoce, sans s'arrêter, alla droit à Goa, où son arrivée causa une joie universelle. Tout le monde courait en foule sur le port pour voir Cugnal, ce pirate si fameux, qui avait tant de fois triomphé de ceux qui le retenaient actuellement dans les fers. Cugnal, en voyant toute cette foule de peuple, et en réfléchissant sur sa fortune passée, ne put retenir ses larmes. On l'enferma dans une prison, et peu de jours après, on lui fit publiquement trancher la tête avec plusieurs de ses compagnons. Il porta sur l'échafaud une intrépidité qui le fit plaindre et admirer de tous ceux que la curiosité avait attirés à ce triste spectacle. Cugnal avait de la valeur, de l'intrépidité, et cet esprit propre à former et à exécuter de grands projets. Sa vie n'avait été qu'un tissu de grandes et de belles actions : il ne lui manquait que des principes de justice et de vertu, pour faire un véritable héros.

Mendoce, son vainqueur, était digne des plus hautes récompenses, et toutefois, on voulut même lui refuser celles qu'on accordait ordinairement pour de moindres victoires. C'était une espèce de

triomphe, où tous les ordres de la ville étaient obligés de se trouver. Les envieux de sa gloire disaient que la prise de Cugnal n'était pas assez importante pour lui accorder cet honneur. Ses amis soutenaient, au contraire, qu'on ne pouvait le déférer à un capitaine qui l'eût mérité à plus juste titre. On tint un Conseil général à ce sujet, on disputa beaucoup, et, au milieu de la dispute, un des ennemis de Mendoce se leva et dit :

« Ce n'est pas le moyen de nous accorder, si » nous parlons tous à la fois. Fesons donc silence : » celui qui a la raison de son côté ne craint point » d'être entendu. C'est un usage établi parmi nous, » d'accorder un triomphe à tous les capitaines qui » se sont illustrés par quelque victoire éclatante. » Mendoce, sans doute, a du mérite ; mais ce qu'il » vient de faire tout récemment ne doit point être » compté au rang de ces actions éclatantes dont » j'entends parler. Lorsqu'on accorda dans Cochim » le triomphe à François d'Alméida, c'était pour » avoir vaincu, dans une bataille navale, les Turcs, » nation belliqueuse, et pour avoir réprimé l'or» gueil des peuples de Cambaie. Diou, délivré » d'un long siége, une grande victoire remportée » sur les assiégeans, le firent obtenir à dom Juan » de Castro, dans la ville où nous sommes. Dans » celle de Malaca, on ne le déféra à dom Paul de » Lima qu'après avoir détruit la puissance du roi

» d'Ujantana, qui, s'étant lié avec plusieurs grands
» princes, ne se promettait pas moins que de nous
» chasser tous de l'Inde, ou de nous réduire dans
» un honteux esclavage. Ces actions sont véritable-
» ment grandes; elles sont glorieuses et utiles à
» notre prince, à notre patrie, à notre nation, à
» nos armes; elles sont dignes du triomphe, elles
» sont dignes de vivre éternellement dans la mé-
» moire des hommes. Mais vaincre un pirate, un
» corsaire, un écumeur de mer, c'est une action
» commune, une action qui ne mérite pas seule-
» ment qu'on y fasse attention, parce qu'il n'y a
» personne de nous à qui il n'arrive chaque jour
» d'en faire autant. Ce serait donc une grande er-
» reur, si on prétendait récompenser ceux qui les
» font, et qui les feront dans la suite, des mêmes
» honneurs destinés de tout tems à honorer la
» vertu des grands capitaines, des vainqueurs des
» nations, des destructeurs des puissances formi-
» dables. Non, messieurs, non, Mendoce lui-
» même ne consentira jamais que l'on confonde
» ainsi le grand avec l'ordinaire, l'utile avec le com-
» mode. Car que résulte-t-il de sa victoire? un peu
» plus de sûreté pour nos marchands qui commer-
» çaient sur les côtes de Malabar. Voilà tout : je
» crois que vous sentez combien il serait ridicule
» d'accorder un triomphe pour un avantage si mé-
» diocre. » Ce discours ne fit pas une grande im-

pression : un des amis de Mendoce y répondit de cette manière : « Portugais, Mendoce a subjugué » Cugnal avec les mêmes soldats qui avaient » échoué dans la même entreprise sous un autre » chef. Si celui qui vient de vous parler n'a pris la » parole que pour faire admirer son éloquence, il a » mal choisi son sujet : de quelque manière bril- » lante qu'on le fasse, il n'y a point d'honneur à » s'élever contre le vrai mérite. Mais ne se trompe- » t-il pas grossièrement, lorsqu'il décide qu'il ne » faut accorder le triomphe qu'à ceux qui ont » vaincu des rois et de grandes armées ? Qu'était » donc Cugnal, messieurs ? ne prenait-il pas le » titre de roi de tous les Maures du Malabar, de » défenseur de la loi de Mahomet, d'oppresseur » des Portugais, et de seigneur de toutes les mers » des Indes ? Il ne prenait pas même ce titre en » vain ; il le soutenait, messieurs, par ses victoires, par » le massacre de nos compatriotes, et tout récem- » ment par la défaite d'une de nos flottes, la plus » belle qui fût depuis long-tems sortie de nos ports ; » par la déroute générale de soixante mille Calicu- » tiens ; et enfin par les grandes alliances qu'il avait » contractées avec tous les princes de l'Orient, nos » ennemis. Voilà quel était Cugnal, et voilà le » prince qu'on vient de traiter de pirate, de cor- » saire, d'écumeur de mer, d'homme lâche et fa- » cile à vaincre. Concluez présentement si son vain-

roi d'Ava voulait lui faire à son sujet. Mais en effet ce n'était qu'un prétexte; il avait un motif plus puissant, le désir de s'emparer de toutes les richesses que le Pégouan, son beau-frère, avait sauvées des débris de sa fortune.

Après que le Tanguan l'eut ainsi fait massacrer avec sa femme et ses enfans, il alla dans la forteresse de Macao se saisir de tous les trésors qui y étaient, et les fit transporter dans la ville capitale de son royaume. On dit qu'il employa pour ce transport sept cens éléphans et sept cens chevaux. Toutes ces richesses étaient les dépouilles de dix ou douze royaumes que le roi de Pégou, père du malheureux Brama, avait subjugués et ravagés pendant l'espace de trente-sept ans qu'il avait occupé le trône. C'était le roi le plus riche de l'Orient en or, en argent et en pierreries.

Le roi d'Aracan, ayant appris ce que le roi de Tangu venait d'exécuter contre la foi des traités passés entre eux, leva promtement une puissante armée, appela à son secours tous les Portugais qui étaient dans le pays de Bengale, et marcha vers la forteresse de Macao, dans laquelle il trouva encore pour trois millions d'or et d'argent. Après s'en être emparé, il acheva de désoler tout le Pégou. Ce royaume, autrefois si florissant, n'offrait plus aux regards que de vastes déserts et qu'une profonde solitude. Les villes étaient détruites, les bourgs et

les villages ravagés, les campagnes ruinées, les forêts consumées par les flammes, les temples renversés, et les rivières couvertes de cadavres.

Philippe de Brito, capitaine général des Portugais qui servaient sous le roi d'Aracan, joignit ce prince dans la forteresse de Macao. Sur ces entrefaites, le roi de Jangoma, frère de l'infortuné roi de Pégou, se ligua avec le roi de Siam, et déclara la guerre au roi de Tangu, pour venger, disait-il, la mort de son frère; mais le véritable motif qui le fesait agir, n'était que le désir d'avoir part à ses richesses. Le Tanguan, qui le connaissait, lui en offrit une partie, et le Jangomais aussitôt se désista de ses desseins.

Le roi de Siam, ne voulant pas perdre les frais de son armement, alla fondre sur le royaume de Martavan, qui confine, du côté du Ponant, à celui de Pégou, du Levant à celui de Ténassérim, et du côté de la terre-ferme à ceux de Jangoma et de Tangu. Le royaume de Martavan, autrefois très-riche et très-opulent, était alors entièrement ruiné. Les habitans étaient morts, en partie, ou de la peste, ou dans les combats; et les autres s'étaient retirés sur les montagnes, ou dans les forêts, où ils se nourrissaient d'herbes, de plantes et des animaux qu'ils prenaient à la chasse. Leurs campagnes étaient désertes et incultes. Benhalai, leur Roi, occupait encore deux villes sur les bords de la mer,

Brito accepta le don qu'on lui fesait, et y fit bâtir une forte citadelle, qu'il pourvut d'une bonne artillerie. Il jeta en même tems les fondemens d'une ville, pour y ramasser les Pégouans, épars dans les forêts. On s'y rendait de tous côtés, et en peu de jours le nombre des habitans devint considérable. Alors le roi d'Aracan commença à se repentir du présent qu'il avait fait aux Portugais. Un Turc, qu'il avait auprès de lui, le jeta dans des craintes mortelles, en lui fesant envisager le danger qu'il y avait à laisser affermir davantage la puissance de ces étrangers dans le Pégou. « Ce pays, » lui disait-il, « manque à la vérité d'habitans; mais les mines » de pierres précieuses, d'or, d'argent, et d'autres » métaux qui y étaient, y sont encore. Les mêmes » rivières qui l'enrichissaient, coulent dans les mê- » mes canaux. Considérez donc en quelles mains » vous remettez la garde d'un si beau pays, entre » les mains des Portugais, qui deviendront bientôt » vos maîtres. Ils changeront vos bienfaits en fers » pour vous. Croyez-moi donc, chassez-les au plus » tôt de vos États, appelez-y les Sarrasins, qui les » peupleront bien plus promtement que les Por- » tugais, et qui demeureront toujours vos servi- » teurs et vos esclaves. D'ailleurs, vous vous ac- » querrez un puissant allié, qui est le roi de » Masulipatan. » En effet, ce prince recherchait son alliance, à condition qu'il renvoyât les Portugais hors de ses États.

Tandis qu'on travaillait ainsi à perdre les Portugais dans l'esprit du roi d'Aracan, Brito, qui avait ses espions dans la Cour de ce prince, fut exactement informé de tout ce qui s'y passait. Il prit le parti de s'y rendre. Le Roi parut extrêmement satisfait de le voir, et lui donna audience. Alors il lui fit entendre qu'il était de son intérêt de fermer l'oreille aux conseils pernicieux des Sarrasins; que le plus grand malheur qui pouvait lui arriver c'était de se brouiller avec les Portugais, surtout dans les circonstances présentes, où les Mogols venaient d'entrer dans le pays de Bengale, sous les ordres de Manafingua, dans le dessein de lui déclarer la guerre pour lui enlever l'éléphant blanc. Ensuite Brito entra dans un plus grand détail sur ses véritables intérêts, et le résultat de cette conférence fut qu'il recevrait honorablement dom Gaspar de Silva, qu'Ayrès de Saldagne, vice-roi des Indes, lui envoyait en qualité d'ambassadeur, pour confirmer l'alliance déjà arrêtée entre lui et les Portugais. Brito le quitta; les Sarrasins revinrent à la charge, et le firent de nouveau changer de sentiment. Il envoya donc à Brito des ordres pour qu'il eût à démolir la forteresse qu'il avait fait bâtir à Sirian. Brito, qui n'était pas encore en état de répondre en conséquence des desseins qu'il méditait, reçut en apparence ces ordres avec soumission, et renvoya ceux qui les lui avaient apportés, avec des

présens considérables pour le Roi et ses ministres. Les ayant ainsi congédiés, sans perdre de tems, il fit venir de tous les pays voisins tout ce dont il avait besoin en vivres et en munitions pour soutenir un siége, en cas qu'on voulût le forcer à démolir sa citadelle, comme on y paraissait fort disposé.

S'étant aperçu qu'un seigneur pégouan, qui avait mérité les faveurs du roi d'Aracan par les trahisons qu'il avait faites à son Roi légitime, s'était cantoné tout auprès de Sirian, pour épier ce qui se passait dans la citadelle, et en avertir l'Aracanais, Brito résolut de se défaire de ce voisin incommode. Il survint une querelle entre leurs gens; et Brito, saisissant cette légère occasion, alla l'attaquer dans sa retraite, lui tua trois cens hommes, et lui en fit neuf cens prisonniers. Ses autres soldats l'abandonnérent, et allèrent se rendre à Brito, qui les reçut très-bien. La nouvelle de cette réception s'étant bientôt répandue dans le pays, tous les habitans, qui s'étaient dispersés, tant dans le Pégou, que dans les royaumes de Tangu, de Prum, de Jangoma, d'Ava, de Siam et d'Aracan, se rendirent en foule à Sirian, où Brito ne les reçut pas moins favorablement que les autres. Brito les divisa par compagnie; il leur assigna des terres, il leur fournit toutes sortes de secours, et bientôt cette nouvelle colonie de Pégouans et de Portugais, ne fesant qu'un

même peuple, dont les intérêts devinrent les mêmes, travailla avec une application continuelle à cultiver les terres, à réparer les campagnes, et à ramasser des vivres, des munitions, et tout ce qui pouvait contribuer à les affranchir de la barbarie des Rois leurs voisins, qui, dans leurs misères, les avaient traités en véritables tirans.

Brito vit toutefois qu'il ne pouvait soutenir sa nouvelle colonie sans le secours de quelque puissance voisine. Cette raison le détermina à faire partir des ambassadeurs vers les rois de Tangu, de Jangoma, de Siam et de Prum, pour les engager dans l'alliance des Portugais, et pour les détourner de celle du roi d'Aracan. Il les sollicita par les mêmes ambassadeurs d'en envoyer de leur part au vice-roi des Indes, Ayrès de Saldagne. Ils suivirent tous ses conseils, à l'exception du roi de Siam qui en fut détourné par un Portugais nommé Martin de Torrès. Jaloux de la réputation de Brito, et voulant la ternir par des soupçons injurieux, il fit entendre à ce prince que Brito étant entièrement livré au roi d'Aracan, ne cherchait qu'à le tromper en le brouillant avec ce prince. Néanmoins, le roi de Siam fit partir pour Goa quelques personnes, afin d'assurer le vice-roi qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec les Portugais.

Brito lui-même, après avoir pourvu sa citadelle de vivres, de munitions, de soldats, et avoir armé

une bonne flotte pour la garde du port, s'embarqua dans un vaisseau, et se rendit à Goa pour en rendre foi et hommage au vice-roi. Il amena avec lui une partie des ambassadeurs des princes qu'il avait engagés dans son alliance. On leur fit une réception des plus honorables, et le vice-roi ayant donné à Brito des lettres-patentes, par lesquelles il lui confirmait le gouvernement de la citadelle qu'il avait fait bâtir à Sirian, il le renvoya avec une flotte de seize vaisseaux, avec ordre de s'emparer de tous les ports des royaumes situés au pays de Bengale.

Jamais conquête n'eût été plus avantageuse aux Portugais, parce que tous les Portugais métifs, qui étaient répandus dans ces royaumes, eussent pu se retirer dans ces ports, prendre les mœurs et les coutumes des Portugais, et s'y multiplier au profit de l'État; parce qu'on eût pu tirer de ces quartiers-là le bois nécessaire pour la fabrique des galères, des navires et des vaisseaux de guerre qu'on devait entretenir pour la conservation des conquêtes des Indes; et qu'enfin on aurait transporté de ces lieux les vivres et les munitions nécessaires pour Malaca et pour toutes les îles, comme les Moluques, l'île d'Amboine et plusieurs autres encore vers les pays méridionaux, où l'on ne pouvait en apporter de Goa qu'en petite quantité et une fois l'an; ce qui occasionait de fréquentes révoltes. Par cette conquête, on aurait encore recueilli un bien considérable, en

empêchant les Sarrasins de se pourvoir de poivre, de canelle, de muscade et d'autres marchandises aux ports de Martavan, de Reitava, de Juncalao, de Ténassérim et de Quéda, d'où ils les portaient à la Mecque, et de là en Europe. S'ils y fussent venus, ils auraient au moins payé des droits qui eussent produit des sommes immenses aux Portugais.

Tandis qu'ils s'occupaient de ce projet, le roi d'Aracan, de son côté, se préparait à les chasser du Pégou et de l'île de Sundina, et de s'établir dans ces mêmes ports dont nous venons de parler. Il ne pouvait supporter que les Portugais retinssent en leur puissance l'île de Sundina. Elle est située tout près de la terre de Bengale, vis-à-vis le port de Siripur. La nature a tellement pris soin de la fortifier qu'on ne peut y aborder sans le consentement des habitans. C'est ce qui engagea les Portugais à s'y introduire, pour y avoir en tout tems une retraite assurée contre la puissance des rois de ces cantons, et pour pouvoir faire librement des courses le long des côtes de Pégou, de Bengale, de Martavan et des autres royaumes voisins. Elle a trente lieues de circuit : on y trouve une si prodigieuse quantité de sel, qu'elle en fournit à tous ses voisins. Elle appartenait autrefois à un des rois de Bengale, à Cadarai, sur qui les Mogols l'avaient conquise. Dominique Carvaillo les en chassa en 1602, en s'emparant de la forteresse. Les habitans n'espérant point que le joug

des Portugais fût plus doux que celui des Mogols, s'assemblèrent, prirent les armes, et allèrent assiéger Carvaillo, qui, ayant été secouru par les Portugais que Manuel de Mattos commandait dans Chatignan, rendit tous leurs efforts inutiles. Ainsi étant demeuré maître de l'île, Cadarai lui céda tous ses droits, à condition qu'il le secourrait dans le besoin.

Le roi d'Aracan, dès ce moment, y envoya à différentes fois plusieurs flottes pour l'en chasser. Elles furent toujours ou battues, ou repoussées. Ces revers ne firent que le confirmer dans son dessein. Il arma enfin, dit-on, une flotte de mille voiles, et prit la route de l'île, persuadé qu'étant une fois soumise, il ne serait pas difficile de chasser les Portugais de tout le pays. Carvaillo y commandait toujours : c'était un homme de mérite; il aimait la gloire et sa patrie, et il eût tout sacrifié pour ces deux objets. Sans s'effrayer du formidable armement qui venait l'attaquer, il monta sur ses vaisseaux et alla combattre les ennemis. Le combat commença vers le milieu du jour : il fut terrible; les Infidèles furent battus et repoussés, après avoir perdu cent vaisseaux et deux mille hommes de leurs meilleurs soldats.

Mais cette grande victoire ne profita pas beaucoup aux Portugais. L'Aracanais bloqua l'île; rien n'y put entrer; la famine s'y fit bientôt sentir; les

vivres et les munitions manquèrent en même tems dans la citadelle. Les habitans, que l'ennemi avait su mettre dans ses intérêts, refusèrent d'y en apporter; et les Portugais étaient hors d'état de les y contraindre. Toutes ces raisons les forcèrent à capituler et à abandonner l'île. Leur retraite enivra d'un orgueil superbe le roi d'Aracan, qui ne songea plus qu'à subjuguer tous les royaumes de Bengale. Il fondit subitement sur celui de Bacala, et le conquit. Sur ces entrefaites, Carvaillo, qui s'était retiré au port de Siripur, appartenant à Cadarai, remporta avec trente petits vaisseaux une victoire considérable sur une armée de cent voiles mogoles, commandées par Mandarai, homme redoutable et redouté dans tout le pays de Bengale. Cette victoire coûta cher aux Portugais, et Carvaillo lui-même fut blessé à la gorge d'un coup de flèche dont il pensa perdre la vie.

Dès qu'il fut rétabli, il passa de Siripur à Goli ou Gullo, colonie de Portugais. Là il enleva aux Mogols une forteresse qu'ils y avaient bâtie, pour faciliter leurs courses sur les terres de la colonie. Il en fit en même tems un si grand massacre, qu'il leur ôta l'envie de fatiguer davantage les Portugais établis dans ces cantons. De retour à Gullo, il travailla à réparer et à augmenter sa flotte, afin d'aller arracher l'île de Sundina au roi d'Aracan, qui marchait alors avec ses troupes vers le Chandécan pour en-

vahir ce royaume. Le roi de Chandécan n'étant point en état de lui résister, chercha à l'apaiser par la plus noire des perfidies. Il lui promit de lui livrer Carvaillo mort ou vif, pourvu qu'il le laissât tranquille dans ses États. Le roi d'Aracan accepta ces offres. Carvaillo, ignorant ce qu'on tramait contre sa personne, se rendit à la Cour du roi de Chandécan, qui, pour mieux le tromper, le reçut honorablement. Cependant les Portugais qui l'accompagnaient, découvrirent une partie du complot; ils en avertirent leur capitaine, qui, ne pouvant supposer tant de perfidie dans le cœur d'un homme, blâma ceux qui osaient lui donner un soupçon si injurieux contre le roi de Chandécan, qu'il alla trouver à Jasor. Là il eut bien de la peine à obtenir audience de ce prince, et ne l'obtint enfin que pour se voir saisi, arrêté, jeté sur un éléphant, et conduit par quatre cens soldats, qui lui firent essuyer toutes sortes d'outrages, au roi d'Aracan. Les Portugais qui étaient demeurés à Chandécan, furent enfermés dans des prisons affreuses ; leurs biens furent pillés, leurs maisons brûlées, et tous leurs vaisseaux confisqués au profit du roi.

Cependant Philippe de Brito était de retour à Sirian de son voyage de Goa. Le roi d'Aracan ne le haïssait pas moins que le malheureux Carvaillo, qu'il avait fait mourir au milieu des tourmens. Mais, comme il redoutait Brito, il dissimulait sa haine

dans l'espérance de l'endormir sous les apparences d'une fausse amitié, et de le faire tôt ou tard tomber dans ses piéges. Brito, à qui le triste sort de Carvaillo avait appris à ne se point fier trop légèrement à la foi de ce prince barbare, recevait les assurances de son amitié avec une sage circonspection, qui dérangeait tous les desseins cachés dont l'Aracanais voulut se servir pour le tromper. Lassé donc de dissimuler, et voyant qu'il ne pouvait déterminer Brito à le venir trouver, il lui fit dire que, s'il ne voulait pas démolir au plus tôt la forteresse de Sirian, il irait l'y contraindre avec toutes les forces de ses royaumes. Mais cette menace, au lieu d'épouvanter Brito, ne servit qu'à le rendre plus attentif sur les mesures qu'il fallait prendre pour braver impunément sa puissance.

Enfin, l'an 1604, sous le gouvernement de Martin-Alfonse de Castro, dans les Indes, le roi d'Aracan arma une flotte de cinq cens voiles. Pour donner le change aux Portugais, il fit répandre dans le royaume qu'il destinait cet armement contre un roi de ses voisins. Lorsque tout fut prêt, il nomma son fils aîné pour commander cette armée. Brito ne douta point qu'elle ne fût destinée à le chasser de Sirian. Apprenant qu'elle approchait de ce port, il envoya dire aux ennemis qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec eux, et de demeurer leur ami; mais qu'il les priait en même tems de

ne pas s'avancer davantage vers Sirian. Les Infidèles, méprisant cet avis, poursuivirent leur route. Brito leur abrégea le chemin en allant à leur rencontre. On en vint trois fois aux mains, et trois fois les Portugais remportèrent l'avantage. Les ennemis gagnèrent les côtes, et les Portugais victorieux rentrèrent triomphans dans leur port.

Le 28 janvier de l'année suivante, les deux armées se remirent en mer, se rencontrèrent à la vue de la forteresse, et en vinrent aux mains. La victoire fut long-tems incertaine, mais enfin elle suivit les armes portugaises. Les ennemis, ne pouvant tenir davantage la haute mer, se retirèrent dans une espèce de golfe, où les Portugais les enfermèrent si bien, qu'il ne put échapper un seul vaisseau de cette grande flotte. Néanmoins le prince d'Aracan et quelques seigneurs se sauvèrent à terre; Brito, les poursuivit, les joignit et les fit tous prisonniers. On les conduisit à Sirian, où la joie régnait. On traita le prince avec honneur; on lui procura des plaisirs, et on adoucit autant qu'on le put sa captivité. Mais un noir chagrin le dévorait : il craignait que le Roi, son père, ne le laissât gémir dans les fers; et d'ailleurs il ne pouvait se consoler des richesses immenses dont sa flotte était chargée, et qui venaient de tomber en la puissance de la nation qu'il haïssait le plus.

Le roi d'Aracan son père, lorsqu'il apprit sa

défaite et sa captivité, tomba dans le dernier désespoir. Il s'enferma de fureur et de rage dans le fond de son palais. Il s'emporta contre ses dieux, et proféra contre eux des blasphêmes horribles. Personne n'osait l'approcher; tout tremblait devant lui; ses femmes, ses enfans, ses esclaves, tout fuyait sa présence. Sa fureur s'étant apaisée, il fit proposer à Brito une somme considérable pour la liberté de son fils; mais Brito, qui voulait retirer de la captivité de ce prince un avantage plus solide, la refusa, en lui fesant dire, par le père Natal Salerno, jésuite, qu'il ne lui renverrait son fils qu'à condition de conclure avec les Portugais une paix durable. On entra en négociation; le Jésuite en vint à des pourparlers avec les ministres de l'Aracanais; et enfin on signa un traité de paix, aux conditions qu'on rendrait l'île de Sundina aux Portugais, et qu'on permettrait à tous les chrétiens le libre exercice de leur religion dans tous les états du roi d'Aracan. En conséquence, le prince son fils recouvra sa liberté, et Marc Brito, fils de Philippe Brito, le suivit à la Cour du Roi son père, pour faire exécuter le traité. Le Roi combla son fils de caresses, et reçut honorablement Marc, qui rassembla dans un bourg près d'Aracan tous les Portugais qui étaient dans le royaume, pour les faire passer dans l'île de Sundina, dont il devait aller prendre possession. Mais comme il était sur

son départ, le Roi le fit massacrer, et arrêter tous les Portugais avec leurs femmes, auxquelles on fit essuyer les derniers outrages.

Cette perfidie ne fut que le prélude des cruautés que ce prince barbare exerça contre les Portugais. Après avoir épuisé sur eux toute sa fureur, il résolut d'exterminer tous ceux qui étaient répandus dans le Pégou, et ensuite d'aller détruire de fond en comble la forteresse de Sirian. Il donna ses ordres pour qu'on levât des troupes de tous côtés, et fit travailler sans relâche dans tous les ports de son royaume, à construire des vaisseaux, à radouber les anciens, et à fréter tous ceux des marchands, tant de son pays qu'étrangers. Il allait partout, il pressait les ouvriers, il travaillait lui-même, et n'oubliait enfin rien de ce qui pouvait hâter son armement. Au milieu de ces préparatifs, un orage furieux, accompagné de grands éclats de tonnerre, survint, et la foudre tomba dans l'endroit où était l'éléphant blanc, et sur le principal temple de ses pagodes. Cet accident répandit la terreur et l'épouvante parmi les Talapoins. Ils allèrent trouver le Roi, et lui dirent que le Dieu des Chrétiens, par ce coup de tonnerre, lui annonçait sa ruine prochaine, pour avoir indignement violé la paix avec les Portugais. « Eh bien! » leur répondit ce Roi cruel, impie et superbe, « je périrai; mais » vous ne jouirez point du plaisir de ma perte; vous

» périrez avant moi. » En effet, il en fit massacrer trente dans l'instant.

L'an 1606, le Roi de Prum informa Brito de tout ce qui venait de se passer dans le royaume d'Aracan, et des préparatifs de guerre qu'on y fesait pour aller assiéger Sirian. Toute la fermeté de Brito fut ébranlée au triste récit de cette nouvelle. Il perdait un fils, jeune, vaillant, toute l'espérance de sa maison : il le perdait par la plus noire des perfidies, et dans le tems qu'il croyait jouir d'une profonde paix. Ces tristes images l'occupaient nuit et jour, rien ne pouvait calmer sa douleur; tout l'irritait au contraire, et lui rendait la vie insupportable. Enfin, surmontant la nature, et rappelant son courage, il ne songea qu'à se mettre en état de venger la mort de son fils, et de dérober la conquête de Sirian à son barbare meurtrier. Il envoya le père Natal, jésuite, à Malaca, pour demander du secours au vice-roi Martin-Alfonse de Castro, qui était pour lors dans cette ville. Il pourvut sa citadelle d'armes, de vivres, de munitions; il ordonna à tous les Portugais qui étaient dans le Pégou de se rendre incessamment auprès de lui; il arma tous ses vaisseaux, et prit toutes les précautions convenables, non-seulement pour se défendre contre l'ennemi, mais même pour l'attaquer.

ment pour les intérêts de l'État et de la religion ; car il ne séparait jamais ces deux objets, persuadé que les intérêts de l'État ne pouvaient se soutenir dans les Indes sans le secours de la religion ; et que la religion ne fesait que de médiocres progrès, si l'État ne lui en fournissait les moyens, en la défendant, ou en vengeant les injures que les barbares osaient souvent lui faire, à l'instigation des prêtres de leurs idoles. Après la mort de dom Régo et du père Natal, les Portugais se retirèrent dans le port de Sirian ; ce qu'ils firent en si bon ordre, que l'ennemi n'en retira aucun avantage.

Le roi d'Aracan reçut sur ces entrefaites un secours considérable de la part du roi de Tangu. Il se détermina à assiéger la forteresse de Sirian par mer et par terre. Il chargea son fils aîné du siége par terre, avec seize mille hommes, et il demeura sur la flotte qui devait l'assiéger par mer. Avant d'attaquer la citadelle, le père et le fils firent sommer Brito de se rendre. Le prince d'Aracan lui fit même offrir ses services auprès du Roi, en reconnaissance des bons traitemens qu'il en avait reçus étant son prisonnier. Le Roi lui fit dire qu'il consentait à lui pardonner le passé, et à le laisser même dans la citadelle, sans la démolir, pourvu qu'il lui en fît hommage. Brito fit répondre au prince qu'il le remerciait de ses bontés, en le

priant toutefois de conserver des dispositions si favorables pour une autre occasion; et au Roi, qu'il avait trop indignement trahi la foi des traités, pour qu'il pût désormais prendre nulle sorte de confiance en ses promesses; qu'il n'avait pas besoin de lui pour demeurer maître de la citadelle qu'il avait en sa puissance; et qu'à l'égard du secours que le roi de Tangu venait de lui envoyer, qu'il connaissait trop bien le peu de valeur qu'il y avait parmi les troupes de ce prince barbare, pour qu'elles pussent lui inspirer la moindre crainte; qu'il lui conseillait d'appeler encore sous ses étendards tous les princes et tous les rois ses alliés, parce que plus ils seraient, plus il acquerrait de gloire à le vaincre; que leur faible secours ne le déroberait point à la juste vengeance des Portugais; et qu'il espérait, non-seulement de rendre vains tous ses efforts, mais encore de s'emparer de sa personne, comme il avait déjà fait de celle de son fils, et alors de le punir comme il le méritait des excès de sa cruelle barbarie.

Cette réponse outra de colère le roi d'Aracan. Il assembla tous les principaux officiers de son armée, et leur parla ainsi : « Vous voyez l'insolence et l'in-
» gratitude de ces étrangers; nous les avons reçus
» dans le sein de nos familles, nous les avons en-
» graissés de nos biens, et nous leur avons donné
» le port de Sirian dans le Pégou, espérant qu'en

» reconnaissance de tant de bienfaits, ils devien-
» draient de fidèles sujets. Mais à peine ont-ils été
» fortifiés dans ce port de Sirian, qu'ils ont eu
» l'audace de mépriser nos ordres, et qu'ils se sont
» soustraits à notre obéissance, en prêtant foi et
» hommage pour cette citadelle et pour le royaume
» de Pégou au roi de Portugal. Portant plus loin
» leur insolente témérité, ils nous ont déclaré la
» guerre; ils ont fait prisonnier leur maître, leur
» souverain, mon fils enfin, ce fils qui m'est si cher,
» et que vous voyez devant vos ieux. Ils se sont
» rendus coupables du crime de félonie de plu-
» sieurs manières, en nous désobéissant, en
» nous fesant la guerre, en s'appropriant ce qui ne
» leur appartenait point, et en fesant hommage à
» un autre prince. Ce récit vous fait frémir d'indi-
» gnation, et je vois que vous brûlez de tirer une
» vengeance éclatante de tant d'affronts faits au
» peuple le plus noble qui soit dans l'univers. Oui,
» vengeons-nous, punissons des téméraires, don-
» nons un frein à leur ambition effrénée. Si nous les
» souffrions davantage dans le Pégou, pays riche et
» fertile, bientôt tous les autres royaumes du pays
» du Bengale deviendraient leur proie; bientôt nous
» succomberions nous-mêmes sous l'effort de leurs
» cruelles armes. Prévenons donc ce triste mal-
» heur; jamais occasion ne fut plus favorable pour
» exterminer ces ennemis du genre humain. Ils

» sont hors d'état de nous résister : ils ont perdu
» leurs meilleurs soldats dans les dernières batailles
» qu'ils nous ont livrées : attaquons-les donc avec
» vigueur. Si vous pliez devant eux, vous mourrez
» ou par leur fer ou par le mien. J'en jure par nos
» pagodes; le premier qui reculera recevra la
» mort de cette épée que je tiens entre les mains.»

Dès que le roi d'Aracan eut ainsi parlé, tout le monde se retira en promettant de bien faire son devoir. Dès ce moment même on disposa tout pour les attaques. On livra trois batailles sur mer, que les Portugais gagnèrent; mais comme on perdait beaucoup de monde dans tous ces combats, Brito fit rentrer ses vaisseaux dans le port, et les soldats dans la citadelle. Le roi d'Aracan, à son exemple, fit descendre à terre une partie des troupes qu'il avait d'abord laissées sur sa flotte. On canona sans relâche la citadelle pendant trente jours de suite, ou, lorsqu'on cessait un moment de tirer le canon, on donnait quelque assaut; en sorte que les Portugais étaient contraints d'être toujours sous les armes. Souvent ils fesaient des sorties, ils renversaient les travaux des ennemis, ils comblaient leurs tranchées, et brisaient leurs retranchemens. On ne peut trop s'étonner qu'une poignée de soldats osât non-seulement se défendre contre de puissantes armées, mais même les attaquer et les vaincre presque toujours.

Le roi d'Aracan avait fait faire un retranchement à une demi-lieue de la forteresse, pour conserver une communication entre ses troupes de terre et ses troupes de mer. Il avait confié la garde de ces retranchemens à un nommé Mexia. Brito, ayant conçu le dessein de l'en chasser, chargea de cette expédition deux de ses capitaines, auxquels il donna soixante Portugais et deux cens Pégouans. Au point du jour, ils attaquèrent et emportèrent les retranchemens; ils tuèrent une partie de ceux qui les défendaient, mirent l'autre en fuite, blessèrent dangereusement Mexia, renversèrent les retranchemens, et se retirèrent à la vue de l'armée ennemie, emmenant plusieurs prisonniers, et emportant beaucoup de butin, sans qu'on osât les en empêcher.

Peu de jours après cette action, le roi d'Aracan, pour se dédommager de cette perte, voulut tenter de faire brûler la flotte portugaise qui se tenait à l'entrée du port, rangée en bataille. L'ennemi l'attaqua avec toutes ses forces maritimes, et pour faire diversion, il fit donner un assaut par terre, afin de pouvoir, en divisant ainsi les Portugais, les vaincre plus facilement; mais, et sur mer et sur terre, il fut également repoussé. L'Aracanais pensa même perdre la vie dans cette occasion, par un boulet de canon qui passa si près de lui qu'il en fut renversé. Saisi de crainte, il ordonna à celui

qui gouvernait son vaisseau de s'éloigner, et la flotte le suivit. Tandis qu'il se retirait, les assiégés firent une sortie par terre, et firent rentrer promtement les ennemis dans leur camp. Tant de mauvais succès déterminèrent ce prince à lever le siége; ce qu'il exécuta le neuvième de mai 1607, en plein jour. Les Portugais tombèrent à l'improviste sur ses troupes, les battirent et les dispersèrent de manière qu'on ne put les rallier que la nuit suivante. Aussitôt on les fit embarquer, et on gagna le pleine mer. Les Portugais les laissèrent aller sans les poursuivre.

Ces derniers perdirent peu de monde pendant la durée du siége; mais les ennemis eurent leurs meilleurs soldats tués. Après leur départ, Brito répara les brèches, fortifia de nouveau la citadelle, et, pour faire voir aux rois du Bengale qu'il n'était point épuisé, il arma une flotte, qu'il envoya croiser dans les mers voisines, où elle fit des prises considérables. Mais ces succès heureux furent suivis d'un incendie imprévu, qui détruisit dans un moment la citadelle de Sirian, avec les armes, les vivres, les munitions, et toutes les richesses que les Portugais y avaient amassées depuis quelques années. Cet accident eût découragé tout autre que Brito; mais cet homme, que son grand courage et sa haute prudence mettaient au-dessus de la fortune, répara en peu de tems la perte qu'il avait

traité d'alliance avec le roi de Bacala, et alla ensuite chasser les Aracanais de l'île de Sundina; mais peu content de la gloire qui lui revenait de cette conquête, il voulut en avoir tous les avantages, en s'érigeant en souverain de l'île. Les habitans, lassés de changer si souvent de maître, y consentirent sans peine. Sébastien, oubliant les services que lui avait rendus le roi de Bacala, commença à faire éclater son ambition par lui déclarer la guerre; il lui enleva l'île de Patélabanga. Après cette conquête, il forma ses Portugais en troupes réglées, parmi lesquelles il mêla deux mille habitans, qu'il exerça et disciplina à sa manière. Ensuite il fortifia plusieurs endroits de l'île, qu'il munit d'une bonne artillerie, et où il mit ses troupes en garnison. Il institua des lois dont il ordonna l'observation dans toute l'étendue de l'île. Il composa sa maison, créa des charges, nomma des officiers pour les remplir, voulut avoir des gardes, un palais, une Cour et des courtisans. Il établit une douane dans le principal port de l'île où tous les marchands qui y venaient commercer payaient de certains droits qui lui produisaient des sommes considérables. Il arma une grande flotte, fit plusieurs courses, amassa de grandes richesses; et sa puissance devint en peu de tems si formidable, que tous les princes voisins le redoutèrent, et recherchèrent avec empressement son alliance.

De ce nombre, fut Anaporam, prince d'Aracan, qui s'était révolté contre le roi son frère, et qui, après avoir été vaincu, chercha un asile dans l'île de Sundina auprès de Sébastien. Il y transporta sa femme, ses enfans et toutes ses richesses. Il donna même en mariage une de ses filles à son protecteur. Ainsi cet homme, né de la lie du peuple dans le village de Saint-Antoine de Tojal, près de Lisbonne, qui avait passé avec un de ses frères dans le pays de Bengale, en qualité de soldat, et qui avait fait le métier de portefaix, s'érigea tout d'un coup en souverain, et devint l'époux d'une grande princesse. Peu de jours après qu'il l'eut épousée, Anaporam, son beau-père, mourut presque subitement. On ne douta point que Sébastien ne l'eût fait empoisonner, pour s'emparer de tous ses biens; et l'on en fut d'autant plus persuadé, qu'il refusa de partager avec la princesse sa belle-mère. Cependant, pour réparer en quelque sorte son crime et son injutice, il voulut lui faire épouser son frère Antoine Carvallo Tibao, son lieutenant-général; mais la malheureuse princesse se refusa constamment à cette honteuse alliance, et resta fidèle à la mémoire de son époux.

Antoine Tibao avait passé par les mêmes emplois que son frère; il avait à peu près les mêmes mœurs et le même caractère : cruel, perfide, sanguinaire, n'ayant aucune idée, ni de la justice, ni de l'honneur; entraîné par une ambition démesurée, mé-

Java, allèrent, l'an 1600, assiéger la forteresse que les Portugais avaient dans l'île d'Amboine, forteresse pour lors mal pourvue de munitions et de soldats. Néanmoins, avec quelque secours que les habitans de Tidor leur envoyèrent, les assiégés soutinrent tous les efforts des assiégeans. Les Javais s'en retournèrent dans leur île, et les Anglais revinrent en Europe.

Depuis que les Portugais avaient été chassés de l'île de Ternate, les Hollandais s'y étaient introduits. et menaçaient même de les faire sortir de l'île de Tidor, où le roi leur avait permis de s'établir. Unis avec les Ternatins, ils allèrent les assiéger dans leur nouvelle forteresse; mais ils furent repoussés. Échappés à ce péril, les Portugais tombèrent dans un plus grand. Deux de leurs principaux officiers se brouillèrent; les soldats prirent parti et se partagèrent. En vain le gouverneur voulut interposer son autorité; on en serait venu aux mains, sans les Jésuites qui, par leur prudence, apaisèrent ces dissentions domestiques dont les conséquences auraient pu devenir extrêmement dangereuses.

Les Portugais qui étaient dans l'île d'Amboine furent informés alors qu'il était arrivé deux vaisseaux hollandais au port d'Itto. Ils y allèrent aussitôt, y brûlèrent plusieurs bourgs, villes et villages, et y passèrent au fil de l'épée une partie des habitans. Mamala, leur principale ville, fut entièrement

consumée par les flammes; les Portugais jusqu'alors avaient tenté vainement de la prendre. Les Ittons commencèrent à se repentir du mépris qu'ils avaient fait de leur alliance; mais repentir inutile! Les Portugais, voulant venger les affronts passés, ne respiraient que leur destruction. Peu de tems après cette première expédition, ils revinrent dans l'île, où ils ne firent pas de moindres ravages, malgré les Hollandais que les Ittons avaient appelés à leur secours.

L'année suivante, 1601, les Portugais se distinguèrent par des actions encore plus éclatantes, que fit, dans ces mêmes îles, André Furtado de Mendoce. Voici pour quelles raisons le vice-roi Ayrès de Saldagne l'y renvoya. Malgré les victoires que les Portugais y remportaient, leurs affaires empiraient de jour en jour, surtout depuis que les Hollandais y avaient pénétré. Ils avaient découvert une route nouvelle, en sorte qu'ils abrégeaient tellement le chemin, qu'ils fesaient souvent ce voyage en quatre mois. Ils y envoyaient toutes les années plusieurs vaisseaux dont ils infestaient toutes ces contrées. Les Portugais n'y pouvaient plus commercer sans danger. Le Roi catholique, voulant y assurer leur navigation, donna des ordres à Ayrès de Saldagne pour qu'il y fît passer une bonne flotte. Ayrès obéit, et confia cette expédition au brave Mendoce. On ne pouvait faire un meilleur choix. Mendoce, outre qu'il était brave, était sage,

A la vue de Rosatel soumis, les Ittons tremblèrent pour eux malgré l'alliance qu'ils avaient contractée avec les Hollandais. Ils avaient deux forts situés sur deux montagnes, et appelés l'un le Nao, et l'autre le Bemnao: ils abandonnèrent Itto pour s'y retirer. Le Nao était environné de rochers et de torrens, dont la perspective formait un paysage qui, par son aspect sauvage, inspirait je ne sais quelle horreur mêlée d'admiration; on n'y pouvait monter que par des sentiers qu'on fesait garder par des mousquetaires; sur le haut de la montagne, on voyait s'étendre une large plaine terminée par d'autres montagnes, qui, s'élevant par degrés, semblaient se perdre dans les nues. Au milieu de la plaine, était un grand bourg avec des jardins couverts d'orangers, de limoniers, de citroniers et d'autres arbres de toute espèce, et arrosés par différens canaux d'une eau transparente. Le Bemnao surpassait encore le Nao en beauté et en grandeur.

Mendoce, un moment avant d'attaquer, fit sommer les Ittons par deux Amboinais de se rendre. Se voyant dans un lieu inaccessible, ils répondirent qu'étant sujets du roi de Ternate, et voulant se conserver dans l'alliance des Hollandais, ils ne pouvaient entrer dans aucune espèce d'accommodement avec les Portugais. Mendoce fit donner le signal pour commencer les attaques. Après des peines et des fatigues incroyables, les Portugais gagnèrent

une élévation d'où ils voyaient les Ittons à découvert; on les harcela pendant toute la nuit à coups de mousquet : le lendemain, on gagna tout-à-fait la montagne, et l'on força les Ittons à se soumettre. Cette promte victoire remportée sur des hommes qui passaient pour les plus vaillans du pays, intimida tellement les peuples des îles voisines, qu'ils se hâtèrent à l'envi d'envoyer vers Mendoce pour lui demander sa protection et son amitié. On rasa la citadelle que les Hollandais avaient dans l'île d'Itto, et l'on obligea le Roi à se reconnaître vassal du Portugal.

De l'île d'Itto, Mendoce passa dans celle de Varénula, dont la ville capitale était riche et fort puissante, à cause des clous de girofle dont cette île abonde, et dont les habitans font un commerce immense avec les étrangers; elle est située sur un rocher qui s'élève sur le rivage de la mer; les maisons en sont bien bâties. Les Hollandais y avaient un fort et les Ternatins un autre. A l'arrivée de l'armée portugaise, les habitans abandonnèrent leur ville; les Portugais la pillèrent, la brûlèrent, et rasèrent les deux forteresses.

Après avoir soumis complétement ces peuples différens, Mendoce leur assigna un jour pour venir rendre hommage, et prêter serment de fidélité dans la forteresse d'Amboine; il en retint quelques-uns en otage; ensuite on travailla à les éclairer des lumières

de l'Évangile, et dans peu de tems on vit la religion chrétienne faire de nombreux prosélites dans toutes ces îles. Enfin Mendoce passa dans les Moluques pour réprimer l'insolence des Ternatins qui, avec le secours des Hollandais, ne cessaient d'inquiéter les Portugais dans Tidor. Mendoce, ayant ordre exprès d'assiéger la citadelle de Ternate, aborda au port de cette ville, emporta d'assaut deux boulevards qui lui servaient de défense, et causa de grands dommages aux habitans; mais manquant de vivres, les maladies s'étant mises dans son armée, et la saison s'avançant, il abandonna l'entreprise, et se hâta de gagner Malaca. Il employa trois ans en diverses expéditions, et pendant tout ce tems, il ne reçut aucun secours en argent, troupes, poudre ou toute autre munition pour continuer la guerre, ce qui le força à tout quitter. On ne sait si ce fut par négligence ou par envie qu'on l'abandonna ainsi à tous les besoins; il est certain qu'il eût réduit toutes ces îles sous la domination portugaise, si on l'eût mis en état de poursuivre ses desseins. Le Gouvernement fit une faute grave dans cette occasion.

Ce n'est pas ainsi qu'en agirent les Hollandais : après avoir perdu le fort d'Itto et Varénula, voyant qu'ils étaient en danger d'être entièrement chassés du pays, et de perdre le commerce des épiceries qui leur rapportaient des sommes immenses, ils envoyèrent une flotte de quatorze vaisseaux. L'an 1605,

le 22 février, ils allèrent assiéger la citadelle d'Amboine qui, manquant de tout, fut contrainte de capituler et de se rendre. Ils traitèrent assez bien les habitans, reçurent leur serment de fidélité au nom du comte Maurice, prince d'Orange, et permirent aux Portugais de se retirer où ils voudraient : la plus grande partie passa dans l'île de Zébu aux Philippines.

Les Hollandais, sans perdre de tems, partirent immédiatement après la réduction d'Amboine pour assiéger la forteresse de Tidor. Les Portugais qui y étaient en garnison en furent avertis par un vaisseau anglais qui parut dans ces mers, et qui échangea avec eux ses marchandises consistant en vins, huiles, légumes, et toiles, contre des clous de girofle. Les Portugais leur proposèrent de se joindre à eux contre les Hollandais; mais les Anglais se refusèrent à cette proposition, à cause de l'union qui régnait entre les deux nations. Pendant ce tems-là, les Portugais réparaient leurs fortifications, en fesaient de nouvelles, et remplissaient leurs magasins de vivres. Les Hollandais parurent enfin, et allèrent aborder à une pointe de l'île appelée Saconora. De là, ils firent sommer le roi de Tidor de leur livrer les Portugais; ce que ce prince refusa avec indignation. Alors les Hollandais attaquèrent et prirent deux galions appartenant aux Portugais, et qui venaient de Malaca à Tidor pour y apporter des munitions.

Après cette prise, les Hollandais, espérant que le roi de Tidor serait plus traitable, le firent sommer une seconde fois de leur livrer les Portugais; mais cette seconde sommation eut le même effet que la première. Ce prince, plein de vertu et de courage, demeura constamment fidèle à ses alliés. Le lendemain de cette sommation, le roi de Ternate vint joindre avec son armée l'armée hollandaise. Il se chargea d'attaquer la citadelle par terre, tandis que ses alliés l'attaqueraient par mer. Ils l'eussent vainement assiégée, sans le feu qui, prenant aux poudres, fit sauter une partie de la citadelle avec ceux qui la défendaient. Ceux qui échappèrent à cet accident, n'ayant plus aucun moyen de défense, se rendirent. Les Hollandais leur fournirent des vaisseaux pour s'en aller dans l'île de Manille, capitale des Philippines, où commandait dom Pèdre d'Acugna, à qui le Roi catholique avait envoyé des ordres pour qu'il joignît ses forces à celles de Mendoce, pour faire la guerre aux Hollandais; mais soit qu'il ne reçût pas ces ordres à tems, soit qu'il ne voulût point les exécuter, il laissa agir Mendoce seul, sans lui fournir aucun secours. Néanmoins, après son départ, et la perte de la citadelle de Tidor, il arma une flotte de trente-cinq voiles pour recouvrer les Moluques. D'abord il alla à Tidor, d'où il passa à Ternate.

Il y aborda, et prit terre le 1er d'avril l'an 1606, vers le milieu du jour, tout le monde se reposant à

cause de la chaleur. Les sentinelles avertirent qu'ils voyaient sortir un gros de troupes de la citadelle. Dom Juan Rodriguez Camello alla à leur rencontre avec soixante Portugais. Il tomba tête baissée sur eux, en tua une partie, mit l'autre en fuite, la poursuivit, la joignit, et entra pêle-mêle avec elle dans la citadelle. Là, le combat se renouvela : les Ternatins furent vaincus, et tout subit la loi des Portugais. Le Roi s'enfuit avec le prince son fils, et quelques seigneurs, dans l'île de Gilolo. Le roi de Tidor, qui brûlait de se venger des insultes qu'il en avait reçues, les poursuivit inutilement. Acugna apprit, le lendemain de cette action, que Cachil Améat, homme de poids et d'autorité parmi les Ternatins, s'était retiré à Lacomo. Il l'envoya chercher, le reçut honorablement, et se servit de sa médiation pour persuader à son maître de revenir dans son île avec le prince son fils, et les seigneurs qu'il avait auprès de lui. Améat réussit dans sa négociation : le Roi revint, et d'Acugna, pour ne plus l'exposer aux désirs d'une seconde révolte, l'amena avec lui aux Philippines.

Ce succès rapide, et presque imprévu, n'étonna point les Hollandais; au contraire, ils résolurent d'établir solidement leur domination dans les Moluques. Comprenant qu'ils n'en viendraient jamais à bout, tant que Malaca serait dans la puissance des Portugais, ils formèrent le dessein de leur enlever

cette place qui leur servait d'entrepôt. Pour réussir dans cette entreprise, ils commencèrent à rechercher l'alliance de dix ou douze petits rois barbares établis dans le voisinage de Malaca. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à gagner ces princes infidèles, qui naturellement détestaient la domination portugaise. Ayant fait un traité d'alliance avec les Hollandais, ils armèrent tous pour assiéger Malaca par terre et par mer, et pour réduire cette place par la famine, si on ne pouvait la réduire par la force des armes. La flotte destinée pour cette expédition sortit des ports de Hollande sous les ordres de Corneille Matélief, qui alla hiverner dans l'île de Comoro. entre le Mozambique et la ville de Goa. De là, malgré la rigueur de la saison, il poursuivit sa route, et se rendit aux environs de Malaca, où il trouva les rois barbares avec leurs armées navales, qui, toutes réunies, se composaient de trois cent vingt-sept vaisseaux, tant galères que galiotes. Leurs troupes montaient à quatorze mille hommes, sans les Hollandais qui étaient au nombre de quinze cens.

Mendoce commandait pour lors dans Malaca. La ville était tellement dépourvue de vivres et de munitions, qu'il était presque moralement impossible de la défendre contre tant d'ennemis. Au reste, si la place se trouvait ainsi dépourvue, c'était la faute du vice-roi Martin Alfonse de Castro, qui avait ordonné à Mendoce de donner quatre vaisseaux de

guerre pour escorter la flotte qui revenait de la Chine. Les meilleurs soldats de Malaca montaient ces vaisseaux; tous les vivres et presque toutes les munitions qui étaient dans les magasins, avaient été employés pour les équiper; enfin il n'était resté que quatre cens Portugais dans la ville. A la vérité, lorsqu'on avait dégarni Malaca, il semblait qu'il n'y eût rien à craindre; la saison de venir d'Europe dans l'Inde était passée; on ignorait que les Hollandais fussent dans l'île de Comoro, et l'on n'avait aucun soupçon de l'alliance qu'ils avaient contractée avec les princes barbares, tant ces mêmes princes avaient gardé le secret.

On fut donc fort étonné lorsque le 29 d'avril on vit arriver les Hollandais et les Barbares devant Malaca. Le même jour ils descendirent à terre avec leurs alliés, et le même jour ils investirent la place. Les Portugais et les habitans de Malaca brûlèrent toutes les maisons qui étaient hors de la ville, de crainte que l'ennemi n'en retirât quelque avantage; ensuite Mendoce fit la revue des troupes qui lui restaient: il ne trouva que cent quarante-cinq Portugais et quelques Japonais en état de bien servir; les Japonais à la vérité n'étaient ni moins vaillans, ni moins courageux que les Portugais; on leur confiait les mêmes postes, et Mendoce les exposait aux plus grands périls, pour épargner le sang de ses compatriotes.

Les ennemis ayant fait leurs approches, et leurs corps-de-garde étant posés autour de la ville, ils commençèrent à la canonner avec vingt-cinq pièces de grosse artillerie. Bientôt tous les retranchemens que les assiégés avaient faits pour leur défense furent renversés, et les Hollandais, à l'aide de leurs tranchées, s'approchèrent du corps de la place. Il arriva alors à Malaca un vaisseau marchand qui, n'ayant pu, à cause de la flotte ennemie, entrer dans le port, alla débarquer plus loin vers l'endroit où la péninsule se joint à la terre-ferme; de là l'équipage se mit en marche, et après beaucoup de fatigue, après avoir échappé à tous les dangers, se rendit à Malaca, et trouva moyen d'entrer dans la ville. Ce secours ranima le courage des assiégés. Cependant on commençait à ressentir vivement la disette des vivres: Mendóce fut obligé de permettre aux soldats de faire souvent des sorties, et d'aller couper dans les campagnes des herbes et des racines pour s'en nourrir. Dans presques toutes ces sorties ils rencontraient l'ennemi; ils en venaient aux mains, et les Japonais ne manquaient presque jamais de lui causer des pertes considérables: ils se battaient en désespérés; prodigues de leur sang, ils semblaient, à la manière dont ils se précipitaient dans le péril, qu'ils ne cherchaient qu'à perdre la vie.

Il y avait déjà trois mois que le siége durait, et les Malais étaient presque réduits à la dernière ex-

trémité, lorsque les Hollandais apprirent que le vice-roi des Indes, Martin Alfonse de Castro, s'était mis en mer pour secourir Malaca. Cette nouvelle, à laquelle ils ne s'attendaient point, jeta une telle consternation parmi eux, qu'ils levèrent promtement le siége, gagnèrent leurs vaisseaux et prirent le large. Cette retraite, qui avait tout l'air d'une fuite, les décrédita infiniment parmi les barbares. Si Malaca fût tombée entre leurs mains, les Portugais, [illegible]t cette place, eussent perdu en même tems le commerce de la Chine et du Japon.

L'avis qu'on avait donné aux Hollandais était fondé. Le vice-roi était parti de Goa au commencement de mai de l'an 1606, ayant laissé le gouvernement de l'Inde haute à Dom Alexis de Ménésès, archevêque de Goa. Le vice-roi avait divisé sa flotte en deux grandes escadres, qui se rejoignirent au golfe de Bengale le 3 juin, et allèrent fondre ensemble sur les Achémois et les autres princes barbares qui s'étaient ligués avec les Hollandais. Ce fut à la vue d'Achem que le vice-roi apprit qu'on assiégeait Malaca. Jusqu'alors il n'en avait rien su; il méprisa même cette nouvelle, ne pouvant s'imaginer que les Hollandais fussent encore arrivés de l'Europe dans les Indes. Dans cette pensée, il persista dans le dessein de punir les Achémois. Toutefois, avant de faire la moindre hostilité, il fit sommer le roi d'Achem de réparer, par sa

escadre portugaise qui y était restée. Dom Ferdinand Mascarégnas, ne pouvant supporter d'être si près de l'ennemi sans le combattre, alla l'attaquer de son propre mouvement, avec le galion qu'il commandait. Le vice-roi envoya après lui Pierre Mascarégnas, son frère, jeune homme d'une grande valeur et d'une grande sagesse, pour le faire revenir. Pierre employa vainement la prière et la menace; rien ne put détourner Ferdinand de son dessein. Il engagea le combat, et les deux frères, après avoir fait des actions prodigieuses de valeur, furent tous deux tués. Malgré leur mort, on sauva le galion; mais en le sauvant, Sébastien Suarès d'Albergaria y perdit le sien. Il coûta cher aux Hollandais; ils furent obligés de se retirer dans le port de Jor pour y réparer leurs vaisseaux.

Là, ils apprirent que les sept galions que le vice-roi avait fait partir pour escorter les vaisseaux marchands qui allaient à Goa, s'étaient arrêtés au golfe de Pulo Botum, éloigné de soixante-dix lieues de Malaca. Ils résolurent de les y aller surprendre. Les Portugais en furent avertis, et leur commandant, Alvarès de Ménésès, se prépara à les bien recevoir. Les Hollandais ne tardèrent pas à se montrer. On demeura sept jours à s'observer, sans en venir aux mains. Vers le milieu du septième, on se canonna avec beaucoup de furie. Cette espèce de combat dura sept heures, pendant

lesquelles les Hollandais perdirent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le port de Péra, et d'y faire brûler trois de leurs vaisseaux, n'ayant plus assez de matelots et de soldats pour les conduire. En sortant du port de Péra, ils furent croiser devant Malaca. Mais Alvarès de Ménésès y était de retour avec ses sept galions; ce qui les obligea de se retirer sans rien entreprendre.

Martin Alfonse de Castro mourut l'an 1607, après avoir gouverné les Indes pendant deux ans. Dom Alexis de Ménésès, archevêque de Goa, prit les rênes du gouvernement. Castro était un de ces hommes dont les vertus et les qualités ne sont ni médiocres, ni supérieures, de ces hommes enfin qui n'honorent ni ne déshonorent les emplois qu'on leur confie, et qui cependant savent se maintenir avec quelque distinction dans les dignités auxquelles le hazard ou la naissance les élève.

Pendant le gouvernement d'Alexis de Ménésès, les Hollandais qui fesaient des bénéfices considérables dans les Indes, tentèrent de s'établir aussi sur les côtes orientales de l'Afrique, et surtout de s'y emparer du Mozambique, où commandait Étienne d'Ataïde. Ils armèrent donc une flotte de huit gros vaisseaux, qu'ils y envoyèrent sous les ordres de Paul Vacarden. Vacarden arriva au Mozambique vers le mois de mars, et entra sans nul obstacle dans le port. Les Portugais abandonnèrent la ville,

pour s'enfermer dans la citadelle avec tous leurs biens. Les Hollandais les y bloquèrent. Les Portugais n'étaient en tout que quarante en état de combattre. Cependant Ataïde se mit en mesure de se défendre. Les Hollandais, après s'être saisis du couvent des Jacobins, ouvrirent la tranchée. Ils espéraient emporter bientôt la place, parce qu'ils savaient qu'on y manquait d'eau; mais une pluie heureusement survenue, remplit toutes les citernes de la citadelle. Ce secours imprévu releva autant le courage des Portugais, qu'il abattit celui des Hollandais. Les premiers firent une sortie pendant la nuit, mirent en fuite les derniers, et comblèrent leurs tranchées.

Cet échec ne rebuta point les assaillans; ils recommencèrent leurs travaux, et les poussèrent avec vigueur. Cependant, voyant au bout de deux mois, qu'ils n'en étaient pas plus avancés, ils se déterminèrent à lever le siége. Avant de quitter l'île, l'amiral hollandais écrivit à Ataïde pour l'avertir qu'il allait tout mettre à feu et à sang, s'il ne lui livrait incessamment la citadelle, ou s'il ne lui payait pas une somme considérable d'argent. Ataïde répondit qu'il n'avait point ordre d'entrer en aucun accommodement avec lui, mais seulement de le combattre s'il l'attaquait. Alors les Hollandais se répandirent dans l'île, et la ravagèrent. Après cet exploit barbare, ils levèrent les ancres, sortirent du port, et gagnè-

rent Saint-George, où ils se rafraîchirent pendant quelques jours.

Un mois après leur départ, la flotte qui était partie de Lisbonne, pour aller aux Indes, sous les ordres de Jérôme Coutigno, arriva au Mozambique. Son arrivée causa une joie universelle dans toute l'étendue de ce pays; mais l'image déplorable, sous laquelle le Mozambique se présenta aux ieux des nouveaux-venus, les jeta dans une profonde tristesse. Coutigno répara les fortifications de la citadelle, et la pourvut de vivres et de munitions. Comme il allait repartir pour se rendre à Goa, on vit reparaître la flotte hollandaise; peu de jours après, elle se retira tout-à-fait, et Coutigno se rendit à Goa vers le 10 d'octobre 1607.

Au commencement de l'année 1608, Dom Juan Péreira Froyas, comte de la Feira, partit de Lisbonne pour les Indes, en qualité de vice-roi. Il était d'une naissance distinguée. La flotte qui l'accompagnait était composée de six vaisseaux de guerre, et de huit galions qui avaient pour capitaines Michel Corréa de Ménésès Béarem, dom Louis de Souza, Pèdre Toar, Cristoval de Séqueira et Alvarenga, dom Pèdre Mascarégnas, dom Cristoval de Norogna, François Sodre Péreira, Diègue de Souza Ménésès, Manuel de Silva et Acugna, dom Constantin de Ménésès, dom Lope d'Almeïda, Manuel de Mattos et Almada, et Manuel de Frias. A peine

cette flotte eut-elle gagné la mer, que le vice-roi mourut. Manuel de Frias ramena son corps à Lisbonne, et dom Cristoval de Norogna, comme amiral, conduisit le reste de la flotte dans les Indes.

L'archevêque de Goa s'y était démis du commandement, et l'avait déposé entre les mains d'André Furtado de Mendoce. Il n'y avait point de Portugais dans toutes les Indes, plus digne, ni plus capable de remplir ce poste. Cependant la plupart des officiers ne virent point son élévation sans envie. Ils répandirent même dans le public, que plus soldat que capitaine, Mendoce n'était propre qu'à obéir, et non à commander; que le gouvernement des Indes était d'un poids trop considérable, pour en charger quelqu'un aussi faible; qu'il ne s'agissait point d'un coup de main pour être à la tête du gouvernement, mais d'une conduite sage, éclairée, et qui sût embrasser d'un coup d'œil toutes les différentes parties qui le constituent; sans quoi on courait risque de tout perdre. Ces discours, qu'une basse jalousie sait toujours hazarder sans preuves, avaient aussi pour fondement, la sévérité de Mendoce, ami de la discipline et de l'ordre, et ennemi du luxe et du dérangement dans lesquels vivaient la plupart des officiers. Simplement vêtu, simplement logé, Mendoce fuyait tout faste et tout plaisir frivole, qui pouvait amolir l'esprit et énerver le corps. Il croyait que tout amusement, qui n'avait pas

pour but un solide travail, n'était fait que pour les femmes. Dès qu'il avait expédié les affaires qui dépendaient uniquement du cabinet, on le voyait dans les chantiers, fesant travailler, et travaillant lui-même à la construction ou à la réparation des vaisseaux. De là il se rendait sur les bords de la mer, y fesait exercer les matelots, et leur apprenait les différentes manœuvres qui se pratiquaient de son tems dans les combats de mer. Enfin il était toujours environné de soldats, de matelots, ou d'ouvriers propres à exécuter les différentes machines qu'il inventait pour la guerre. On blâmait hautement cette conduite : on disait qu'elle ne convenait point à un gouverneur des Indes, mais à un charpentier, à un matelot, ou tout au plus à quelque simple ingénieur. Mendoce, à qui ces discours étaient rapportés, les méprisait et continuait à s'occuper utilement, pour se mettre en état d'entreprendre quelque chose d'important. Cependant, comme ils augmentaient de jour en jour, et qu'ils auraient pu nuire au bien de l'État, il se détermina à assembler les principaux officiers de la ville de Goa, et après leur avoir ordonné de s'asseoir, il leur parla ainsi :

« Messieurs, je puis vous assurer que je voudrais » voir à la tête du gouvernement un homme digne » de toutes manières de vous commander. Si je » manque des qualités nécessaires pour mériter cet » honneur, je vais travailler à les acquérir. Il n'y a

» personne parmi vous, à qui le poste que j'oc-
» cupe, ne convînt mieux qu'à moi; mais puisqu'il
» m'est confié, il ne s'agit point d'examiner, si j'en
» suis tout-à-fait digne; il faut seulement que par
» votre zèle, votre prudence, votre courage, et
» vos conseils, on prévienne les fautes que je pour-
» rais faire. Il faut que vous cachiez à nos ennemis
» que votre chef, par son mérite, est infiniment
» au-dessous de ceux à qui il commande. Pourvu
» que le Roi et l'État soient bien servis, je consens
» qu'on vous attribue la gloire de tout ce qui
» se fera de bien pendant mon gouvernement.
» Tels sont mes sentimens. Je ne prétends rien
» faire sans vous le communiquer. Agissons donc
» de concert; ne fesons aucune démarche qui ne
» soit digne de vous et de moi, jusqu'à l'arrivée
» d'un nouveau vice-roi; il ne tardera pas à venir:
» mais en attendant, fuyons l'oisiveté. »

Après avoir ainsi parlé, toute l'assemblée se leva en l'assurant qu'il n'avait qu'à commander, et qu'on était prêt à obéir. Mendoce, qui méditait de grands projets, travailla avec une ardeur incroyable à un grand armement. On vit alors à la hauteur de Goa quelques vaisseaux que l'on crut hollandais. Mendoce monta sur une galiote, et, suivi de quelques autres, se préparait à les combattre; mais en s'approchant, on vit que c'étaient des vaisseaux portugais sur lesquels était Laurent de Tavora qui

venait remplacer le vice-roi. En entrant dans le port, Tavora demanda quel était celui qui tenait les rênes du gouvernement. « Mendoce, » lui dit-on. « Je m'en suis douté, » répondit-il, « en voyant la » marine en si bon état, et ce port rempli de vais- » seaux. Je suis fâché d'être venu dans les Indes pour » occuper sa charge. Mendoce, par sa prudence, sa » valeur et son courage, eût beaucoup mieux gou- » verné que moi. Je ferai tous mes efforts pour me » rendre digne de succéder à un si grand homme. » Mendoce lui remit le bâton de commandement, et peu de jours après partit pour le Portugal; mais ce brave homme ne jouit point du plaisir de revoir une patrie à laquelle il avait rendu tant de services : il mourut dans la traversée. On transporta son corps à Lisbonne, où il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame-de-Grâce avec toute la pompe convenable à son illustre naissance. Dans quelque état qu'il fût né, il était fait pour devenir un grand homme, et pour vivre à jamais dans les fastes de ceux qui se sont distingués par leur courage, leur prudence, leur générosité, et ce noble désintéressement qui donne tant d'éclat à la véritable vertu.

Cependant Tavora gouvernait. Il arriva presque au commencement de son gouvernement cinq vaisseaux de Portugal. Toutes les escadres que Mendoce avait équipées, pour les différentes parties des Indes, levèrent les ancres, et sortirent du port de

Goa. Elles éprouvèrent la bonne et la mauvaise fortune. Celles qui allèrent à Ceilan eurent à soutenir une cruelle guerre contre les habitans qui s'étaient révoltés. Mais il faut remonter au tems que dom François de Gama, comte de Vidéguira, gouvernait les Indes, pour trouver l'origine de cette révolte. Deux Jésuites, allant de Malaca à Goa, relâchèrent à Colombo; mais ils ne pouvaient rester sans déplaire à leur provincial, et ils partirent. L'évêque de Cochim, informé que les religieux de Saint-François ne suffisaient point pour instruire les Ceilanais, écrivit au vice-roi et à l'archevêque de Goa pour qu'on envoyât six Jésuites à Ceilan; ce qu'on lui accorda. Ces six Jésuites furent reçus par les habitans et par Jérôme d'Azévédo, avec les dernières démonstrations de joie. Les Jésuites commencèrent d'abord par apprendre le langage du pays; ensuite ils prêchèrent, et catéchisèrent avec un succès prodigieux. Ce succès ne plut pas aux Franciscains, et ils firent tous leurs efforts pour faire sortir les Jésuites de l'île. Les Jésuites en écrivirent en droiture au Roi catholique, qui envoya des ordres au vice-roi pour qu'il eût à les maintenir dans Ceilan. Alors l'évêque de Cochim divisa l'île en deux parties, assignant la septentrionale, la moins connue, aux Jésuites, et la méridionale aux Franciscains. Les Jésuites firent bâtir trois églises, l'une à Caymel, l'autre à Mandapé, et la troisième

à Chilao. Ils y avaient disposé cinq ou six mille personnes à recevoir le batême, lorsque tout à coup un nommé Jean, seigneur ceilanais, que les Franciscains avaient rendu chrétien, apostasia, et fit révolter toute l'île contre les Portugais. Les révoltés en voulaient sur tout aux Jésuites. Jérôme d'Azévédo, qui commandait dans toute l'île, et qui venait de soumettre la forteresse de Balané, au royaume de Candi, fut contraint de se refugier à Malvana. Il pensa périr dans cette retraite. Pendant quinze jours de suite, il fallut marcher à travers d'épaisses forêts, de montagnes rudes et difficiles, passer des rivières, franchir des lieus marécageux, et partout disputer le passage à la pointe de l'épée.

Dès qu'Azévédo fut arrivé à Malvana, il rassembla autant de troupes qu'il put, et, au lieu de fuir devant l'ennemi, il commença, par ses succès, à le faire repentir de sa révolte. La guerre traînant en longueur, on s'en lassa, et les esprits se disposèrent à entendre parler de paix. Alors les Jésuites se montrèrent : on les voyait aller d'un camp à l'autre. Par leur douceur et leur patience, ils apaisèrent enfin les esprits irrités. Le peuple mit toute sa confiance en eux; la plupart des seigneurs, s'étant détachés du chef des révoltés, rentrèrent dans le devoir, et bientôt les Portugais regagnèrent dans l'île tout ce qu'ils y avaient perdu, excepté le roi de Candi qui

fit alliance avec Spigberg, amiral des Hollandais, alors à Ceilan.

Pendant que tout cela se passait dans l'île de Ceilan, le commandant de Chaul se brouilla avec Abdala Cazima, maure de nation, chargé des affaires de Nizamaluc dans cette ville. La querelle fut poussée si loin, qu'on prit les armes, et qu'on en vint à une guerre ouverte. Comme les Portugais ne s'attendaient point à cette rupture, ils furent d'abord assez maltraités par Abdala qui avait de nombreuses troupes, et qui entendait assez bien la guerre. Tavora fit partir, pour secourir Chaul, François de Sotomayor avec une bonne escadre. Son arrivée ranima le courage des Portugais. On se mit en campagne, on battit Abdala en plusieurs rencontres, et l'on alla dévaster toutes les terres voisines de Chaul, qui appartenaient à Nizamaluc. Ce prince, craignant que cette guerre ne devînt plus sérieuse, désavoua tout ce qu'avait fait Abdala, et renouvela avec les Portugais l'alliance qui unissait auparavant les deux nations. Cette paix fut suivie d'un combat que Nugno d'Acugna livra près de Surate, avec plus de courage que de bonheur, à quelques vaisseaux anglais qu'on chassa dans la suite de cette partie des Indes.

Dans les autres, tout se maintenait dans le même état; et si Tavora ne fesait point de nouvelles conquêtes, il conservait au moins celles qu'on avait

faites. Il fit partir pour la Chine cinq galiotes commandées par Michel de Souza Pimentel, et il envoya deux vaisseaux au Japon. Les uns et les autres hivernèrent à Malaca, que les Hollandais se préparaient à attaquer une seconde fois. Le vice-roi y envoya, pour la défendre, dom Diègue Furtado de Mendoce, avec une escadre pourvue de toutes sortes de munitions. Mendoce, en arrivant au Pulo Botum, fut jeté par une tourmente dans l'île de Ceilan. Après s'y être rafraîchi, il se remit en mer, rencontra et vainquit quelques vaisseaux javais. Dès qu'il fut arrivé à Malaca, il en repartit avec Manuel Mascarégnas Homen, et passa dans le royaume de Péra, pour s'y emparer de trois vaisseaux guzarates chargés de riches marchandises. Après cette expédition, Mascarégnas revint à Malaca, et Mendoce à Goa, où Tavora venait de remettre le gouvernement entre les mains de Jérôme d'Azévédo. Tavora était déjà avancé en âge. Ses mœurs étaient douces. Il aimait la justice, et la rendait exactement. Plus enclin à la paix qu'à la guerre, son gouvernement, aux expéditions près que nous venons de rapporter, se passa assez tranquillement.

L'église dans les Indes, pendant cette période, fut agitée par quelques hérésies. L'archevêque de Goa, dom Alexis de Ménésès, les étouffa dès leur naissance, en les censurant dans des conciles assemblés à différentes époques dans la ville de Goa,

pour cet effet. La religion fit de grands progrès dans la Chine et dans le Japon, par les travaux et les soins continuels des Jésuites. Outre les services qu'ils rendaient à la religion, ils en rendaient, par le moyen de cette même religion, de considérables à l'État, en maintenant l'union et la confiance entre les Portugais et les Indiens; en veillant, et en informant exactement les vice-rois, les commandans ou les gouverneurs des places de tout ce qui se passait: en sorte qu'on peut dire qu'ils contribuèrent presque autant à la conquête des Indes par leurs travaux apostoliques, que les vice-rois et les gouverneurs par leurs exploits militaires.

Tandis que les Portugais prodiguaient leur sang pour conserver leurs conquêtes dans les Indes, les Jésuites de la même nation prodiguaient, comme nous venons de le dire, le leur pour y établir solidement la religion chrétienne. La religion fait partie de l'histoire des nations. Ainsi nous allons succinctement raconter ce qui se passa à cet égard, tant dans les Indes qu'en Afrique et dans l'Amérique, depuis l'an 1600 jusqu'à 1612, que Jérôme Azévédo fut élevé à la dignité de vice-roi.

L'empire de la Chine, dont nous avons déjà parlé, fut le théâtre des plus grands événemens. Dès l'année 1599, les Jésuites y avaient quatre maisons: l'une à Macao, l'autre à Canton, dans la province de même nom; la troisième à Nan-

chan, dans la province de Kiansi, et la quatrième dans la cité de Nankin, à trois cens lieues de Macao. Macao est située dans une péninsule dépendante de la province de Canton. Elle est sans murailles et sans remparts, peuplée de Portugais, et gouvernée par un mandarin, au nom de l'empereur de la Chine. Les Jésuites y ont une grande maison, d'où ils tirent tous les missionaires qu'ils envoient au Japon. Ils y enseignent publiquement les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Les Chinois y envoyaient leurs enfans pour y faire leurs études, et les Jésuites, par une sage politique, n'oubliaient rien pour les y attirer. Ces enfans, parvenus dans la suite aux premières charges de l'empire, devenaient autant de protecteurs pour eux.

Outre ces quatre établissemens, ils résolurent d'en faire un cinquième à Pékin, lieu où résidait l'empereur, afin d'être plus à portée de faire leur cour à ce prince. Le père Mathieu Ricci partit donc avec deux ou trois autres pour exécuter ce dessein. Après une longue marche, ils arrivèrent à Ciutim, ville capitale de la province de Chane-Ton, où Macon, eunuque et favori de l'empereur, était alors, pour y lever tous les droits de la couronne. Ce Macon, ainsi que ses semblables, avait un crédit immense auprès de ce prince, qui l'avait chargé du soin des finances. Macon était dur, vain et altier. Né dans l'obscurité, il croyait effacer la bas-

mœurs et coutumes de tous les peuples de l'univers; le ciel n'a rien de voilé pour eux; ils lisent dans les astres, ils règlent leur cours et celui des saisons; ils savent quelle est la grandeur de la terre; nulle science n'échappe à leurs lumières, ils parlent de tous les arts. Les mandarins couraient en foule pour les visiter. Chacun leur demandait des instructions: l'un sur la morale, l'autre sur l'astronomie, quelques-uns sur les principes des mathématiques, quelques autres sur la philosophie. Les Jésuites les satisfesaient tous, et tous les quittaient remplis d'admiration et d'étonnement, avouant, malgré l'opinion qu'ils avaient d'être les seuls savans du monde, qu'ils n'étaient que des ignorans en comparaison de ces étrangers.

L'empereur de la Chine croit qu'il est de sa grandeur de ne donner audience aux ambassadeurs des rois qu'un an après leur arrivée dans sa Cour. Il résolut de traiter les Jésuites en ambassadeurs. Les pères employèrent ce tems à faire leur cour aux principaux mandarins; et ils s'attirèrent la protection du plus puissant, c'est-à-dire, de la première personne de l'État après l'empereur. Le père Ricci composa un catéchisme, qu'un mandarin de la Cour traduisit en langue chinoise. Après la lecture de cet ouvrage, six mandarins embrassèrent le christianisme. Les Jésuites prêchèrent; ils établirent l'existence et l'unité d'un seul Dieu; détruisirent par des

raisonnemens simples, mais solides, les fables monstrueuses qu'on racontait des pagodes. Les mandarins ne conçurent que du mépris pour elles, et le peuple qui, dans tout pays, est esclave né de ses préjugés, murmura; les bonzes et les devins, appelés taossas, se plaignirent hautement, et leurs plaintes eurent le sort de leurs pagodes.

Trois sectes différentes dominaient alors dans la Chine. Celle des lettrés qui, selon leurs histoires, commença avec l'empire il y a quatre mille ans; un de leurs philosophes, appelé Cum (1), l'avait réformée. Elle enseignait le culte qu'il fallait rendre au ciel et à la terre, et permettait la pluralité des femmes; la seconde, celle des tauxus, avait deux mille ans d'antiquité, et devait son origine et son nom à Tauxu, c'est-à-dire au vieil enfant. Sa mère l'avait, disait-on, porté quatre-vingts ans dans ses flancs, et il était né homme fait et accompli en toutes choses. Toutes les fables qu'on racontait sur son compte ressemblaient assez aux rêveries des talmudistes. Enfin la troisième était celle des pagodes, qui avait passé à la Chine, d'un pays connu sous le nom de Fiancho, qu'on croit aujourd'hui être l'In-

(1) C'est sans doute Confucius que Laclède désigne par ce nom. Voyez sur tous ces détails le bel ouvrage du Père du Halde, et la *Description de la Chine*, par l'abbé Grosier, en 7 vol. in-8°. Paris 1818.

dostan : elle subsistait depuis quinze cens ans, et enseignait la métempsicôse. Les bonzes en sont les prêtres. Nous avons fait connaître ailleurs leurs mœurs et leurs caractères.

Les tauxus ont dans Nanchan un temple superbe, consacré à la mémoire d'un de leurs saints, nommé Chinkium. Les Chinois appellent les habitans de cette ville Ratons. Chinkium, las d'habiter la terre, disent-ils, monta au ciel, et y transporta sa maison et sa famille. Un rat de cette maison tomba sur *la* terre dans la ville de Nanchan. Chinkium, ne pouvant se passer de son rat, descendit dans cette ville pour le chercher; et voilà l'étimologie du nom de Ratons, qu'on donne aux Nanchois.

Les Jésuites travaillèrent avec succès à détruire les fables extravagantes qui servaient de fondement à ces trois sectes. De jour en jour leur crédit augmenta et devint considérable dans Pékin. Les colaos, ou conseillers d'État; les xanxus, ou présidens des six Conseils royaux, et même les parens de l'empereur, ne dédaignaient plus de les aborder et de les entretenir en public. Les Jésuites ne devaient cette considération qu'à leur savoir, et surtout à celui du père Ricci, qui, outre son catéchisme, avait composé un livre de sentences, recueillies des anciens philosophes et des pères de l'Église. Ces deux livres se répandirent dans toute la Chine, et y eurent beaucoup de célébrité à l'occasion de l'exa-

men des lettrés, qu'on fait de trois en trois ans, à la Cour de Pékin. On fait cet examen pour choisir ceux qui doivent servir le Roi, occuper quelque emploi, être avancés en dignité, ou déposés et dégradés de celle qu'ils ont, pour s'être mal comportés dans les postes qu'on leur avait confiés. Il y a trois motifs de dégradation : l'avarice, la négligence, et la vieillesse. Ceux qu'on dépose pour cause de vieillesse conservent néanmoins le titre de mandarin. Ceux qui sont accusés d'avarice, perdent non-seulement leur charge, mais même leur noblesse; et ceux qui remplissent négligemment leurs fonctions, descendent d'un degré.

Les Jésuites s'attachèrent de plus en plus à mériter l'estime et la confiance de ces différens magistrats; et par leur canal ils obtinrent enfin des lettres de naturalisation, et la permission d'avoir en propre une maison dans Pékin. Celle qu'ils avaient dans Macao, pensa être ruinée de fond en comble par la trahison d'un nouveau chrétien. C'était un homme plongé dans le vice, et que les pères avaient vainement tenté de ramener dans la bonne voie. Fatigué de leurs réprimandes, il voulut s'en débarrasser en les perdant. Les Hollandais venaient souvent piller Macao, et déjà ils avaient brûlé une fois leur maison. Les Portugais, ne pouvant obtenir des Chinois la permission d'environner la ville de murailles, fortifièrent cette maison pour y enfermer

leurs effets, lorsque les Hollandais viendraient pour les inquiéter. Le traître dont nous venons de parler, fit entendre au gouverneur de la province que les Jésuites s'étaient ligués avec les Hollandais et les Japonais; que les murailles dont ils fortifiaient leur maison, seraient bientôt érigées en une forte citadelle, qui était déjà remplie de toutes sortes d'armes et de munitions; qu'ils avaient projeté d'égorger tous les Chinois qui se trouvaient dans Macao, pour subjuguer ensuite toute la province de Canton.

Le peuple saisit avec avidité ces bruits calomnieux : les bonzes en profitèrent pour renouveler leurs murmures, et les mandarins crurent qu'il était de leur devoir d'armer, pour prévenir les Portugais, et les chasser de tout l'empire. Ils firent arrêter et mourir en prison dom Diègue de Vasconcellos, capitaine de Macao, et publièrent quelques mémoires contre les Jésuites. Dans ces mémoires, on les accusait d'engager les Chinois à se faire chrétiens, pour les soustraire à l'obéissance de leur Prince, d'avoir fait bâtir une forteresse à Macao, d'entretenir des correspondances secrètes avec les Japonais, ennemis mortels des Chinois, d'être sorciers et magiciens, de vouloir, par le moyen de l'alchimie, se mettre en possession de tout l'or et l'argent de l'empire, de prétendre ruiner les pagodes, et introduire une nouvelle loi à la Chine, sans la permission du Prince; et enfin de servir d'espions

aux étrangers, et surtout aux Hollandais, avec qui ils feignaient d'être en guerre, pour parvenir plus sûrement au succès qu'ils s'étaient promis de leurs desseins.

Les Jésuites, informés de tous ces chefs d'accusation, en appelèrent par-devant le Tutan, vice-roi et mandarin de la province. Le tutan et les mandarins qui étaient auprès de lui, ayant mûrement examiné l'affaire, renvoyèrent les Jésuites purgés de tous les crimes dont on les chargeait. Les mandarins subalternes, leurs accusateurs, gardèrent le silence, et n'osèrent pousser plus loin leur accusation. Cependant, après avoir laissé écouler quelque tems, ils crurent avoir trouvé une occasion plus favorable pour opprimer sans ressource les pères. Ils avaient sourdement préparé tous les moyens. Il semblait même que les Jésuites ne pourraient plus leur échapper. On avait indisposé tous les ordres différens de la province contre eux. Le peuple et les Grands, le noble et le bourgeois, tout respirait leur perte. Les bonzes couraient de ville en ville, de village en village, de bourg en bourg, pour affermir toute la province dans cette haine générale; le Tutan lui-même se laissa prévenir; et l'orage allait éclater, lorsqu'il arriva de la Cour à Canton un mandarin du premier ordre, intime ami du père Ricci, établi à Pékin.

On voulut surprendre ce mandarin; mais en garde

contre ce qu on lui disait, il examina les procédures contre les Jésuites avec un esprit de justice et d'équité, et vit que l'accusation qu'elles contenaient, était sans fondement, et l'ouvrage de la passion. Pour en convaincre les accusateurs, il fit partir pour Macao un mandarin de guerre avec un corps de troupes chargé de visiter la maison des Jésuites, et voir s'il était vrai qu'ils eussent fait, comme on le publiait, un amas considérable de soldats, d'armes et de munitions dans leur collége de Macao. Les Jésuites reçurent ce mandarin de guerre avec toutes sortes d'honneurs, et lui laissèrent visiter leur maison. Il ne trouva rien, et le grand mandarin qui l'avait envoyé, en conséquence de son rapport, prononça un arrêt de justification en leur faveur. Cet arrêt ne suffit pas pour en imposer aux accusateurs, ils demandèrent qu'on citât devant le tribunal de Canton le père Lazare Caténio, auteur, disait-on, de tous les desseins pernicieux que les Portugais, les Hollandais et les Japonais méditaient contre l'empire. Mais le grand mandarin rejeta leur demande, se contentant d'avertir le père de faire sortir de Macao tous les Japonais qui y étaient; ce qui fut exécuté.

L'innocence des Jésuites de Macao prouvée ne put préserver ceux de Nanchan d'une accusation semblable. On leur imputa les mêmes crimes qu'aux premiers. Les mandarins inférieurs furent les au-

teurs de cette persécution. Ils firent un long mémoire, contenant l'énumération de plusieurs crimes, et le présentèrent au juge criminel. Celui-ci l'ayant rejeté comme injuste et diffamatoire, ils le portèrent au ciaen, ou visiteur de la province. Après l'avoir examiné avec beaucoup d'attention, le ciaen trouva que tous les faits y étaient avancés sans preuve. Il le condamna donc, justifia les Jésuites, et leur permit de se répandre dans les villes, bourgs et villages de la province, pour y prêcher et catéchiser; ce qu'ils exécutèrent avec un succès prodigieux. Leurs progrès n'étaient pas moins grands dans la haute Guinée en Afrique.

La Guinée prend son nom d'une ville appelée Genni, située sur la rivière de Zanaga. On la divise en basse et en haute. Comme nous avons fait connaître la basse, en parlant des royaumes de Congo et d'Angola, nous ne ferons présentement mention que de la haute, ainsi nommée parce qu'elle est plus près du nord. Elle contient plusieurs royaumes. Le premier, c'est celui de Jalopfes, vaste, riche, et habité par un peuple vaillant. Les Hollandais et les Anglais en ont enlevé le commerce aux Portugais. Après le royaume de Jalopfes, on trouve ceux d'Ale et de Brocallo, peuplés par des nègres, qui portent le nom de Berberins. Ils adorent la lune, emploient pour leurs sacrifices certains arbres qu'ils

chargent de farine de riz, et qu'ils frottent du sang des victimes qu'ils immolent.

Lorsque le roi d'Ale veut entreprendre quelque guerre, il assemble ses principaux capitaines, qu'il conduit au milieu d'un bois très-près de son palais. Là il leur fait creuser une fosse de trois piés de profondeur. Cet ouvrage achevé, ils se couchent tous autour de la fosse, la tête penchée dedans. Ils délibèrent ainsi sur tout ce qui concerne l'entreprise qu'on va faire. Tout étant conclu et réglé, ils se lèvent, remplissent la fosse de la même terre, et le Roi dit : « Cette fosse ne saurait plus découvrir notre » secret : si vous ne le découvrez point, tous nos » desseins auront un succès heureux. » En effet, ils gardent le secret inviolablement, et c'est à cette exactitude qu'ils doivent presque toujours leurs victoires.

Le royaume de Brocallo est beaucoup plus grand que celui d'Ale, et va finir à la rivière de Gambéa. Cette rivière est considérable et a cinq lieues de large à son embouchure. On prétend qu'elle prend sa source dans le même endroit que le Niger, ou le Sénégal. Les Mandingas, nation de nègres, cruelle, barbare et adonnée à l'idolâtrie, peuple ses bords. Elle est navigable dans un cours de cent soixante lieues, et forme plusieurs îles agréables et abondantes en toutes sortes d'oiseaux et d'animaux. Le pays est

beau et fertile; son principal commerce est en poudre d'or.

Près de l'embouchure de Gambéa, la terre se termine en pointe et forme le cap de Sainte-Marie. De là, jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, le pays est habité par deux nations de nègres, appelés les Ariatos et les Falupos. Leurs principales occupations consistent à pêcher, à nourrir du bétail, et à cultiver les terres. La rivière de Casamanqua prend sa source dans leur contrée, dont les bords sont peuplés au nord par les Béhuns et les Jabundos, qui ont à l'Orient les Casangas. Le roi de ces diverses nations s'intitule roi de Casamanqua. Les Portugais ayant contracté alliance avec lui, firent bâtir sur la rivière de Saint-Dominique le fort Saint-Philippe. Le roi de Casamanqua obéit à un de ses voisins, le roi d'Iarem; celui-ci obéit à un autre; et ainsi de Roi en Roi, ils portent leur tribut jusqu'à l'empereur de Mandinga, empereur puissant, dont le pays est très-fréquenté par les Arabes et les Portugais, à cause de l'abondance d'or qu'on y trouve.

Les Portugais, à l'époque de leurs découvertes, appelèrent le pays de Mandinga, Mandimanca. Presque tous les peuples de la Haute-Guinée payent tribut à cet Empereur, même les Casangas, nation puissante, sauvage et idolâtre. Ils appellent leur principale idole China; c'est une espèce de faisceau composé de plusieurs bâtons collés ensemble avec

de la farine de riz et de millet. On la plante en terre, avec des têtes de petits chiens qu'on y attache. Ils lui offrent ordinairement en sacrifice du vin de palme et du millet. Près les Casangas habitent les Buramos, le long de la rivière de Saint-Dominique, appelée par les habitans Iarim. On fait avec eux un commerce considérable d'esclaves. Les Buramos liment leurs dents jusqu'aux gencives, et regardent cette mode comme une beauté. Leurs femmes, pour s'empêcher de trop parler, remplissent leur bouche d'eau, et ne la jettent qu'aux heures du repas.

Le plus puissant de leurs Rois, car ils en ont plusieurs, permit aux Portugais de bâtir un fort sur la rivière. Emmanuel Lopez de Cardoso eut la conduite de cet ouvrage. Dès qu'il fut achevé, il le munit d'une bonne artillerie, et fit construire plusieurs maisons autour. En peu de tems cet endroit devint un bourg considérable, où tous les Portugais, répandus dans les pays voisins, vinrent se rendre. Les habitans en prirent ombrage, et l'an 1590, ils résolurent de les en chasser. Ils s'assemblèrent donc environ dix mille dans le dessein de tomber à l'improviste sur les Portugais; mais ceux-ci ayant pénétré leur secret, se préparèrent à les bien recevoir. Les Barbares se présentèrent et furent repoussés. Ayant demandé la paix, les Portugais la leur accordèrent, et dès ce moment on vécut en bonne intelligence.

Par-delà la rivière Saint-Dominique, on trouve les Bigagos et les Béafares, avec le royaume de Guinala, dont le Roi ne se montre jamais en public qu'environné d'une foule de gardes, plus embarrassante qu'utile. Lorsqu'il meurt, on tue toutes ses femmes, ses favoris, ses domestiques, ses esclaves et son cheval, qu'on enterre avec lui. Ceux qui peuvent se dérober à une coutume si barbare, le font; mais on les observe de si près, que cela arrive rarement. Les Mallus, les Bagus et les Coçolins, tous peuples nègres, ont leurs habitations depuis la rivière appelée le grand fleuve, jusqu'au cap de Verga. Tous sont barbares, idolâtres, plongés dans l'ignorance et dans de monstrueuses superstitions.

Au cap de Verga commence le pays, auquel les Portugais ont donné le nom de Serra *Liona*. C'est le plus sain, le plus agréable, le plus fertile de la Haute-Guinée. Il y a abondamment de toute espèce de fruits; le raisin croît dans les campagnes; les plaines sont couvertes de cannes de sucre. On y trouve du riz, du millet, du coton, du bois de Brésil, plus estimé que celui qui vient du Brésil même, de l'ivoire, du poivre appelé par les Portugais *Pimienta de cola*, et des palmiers, dont les habitans tirent du vin et de l'huile excellente. Les forêts fournissent des oiseaux et des animaux de toute espèce, entre autres des singes fort gros qu'on dresse à tout ce qu'on veut. L'or y est commun. Les

Portugais, dans l'espoir de se rendre maîtres de tout le commerce, y firent bâtir en 1482 le château de la Mine. Néanmoins les Anglais, les Hollandais et les Français ont pénétré dans le pays, et y ont établi des comptoirs, au moyen desquels ils y font un commerce considérable.

Tout le pays est arrosé par treize grandes rivières, qui du sein du royaume coulent dans la mer, à travers les campagnes, les forêts, et des bois d'orangers qui, les bordant des deux côtés avec des villages, forment des paysages charmans. Souvent ces rivières sont divisées en plusieurs bras de petites îles, dont le séjour riant et champêtre est délicieux. La nation est composée de deux peuples de nègres appelés Capes et Cumbas. Chaque peuple a son roi, auquel il obéit, et chaque roi veille à son tour à la conservation de son peuple. Sévères observateurs de cette justice primitive, écrite au fond des cœurs de tous les hommes, peu de lois leur suffisent pour l'exercer au gré de leurs sujets. Les rois des Capes ont auprès de leurs palais de certaines galeries, nommées Funcos, au milieu desquelles s'élève un trône, d'où ils prononcent leurs arrêts. Plus bas règne une espèce de balustrade pour les solatéquis, ou conseillers-d'état. Les parties s'y présentent avec leurs avocats, ou procureurs, qu'ils nomment Troëns. Ces avocats sont couverts de diverses plumes; ils por-

tent des sonnettes aux piés, et un javelot à la main pour s'appuyer lorsqu'ils plaident. Ils se couvrent aussi le visage d'un masque, pour n'être pas intimidés par la présence du prince. Dès qu'ils ont cessé de parler, les solatéquis vont aux opinions, et le Roi prononce la sentence.

Voici comme on crée ces solatéquis. Le Roi fait venir au Funco celui qui aspire à cette dignité. Il le fait asseoir sur un siége bien sculpté, et destiné pour cette cérémonie. Ensuite il prend la fressure d'une chèvre, et en frappe les joues de l'aspirant, de manière que son visage en demeure couvert de sang. Il y jette de la farine de riz, lui met un bonnet rouge sur la tête; et cette cérémonie achevée, l'aspirant demeure solatéquis, ou conseiller du Roi. En sortant du Funco, on le promène pendant trois jours par la ville. Les hommes, les femmes, les enfans chantent et dansent devant lui. Enfin on assomme un bœuf et on le distribue au peuple.

Lorsque le Roi vient à mourir, son fils aîné ou son plus proche parent lui succède. Avant de le reconnaître pour souverain, ils observent cette cérémonie : Ils se rendent dans la maison qu'il habite; ils lui attachent les piés et les mains, le conduisent au palais destiné pour la demeure des rois, lui donnent quelques coups de fouet, le détachent enfin, le couvrent des vêtemens royaux, et le mè-

nent en triomphe au Funco, où le peuple est assemblé. Là, le plus ancien des solatéquis prononce un discours sur le droit qu'il a à la couronne, et sur les devoirs de la royauté. Ensuite il lui remet entre les mains la marque du pouvoir souverain, qui est une hache, avec laquelle on tranche la tête de ceux qui sont condamnés à mort.

Dans chaque ville, bourg ou village, il y a une maison séparée des autres, où l'on fait retirer les jeunes filles pendant un an. Un vieillard de noble race et de mœurs généralement reconnues pour bonnes, les y instruit de toutes les choses nécessaires pour plaire et pour se rendre utiles dans la société. L'année achevée, on les conduit, magnifiquement vêtues, dans une place publique, où elles dansent au son de divers instrumens. Les jeunes garçons s'y rendent aussi, et choisissent celles qui leur plaisent pour en faire leurs femmes. En les épousant, ils paient au vieillard les soins qu'il s'est donnés pour leur éducation, et donnent le prix de la dot au père de la fille : après quoi ils la conduisent dans leur maison, où ils célèbrent leurs mariages. Nous avons dit qu'ils étaient divisés en deux peuples : les premiers, qui portent le nom de Capes, sont simples et doux; les Cumbas, au contraire, sont cruels, féroces et anthropophages.

Tous ces peuples redoutaient extrêmement les Portugais. Jean second fut le premier qui contracta

des alliances avec eux, et il s'était rendu si formidable à toutes ces nations barbares, que plusieurs princes et rois lui avaient envoyé des ambassadeurs; entre autres, les rois de Tongubutu, de Mandinga, des Fulcos, et des peuples appelés Moses. Les Moses, quoique mahométans, observaient dans leur religion plusieurs cérémonies des chrétiens, et prenaient ordinairement pour leurs noms ceux des apôtres. Il est vraisemblable qu'ils avaient autrefois connu le christianisme.

Philippe troisième, roi d'Espagne et de Portugal, et successeur de Philippe second, appelé Philippe II en Portugal, voulant contribuer à la conversion de tous ces peuples barbares, à l'instigation tant de ses officiers du Conseil-d'État de Portugal, que de ceux du Conseil-d'État d'Espagne, demanda et obtint de la compagnie de Jésus quelques religieux pour leur prêcher l'Évangile. Au mois de juin 1604, trois de ces pères s'embarquèrent à Lisbonne, et abordèrent heureusement et en peu de tems dans l'île de Saint-Jacques, où ils furent parfaitement reçus par le gouverneur, Ferdinand Mesquita de Brito. Ils catéchisèrent dans l'île avec un succès prodigieux, malgré les obstacles qu'y apportèrent les Jababouces, espèce de charlatans qui, moyennant quelques secrets, opéraient des choses assez singulières. Ils fesaient croire au peuple ignorant qu'ils étaient devins et enchanteurs, et se mê-

laient de guérir toutes sortes de maladies, prétendant que le principe de ces maladies tenait à d'autres devins et enchanteurs, subordonnés à leur pouvoir, qui entraient dans le corps des hommes, les rongeaient, et leur causaient les maux différens qui concouraient à leur destruction. Pour guérir ces maux, ils fesaient prendre des remèdes composés d'herbes et de plantes médicinales; et, pour donner à ces remèdes un air de mistère, ils les fesaient prendre en prononçant de certains mots. Il n'en fallait pas davantage au peuple, qui se trouvait soulagé, pour leur attribuer un pouvoir supérieur : mais les Jésuites le détrompèrent bientôt, en opérant les mêmes choses, sans paroles, sans prestiges, et par les moyens les plus simples.

De l'île de Saint-Jacques, les pères passèrent dans la terre-ferme de la haute Guinée, où ils firent également de grands progrès. Les rois de la Serra-Liona, de Guinala, de Giguba et de Béségui demandèrent et reçurent le batême. Les Nalus et les Bijagos, peuples barbares, mais belliqueux, établis dans les îles voisines de leurs États, leur déclarèrent la guerre, à cause des Jésuites et des Portugais qu'ils avaient reçus. La guerre fut cruelle, et ces barbares causèrent des pertes immenses aux princes que nous venons de nommer. L'an 1607, le roi de Portugal leur envoya un puissant secours,

avec lequel ils tirèrent une haute vengeance de leurs ennemis, qui furent enfin contraints de regagner leurs retraites et de s'y tenir en paix.

Dans ces conjonctures, le roi de Béna ayant entendu parler des Jésuites, et goûtant la doctrine qu'ils enseignaient, désira de s'entretenir avec eux. Il les fit venir dans ses États, et les y reçut honorablement. Après avoir eu plusieurs conférences avec eux, il assembla son peuple, et déclara qu'il voulait embrasser la religion chrétienne, et renoncer pour jamais au mahométisme. Son peuple applaudit à cette déclaration, et parut vouloir imiter le prince. Mais il ne persista pas longtems dans cette heureuse disposition, et le prince lui-même changea aussi de sentiment. Les juifs qui étaient dans son royaume craignant, s'il devenait chrétien, qu'il ne les chassât, l'en détournèrent. Aux juifs se joignirent les Bexérins, qui le menacèrent de la colère de leur grand Bexérin. Ces Bexérins sont des prêtres de Mahomet, qui s'en vont prêchant la loi de ce faux prophète dans toutes ces contrées de l'Afrique. Le grand Bexérin est leur chef. Il réside ordinairement parmi les Mandingas, peuple brave et redouté, attaché au mahométisme, et que ce grand Bexérin fait agir au gré de ses désirs. On a pour lui un respect incroyable; tout ce qu'il dit passe pour autant de lois souveraines, desquelles on n'ose appeler. Lors-

qu'il parle, et qu'il raconte les rêveries de sa secte, on l'écoute avec avidité, on a les regards fixés sur lui, on demeure immobile, un silence profond règne de tous côtés.

Les menaces qu'on fit au roi de Béna, de ce grand Bexérin, firent une impression si vive sur son esprit, qu'il renonça entièrement au désir qu'il avait eu de se faire chrétien. Les Jésuites, désespérant de le guérir de ces vaines terreurs, sortirent de son royaume. Dès que quelqu'un y meurt, on en avertit tous les parens, qui se rendent aussitôt dans l'endroit où est le corps du mort, pour le pleurer. Chacun porte aussi un présent. On divise le tout en trois parts : la première, on l'enterre avec le mort; la seconde, on la donne au Roi; et la troisième au plus proche parent du défunt, qui se charge du soin de ses funérailles. Ils enterrent avec un grand secret leurs rois et leurs seigneurs, à cause de l'or qu'on met dans leurs tombeaux, et qu'on déterrerait, si l'on connaissait le lieu de leur sépulture. Lorsque les cérémonies des funérailles sont achevées, ils s'en retournent dans leurs maisons. Quand les mois du deuil sont écoulés, ils s'assemblent encore, passent plusieurs nuits en danses et en festins à l'honneur du mort. Ces festins sont presque toujours précédés du sacrifice d'une vache, ou d'une jeune fille, lorsqu'il s'agit d'un roi.

Le père Barreira, en sortant de ce royaume, vit le grand Fatéma, roi des Boulons. Fatéma parut vouloir embrasser la religion chrétienne, à l'exemple de dom Philippe, roi de la Serra-Liona, et de dom Pèdre, roi de Tora. Ce roi de Tora était pour lors âgé de cent ans, et il était aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il passait pour un prince si prudent, que les rois ses voisins le consultaient sur tout ce qu'ils entreprenaient. Il aimait et estimait beaucoup les Portugais. Le père Barreira l'avait batisé avec plusieurs de ses enfans.

Ce dom Pèdre était de la nation des Cumbas qui, vers l'an 1550, avaient fait une irruption en différentes parties de l'Afrique. Ces Cumbas sont les mêmes que les Congians appellent Giachas, les Angolans Gingas, les Éthiopiens Gallas, et les Indiens Zimbas. Cette nation pénétra jusque dans la haute Guinée, où on leur donnait communément le nom de Cumbas, c'est-à-dire, de mangeurs d'hommes. Ceux qui se fixèrent dans le pays de la Serra-Liona, et dans les contrées voisines, prirent le nom de Mânes, ne se nourrissant que de la chair de ceux qu'ils tuaient, ou qu'ils fesaient prisonniers à la guerre. Ils se servaient de grands boucliers, et lorsqu'ils allaient au combat, pour se rendre plus terribles, ils portaient à leur bouche quelques membres d'homme, comme un pié, une main, ou quelque partie du bras ou de la tête.

Cet horrible spectacle jetait tant de terreur parmi leurs ennemis, qu'à peine osaient-ils se défendre. Après avoir ravagé le royaume de Congo, ils passèrent au pays de la Serra-Liona, où ils s'établirent, à cause de la fertilité et de la douceur du climat. En effet, quoique situé sous la zone torride, partie du globe que les anciens croyaient inhabitée, on n'y ressent ni les chaleurs excessives de l'été, ni le froid pénétrant de l'hiver. Un vent doux, qui souffle continuellement, tempère et rafraîchit l'air, et rend toute cette contrée délicieuse. Le roi dom Pèdre ayant appris que le père Barreira était auprès du roi des Boulons, y envoya un de ses fils, pour engager ce prince à favoriser la religion chrétienne dans ses États.

Dom Philippe, dont le royaume était contigu à celui de dom Pèdre, travaillait avec la même ardeur à faire prospérer l'Évangile dans tout le pays. Il fit même bâtir une église au port de Saint-Sauveur, et voulut que les Jésuites logeassent auprès de son palais. Dom Pèdre, pendant qu'on travaillait à l'église de Saint-Sauveur, détruisait les endroits où l'on rendait un culte au démon, qu'on adorait sous le nom de Camossona. Sa principale idole était dans une petite île où les Barbares n'osaient entrer qu'en tremblant. Le Roi, avant d'être chrétien, s'y rendait toutes les années une fois, pour lui offrir en sacrifice des chèvres, des poules,

du riz, du millet et de l'huile. Il montait sur le haut d'un rocher, et c'est là qu'il implorait la protection de Camossona. Dès que son culte fut détruit, plusieurs princes, entre autres le grand Fatéma et Sangrafare, roi des Loguos, embrassèrent la religion chrétienne. Le père Barreira, après avoir jeté dans leurs États les premières semences du christianisme, visita plusieurs ports, où il confondit souvent les Bexérins. Il vit aussi le port de Cachéo, fréquenté des Portugais, et de là il revint dans l'île de Saint-Jacques, pour y continuer ses prédications. Infatigable dans ses travaux apostoliques, c'est à lui et aux autres Jésuites qu'on dut presque tous les progrès que fit alors la religion dans cette partie de l'Afrique, tant chez les Fulcos que chez les Jalophes, les Berberins, les Mandingas, les Capes, les Mânes, les Congians, les Angolans, et plusieurs autres peuples de la basse et de la haute Guinée; peuples qui presque tous sont retombés ou dans l'idolâtrie, ou dans le mahométisme.

Cependant le père Paëz travaillait dans l'Éthiopie avec la même ardeur en faveur de la religion, que le père Barreira dans la Guinée. Mais ses progrès n'y furent pas aussi considérables, tant à cause des fréquentes révolutions qui arrivent dans cette puissante monarchie, qu'à cause des oppositions des prêtres et des moines du pays, attachés

par préjugé et par intérêt (motif puissant chez tous les hommes) à leurs anciennes erreurs. Néanmoins, l'empereur d'Éthiopie voulut voir le père Paëz. Malac Céged était alors sur le trône. Le père alla le trouver, et parvint à lui plaire.

Il avait lieu de tout espérer de sa faveur, lorsque Zézélaze, un des principaux capitaines de l'empire, se révolta contre son maître. Zézélaze avait été simple soldat : parvenu aux premières charges de l'État, Malac lui avait fait épouser une de ses cousines germaines, et l'avait fait gouverneur des deux meilleures provinces de l'empire. Oubliant tant de bienfaits, il s'unit à Éras Athanathée, qui avait épousé la sœur du prédécesseur de Malac Céged. Les conjurés avaient résolu de s'emparer de sa personne; mais ayant été informé de leur complot, il trouva le moyen de leur échapper, et de se sauver à Nanina, où était le père Paëz. Là, il travailla à assembler des troupes pour marcher contre les rebelles.

Zézélaze, de son côté, se mettait en état de lui résister. Il excitait le peuple à suivre ses étendards, en lui disant que son empereur voulait quitter sa foi et sa religion, pour suivre celle des Portugais et de Rome. Ce discours fit l'impression qu'il en attendait; le peuple devint furieux, et, aveugle dans ses premiers mouvemens, il fit serment d'exterminer tous les Portugais qui étaient dans l'Éthio-

pie, avec le père Paëz, qu'il regardait comme l'auteur du dessein que l'empereur avait conçu de quitter ses dieux. Les Portugais, dès ce moment, eurent donc un intérêt particulier à suivre le parti du roi. Ils se rendirent auprès de lui, résolus de verser leur sang pour le venger des rebelles. Les seigneurs, qui n'avaient point trempé dans la conjuration, lui firent dire de s'avancer vers l'armée des rebelles, et qu'ils se joindraient à lui. On tint Conseil là-dessus : celui qui commandait les Portugais était d'avis qu'on attendît un tems plus favorable; mais le chef du Conseil, appelé Lacamalian, soutint qu'il fallait marcher, l'armée ne pouvant plus se soutenir à Nanina, où l'on commençait à manquer de vivres. On suivit son conseil, on passa le Nil, et on alla camper à six lieues des rebelles.

Les rebelles s'avancèrent aussi avec une armée considérable. On se rangea en ordre de bataille : l'empereur confia son aîle gauche aux Portugais et à un de ses capitaines. Ils chargèrent les ennemis avec tant de valeur, que l'aile qu'ils avaient en tête fut rompue. Lacamalian et quelques autres seigneurs combattaient auprès de l'empereur; mais dès le premier choc, Lacamalian fût tué, avec plusieurs autres. Au fort de la mêlée, un seigneur éthiopien, nommé Anahel, qui s'était joint aux rebelles, aborda l'empereur, et lui dit : « Je viens

» combattre pour vous. » « Tu n'es qu'un traître, » lui répondit le prince, en lui portant un coup d'épée dont il le tua. Le fils d'Anahel courut sur l'empereur pour venger son père : il lui donna un coup de lance au visage, et un Sarrasin acheva de le tuer.

L'empereur étant mort, Zézélaze chargea avec furie ses troupes, déjà épouvantées. Les Portugais continuèrent de combattre avec la même intrépidité ; mais Éras étant survenu avec des soldats tout frais, il fallut céder à la force : on se rompit, et chacun chercha son salut dans la fuite. Presque tous les Portugais furent tués, blessés, ou faits prisonniers. Le capitaine des Portugais fut du nombre de ces derniers. Un soldat Abyssin voulut le frapper, mais Éras l'en empêcha. Le corps de l'empereur demeura trois jours nu sur le champ de bataille, avec celui de Lacamalian, et il n'y eut sorte d'outrages que le soldat ennemi ne fît essuyer à leurs cadavres.

Dès que Malac eut cessé de vivre, les ennemis se brouillèrent et se divisèrent. Zézélaze était à la tête d'un parti, et Éras à la tête d'un autre. L'empire fut rempli de troubles et de factions. Zézélaze voulait placer sur le trône l'empereur qu'on avait chassé il y avait sept ans, et qu'on retenait prisonnier à Naréa. Éras prétendait couronner Sacinos, cousin de l'empereur qui venait d'être tué ; mais

Sacinos était peu agréable, parce qu'il habitait presque toujours avec les Gallas, peuple que nous avons déjà fait connaître sous le nom de Cumbas. L'un et l'autre partis tâchèrent de mettre dans leurs intérêts le père Paëz et les Portugais : l'un et l'autre partis ravageaient pendant ce tems-là tout l'empire, et hâtaient leur propre ruine.

Zézélaze, ne pouvant empêcher ces dévastations, assembla les principaux chefs de son armée, et leur proposa d'élire un empereur, puisque celui qui était retenu à Naréa ne pouvait venir le joindre. Il espérait qu'ils le choisiraient; mais tous élurent d'une commune voix Sacinos. Alors Zézélaze lui envoya une ambassade pour le reconnaître, et lui prêter serment de fidélité de sa part; mais bientôt, ayant appris que Jacob (l'empereur retenu à Naréa) s'avançait, il alla le trouver, sans attendre la réponse de Sacinos. Tout le monde courut se ranger sous les étendards de Jacob. Sacinos ne perdit point courage : il était brave et bon capitaine; il rassembla promtement quelques troupes, et, sans perdre le tems, il marcha pour chercher Jacob. Celui-ci avait une puissante armée : le 10 de mars 1607, on en vint aux mains. Sacinos demeura vainqueur : Jacob perdit la vie dans le combat; du moins on n'entendit plus parler de lui.

Sacinos, qui à la valeur joignait la prudence, en capitaine habile, profita de la victoire. Il pour-

suivit les partisans de Jacob et de Zézélaze; ce dernier périt misérablement : ainsi l'Empire, délivré de cet homme perfide, demeura paisible sous la puissance de Sacinos. Le nouvel empereur envoya chercher aussitôt le père Paëz; il ratifia et confirma les donations que l'empereur Jacob avait faites aux Portugais ; il voulut même que les Jésuites demeurassent dans un endroit appelé Gorgora, afin qu'il pût plus commodément les voir et s'entretenir avec eux sur la religion. Il forma en même tems le dessein d'embrasser le christianisme selon le rite romain, et il écrivit en conséquence au Pape et au roi d'Espagne et de Portugal : il demandait à Philippe II un secours de quelques vaillans soldats pour maintenir ses sujets dans l'obéissance. Éras, par son ordre, écrivit au vice-roi des Indes pour lui demander également des troupes portugaises, dont la valeur et la fidélité étaient en grande réputation dans toute l'Éthiopie.

Cette nouvelle faveur des Jésuites réveilla les prêtres et les moines abyssins : ils s'en plaignirent; mais le Roi méprisa leurs murmures. Cependant ceux qui se piquaient de science et de bonnes mœurs recherchèrent leur conversation et leur amitié; les seigneurs, pour complaire à l'empereur, s'empressèrent à l'envi de leur témoigner de la bienveillance, et Éras avec toute sa famille se déclarèrent hautement leurs protecteurs. Les Jésui-

tes, pour les entretenir dans ces heureuses dispositions, fesaient assidument leur cour. Ils se montraient doux, paisibles, officieux, et, par leur patience autant que par leurs lumières, ils se firent bientôt aimer, respecter et admirer. Le peuple même, tout attaché qu'il était à ses erreurs, les écoutait avec plaisir.

En Amérique, les Aymures ou Gaimures, peuples du Brésil, ravageaient toutes les habitations que les Portugais avaient dans le pays des Ilhéos. Alvarès Roïs, qui en possédait plusieurs, avait sans cesse les armes à la main pour les repousser. Un jour il fit prisonnières deux de leurs femmes : l'une mourut de tristesse; l'autre vécut, et prit tant de goût à la manière de vivre des Portugais, qu'elle ne songea plus à retourner parmi ses compatriotes. Elle avait de l'esprit, de la capacité, et elle apprit en peu de tems la langue portugaise. Roïs s'imagina qu'il pourrait, par son moyen, ménager quelque accommodement avec les Aymures. Après lui avoir donné ses instructions, il l'envoya dans les endroits où les sauvages avaient coutume de s'assembler. Cette femme exécuta ses ordres, et eut plusieurs conférences avec les chefs de la nation, auxquels elle fesait toujours quelque présent, ou d'une hache, ou d'un couteau, ou de quelque autre instrument de cette espèce; ce qui causait beaucoup de contentement aux Barbares. Plusieurs mois fu-

rent employés à ces négociations, où la femme n'oubliait jamais de peindre les Portugais doux, sociables et bienfesans. Enfin elle détermina quelques Sauvages à venir trouver Roïs, et Roïs les détermina à son tour à aller trouver Alvarès de Carvaillo, capitaine et gouverneur de la Cité de la Baie. Mais, dès qu'ils furent arrivés, la terreur les saisit, et ils s'imaginèrent que les Portugais allaient les traiter comme ils traitaient eux-mêmes les Portugais, c'est-à-dire, qu'ils allaient les manger. Leur crainte ne dura pas long-tems. Les Portugais, qui désiraient les apprivoiser, les accablèrent de caresses, et les traitèrent en amis; ils leur donnèrent des habits, des bagues, de petites chaînes, des couteaux, et d'autres choses de cette espèce, pour servir d'ornement à leurs femmes et à leurs enfans. Ensuite ils les congédièrent. Les Barbares s'en retournèrent dans leur pays, extrêmement contens des politesses qu'ils avaient reçues de la part des Portugais.

Leur retour causa une joie universelle parmi leurs compatriotes; et la réception qu'on leur avait faite détermina cinquante jeunes hommes à se rendre dans la Cité. On leur fit le même accueil qu'aux premiers, et on les renvoya tous aussi contens. Le rapport qu'ils firent à leurs péres, à leurs mères, à leurs frères, à leurs sœurs, des politesses qu'on avait eues pour eux, acheva de gagner le

reste de la nation. Ils se rendirent donc en foule chez Roïs, qui en écrivit à Carvaillo, pour l'engager à ne point laisser échapper cette occasion de s'attacher les Aymures. Carvaillo assembla son Conseil, où l'on décida qu'il fallait contracter une alliance durable avec ces sauvages; et les presser de passer en partie dans l'île de Taparica, où l'on ne les laisserait manquer de rien, et où l'on travaillerait à adoucir leurs mœurs et à les instruire de la religion. Ce projet fut exécuté, et les Sauvages consentirent à habiter l'île. On en confia la conduite à trois Jésuites qui, par leurs soins infatigables, firent bientôt de ces Sauvages des hommes nouveaux, pleins de mœurs, de religion et d'humanité. Cependant, malgré tous les soins qu'on prenait de leur santé, l'air de l'île leur étant contraire, plusieurs moururent, et les autres tombèrent dans une espèce de maladie de langueur. Cette raison obligea les Portugais à les transporter sur le continent, et à les disperser dans d'autres habitations. Les autres Brésiliens les y reçurent avec plaisir, quoiqu'ils eussent été de tout tems leurs plus cruels ennemis.

Après avoir séjourné quelque tems parmi eux, le desir de revoir leurs parens, qu'ils avaient laissés errans dans les forêts, détermina quelques-uns d'entre eux à aller les trouver; ils partirent sans prendre congé des Portugais ni de leurs hôtes. Leur retraite causa un violent chagrin aux uns et

d'argent ou de laiton. D'ailleurs, leurs mœurs sont barbares et sauvages, et ils se vendent les uns et les autres pour servir d'esclaves. Lorsqu'ils font prisonniers quelques-uns de leurs ennemis, ils les abandonnent à leurs enfans qui les assomment, et c'est ainsi qu'ils deviennent chevaliers. Ensuite ils prennent les mêmes enfans et les font jeûner un tems assez considérable, après leur avoir donné plusieurs coups de rasoir, depuis la nuque du cou jusqu'au gras des jambes. Faibles et superstitieux, ils croient aux sorciers et aux enchanteurs, et lorsque quelqu'un meurt, on l'enterre avec ses meubles, et l'on bâtit une cabane sur son tombeau, pour qu'il ne soit point incommodé par la pluie.

Les Jésuites séjournèrent quelque tems parmi ce peuple, et ne le quittèrent que pour passer chez les Tapoyas, nation extrêmement nombreuse. Depuis le port et la ville de Fernambuco, qui est à huit degrés d'élévation australe jusqu'au fleuve Maragnon, s'étend un pays de près de deux cens lieues, dépendant du Brésil et peuplé de Sauvages qui sont ces Tapoyas. L'an 1607, les Jésuites portugais voulurent tenter d'adoucir leurs mœurs et de les rendre chrétiens. Le père François Pinto et le père Louis Figueira partirent de Fernambuco avec la permission de leur provincial, et de Jacques Botelho, gouverneur de la place. Ils allèrent par mer jusqu'à Zaguaribe; là, ils débarquèrent et continuèrent

leur route par terre. Après avoir traversé de vastes forêts, ils parvinrent à la montagne d'Ibigapaba, d'où, jusqu'au fleuve de Maragnon ou des Amazones, on compte cent lieues : tout ce pays est peuplé de Tapoyas. Les pères envoyèrent quelques-uns d'entre eux qui étaient déjà chrétiens pour traiter de la paix, et pour obtenir la permission de passer chez eux. Ces Barbares, craignant qu'on ne leur tendît un piége, massacrèrent les députés; ils se rendirent ensuite dans l'endroit où étaient les pères, et tuèrent François Pinto. Le père Louis trouva le moyen d'éviter leur barbarie, et de s'en retourner à Fernambuco.

Telle était la situation du Brésil, par rapport à la religion. Par rapport aux affaires temporelles, les Portugais, pendant tout ce laps de tems, y augmentèrent considérablement leurs habitations, malgré les Sauvages, malgré les Anglais, malgré les Hollandais et les Français, qui, en guerre avec l'Espagne, les inquiétaient sans cesse dans leurs conquêtes. Dans les Indes, nous avons déjà dit qu'en 1612, dom Jérôme d'Azévédo, ancien commandant de Ceilan y gouvernait. Il avait succédé à Laurent de Tavora, et il était homme de mérite, comme on va le prouver par les actions qui se passèrent sous son gouvernement.

L'an 1613, Azévédo donna ses premiers soins à réformer les abus qui s'étaient glissés dans le minis-

desseins, il envoya dans toutes les places que les Portugais occupaient dans les Indes, des commissaires pour les visiter, et examiner si elles étaient en bon état. Il chargea de cette commission, pour l'île de Ceilan, Anton Vaz Freire; Antoine Pinto de Fonséca, qui s'était fait une grande réputation dans les guerres de Flandre, fut envoyé ailleurs. Henri de Norogna, à qui Tavora avait donné la charge de capitaine-major de la côte de Malabar, fut confirmé dans son emploi par Azévédo, et il partit pour en prendre possession, avec ordre de rétablir la paix et l'intelligence entre les princes de Banguel et de Carnate, afin qu'ils pussent, unis ensemble, résister à Ventapanaique, autre prince leur voisin, puissant et courageux, qui remuait sans cesse, et qui menaçait de l'effort de ses armes les places de Bracolor et d'Onor.

Azévédo, lorsqu'il quitta l'île de Ceilan pour prendre en main les rênes du gouvernement, y laissa pour commandant François de Ménésès le Roux, homme aussi peu connu par sa naissance, que célèbre par sa valeur et par son courage. Le roi de Candéa ayant assiégé Manuel Falcam dans la citadelle de Balané, François prit les armes, tomba sur l'ennemi, et lui fit honteusement lever le siége. Après avoir assuré la place contre ses nouvelles entreprises et avoir fait le dégât dans ses États, il retourna triomphant à Colombo. Le roi de Candéa

demeura quelque tems tranquille; mais bientôt après, poussé par les Hollandais à qui il avait ouvert les ports de son royaume, il reprit les armes, et déclara la guerre aux Portugais.

Dans le Malabar, les habitans de Chaul introduisirent dans leur ville les Maures de Caranja, et assassinèrent Baltasar Rabélo d'Alméida, capitaine de la place. On vengea hautement cette perfidie, et l'emploi d'Alméida fut donné à Fernand de Sampayo et Acugna. Nizamaluc voulant profiter de la rébellion des habitans de Chaul, porta la guerre sur les terres de Salsette et d'Agaçaim. Sampayo défit entre Caranja et Tana les troupes de ce prince, et délivra Agaçaim de ses armes. Déman, Baçaim et toutes les places voisines se ressentirent des fureurs de la guerre. Vers le mois de mai, Nuño d'Acugna se rendit à Baçaim pour prendre la place de capitaine-général de la flotte qui devait croiser dans ces mers: elle était composée de treize vaisseaux, dont étaient capitaines Lope de Souza, Lope de Sarmiento et Carvallo, Michel Ferras, Gonzale de Ponte, dom Juan d'Alméida, Ignace d'Azévédo, Antoine Moniz Barréto, dom Diègue de Souza et dom Tristan d'Ataïde. Cette armée était surtout destinée à faire vigoureusement la guerre aux rebelles de Chaul et aux Maures des pays voisins. On espérait tout de la valeur, de la prudence et du zèle d'Acugna. En effet, il remporta plusieurs victoires. La guerre fut

vive, et l'on observa que, malgré l'animosité qui régnait dans l'un et l'autre partis, les ennemis respectèrent les Églises, quoique les Portugais détruisissent et ruinassent leurs temples ou leurs pagodes.

En Afrique, Manuel de Mélo Péreira était gouverneur de la citadelle de Mombaze, où le sultan Hazen régnait. Manuel, à l'exemple de ses prédécesseurs, traitait ce prince plutôt en esclave qu'en vassal des rois de Portugal. Hazen dévorait les outrages qu'on lui fesait et demeurait fidèle. Son exactitude à remplir tous les engagemens qu'il avait contractés avec les Portugais ne touchait point Mélo. Celui-ci était entièrement livré à Munganase, oncle de Hazen, vieillard rusé et dangereux, qui semait sans cesse la discorde entre son neveu et les Portugais pour profiter des dépouilles des uns et des autres. Enfin, pour porter les derniers coups à Hazen, il l'accusa d'avoir voulu faire assassiner Mélo. Mélo, soit qu'il le crût ou qu'il feignît de le croire, prit des précautions pour faire arrêter le roi. Comme le prince se défiait à son tour de Mélo et de son oncle, il avait des espions qui l'avertirent du dessein qu'on avait formé contre lui. Il prévint donc sa prison, en se retirant à Quétifi, village situé à sept lieues de Mombaze, et habité par des Cafres. Les Cafres le consolèrent, et lui offrirent du secours pour se venger des Portugais et briser leur joug.

Hazen, espérant que la prévention de Mélo se dissiperait enfin, les remercia, en les détournant du dessein qu'ils paraissaient avoir de déclarer la guerre aux Portugais; mais la fureur et la haine dont ils étaient animés ne demandaient qu'à éclater. Ils prirent les armes : Hazen les assembla, et leur parla ainsi pour les obliger à les quitter et à demeurer en paix.

« Vaillans et fidèles amis, en voulant travailler à » mon bonheur, vous m'allez creuser un abîme de » malheurs. Écoutez-moi donc, et résistez au noble » désir qui vous enflamme de venger mes injures. » Le royaume de Mombaze a été donné à mes ancê» tres par les rois de Portugal, mes seigneurs; lorsque » je montai sur le trône, je leur jurai une fidélité » inviolable, au nom de la loi qu'ils professent, et » au nom de ma parole royale. Ces sermens me se» ront sacrés tant que je respirerai; je ne puis y » manquer sans manquer à l'honneur, le bien le » plus précieux dont l'homme jouisse dans cette » vie. Les rangs, les dignités, le trône même ne » peuvent effacer la honte et l'infamie qui accom» pagnent la perte de l'honneur. Cet honneur con» siste surtout à être fidèle à ses sermens, et à ne » jamais se tacher du vice horrible de l'ingratitude. » Je trahirais les premiers, et je flétrirais ma répu» tation par l'autre, si j'allais prendre les armes » contre ceux qui m'ont remis entre les mains le

» sceptre et la couronne. Il est vrai que les com-
» mandans qu'ils envoient depuis quelques années
» à Mombaze, sont des hommes pervers, livrés aux
» factions, plongés dans les vices, esclaves indignes
» des plus honteuses passions, et qui regardent
» avec dédain toutes les lois humaines et divines.
» Leur lâche conduite semble briser le joug de nos
» sermens, et nous affranchir de notre gratitude;
» mais leurs outrages, leurs affreuses calomnies ne
» seraient point, dans l'exacte équité, une excuse
» pour notre rébellion. Leur prince, juste, magna-
» nime, ne doit point porter la peine due à des mi-
» nistres perfides, qui abusent si lâchement, à son
» insu, de la confiance qu'il a en eux. Ce sentiment
» est si profondément gravé dans le fond de mon
» cœur, que je ne doute point qu'il ne venge lui-
» même un jour les outrages que ses esclaves osent
» me faire aujourd'hui. Vous me direz que ce n'est
» point contre lui ni contre son autorité que vous
» me conseillez de prendre les armes, mais contre
» ces esclaves qui ne s'en servent que pour le
» tromper. Mais vous vous trompez vous-mêmes;
» c'est toujours s'attaquer au prince que d'attaquer
» ses ministres, tant qu'ils sont les dépositaires de
» sa puissance. Ainsi je vous conjure, par cette
» même affection que vous me montrez aujourd'hui,
» de suspendre le juste courroux qui vous anime.
» Cette vengeance que vous me préparez ternirait

» mon honneur, et sans l'honneur, je vous l'ai dit,
» le trône même m'humilierait au lieu de m'honorer.
» Que je perde donc la vie plutôt que de manquer
» à cet honneur, qui dépend de mon serment de
» fidélité fait si solennellement. Toutefois, je vous
» permets d'entrer dans les terres de Mombaze pour
» punir les auteurs de nos discordes; mais si les
» Portugais prennent leur défense, respectez même
» ces perfides, ces traîtres sujets, tout indignes
» qu'ils sont de mes égards. Les Portugais m'en
» sauront bon gré. Ils sont généreux, ma générosité
» les touchera : par cette conduite, vous m'assurez
» une plus noble vengeance, et vous avancez da-
» vantage mes affaires. »

Les Cafres écoutèrent Hazen dans un profond silence, et lui promirent de se conformer à ses volontés. Ensuite ils marchèrent contre ceux de qui Hazen avait sujet de se plaindre. A leur approche, ils s'enfuirent, et allèrent s'enfermer dans Mombaze. Les Cafres, ne voulant point violer la promesse qu'ils avaient faite à Hazen, s'en retournèrent sans insulter cette place. Mélo en fut extrêmement étonné : cependant, croyant que c'était l'effet de quelque terreur panique, il sortit, les poursuivit, les atteignit, les combattit, et en tua une grande partie; les Cafres se tinrent simplement sur la défensive, et leur perte ne put les engager à violer la parole qu'ils avaient donnée. Mélo, orgueilleux

d'une victoire qu'il ne devait qu'à la probité admirable de ses ennemis, rentra triomphant dans Mombaze; mais, peu de jours après, informé du procédé de Hazen, il rappela ce prince, et lui donna quelque satisfaction sur ses mécontentemens, moins cependant pour lui rendre justice, que pour l'amuser et préparer plus sûrement sa ruine.

Les affaires des Portugais dans le Pégou allaient de jour en jour en déclinant. Il est peu d'hommes qui puissent résister à l'orgueil des succès heureux; la fortune, lorsqu'elle se plie au gré de leurs désirs, les change, les aveugle, et, les accablant de ses faveurs, leur creuse presque toujours un précipice où ils se perdent. Philippe de Brito, qui s'était d'abord acquis plus de gloire par sa prudence et sa modération que par ses grandes victoires, ternit tout d'un coup sa réputation par sa cruauté, son insolence, et une rapacité insatiable qui révolta ceux même qui lui étaient le plus fidèlement attachés. Les barbaries qu'il exerça, surtout contre le roi de Tangu, soulevèrent contre lui le roi d'Ova. Celui-ci jura, par l'idole de Dégu, de tirer une éclatante vengeance de tant d'insultes; il leva une armée de cent vingt mille hommes, et arma une flotte de quatre cens vaisseaux, pour aller assiéger et détruire la forteresse de Sirian.

Brito, qui aurait dû prévoir cet orage, ne s'en était pas douté. Il manquait de poudre, de vivres,

et même de soldats. Cependant, rappelant son courage et sa prudence, il travailla à mettre tout en état de défense. Il fit entrer dans sa forteresse tous les Portugais qui étaient répandus aux environs de Sirian, et il envoya un officier dans le royaume de Bengale pour y acheter des munitions et des vivres : cet officier disparut avec l'argent. Les tems étaient arrivés où les Portugais devaient subir la peine due aux meurtres, aux brigandages, et à la violation des lois les plus sacrées, dont ils s'étaient rendus si coupables, depuis quelques années, dans ces malheureux pays. Néanmoins, quoique Brito ne vît aucune espérance de salut, il se défendit en désespéré, et fit acheter chèrement la victoire aux barbares. Peut-être même les eût-il forcés à lever le siége, sans un de ses officiers qui le trahit en les introduisant dans la forteresse. L'ennemi fit empaler Brito, et fit placer son cadavre à l'endroit le plus élevé de la forteresse, avec ces mots : *c'est pour la mieux garder*. On dit qu'il vécut deux jours dans cet affreux supplice. François Mendès, un de ses principaux officiers, subit le même sort; le traître qui les avait livrés aux Barbares ne fut point épargné : le roi d'Ova le fit expirer au milieu des tortures, en lui disant : « J'aime les trahisons, mais je déteste les » traîtres. » Il voulait également faire mourir tous les autres Portugais; mais, triomphant des pre-

miers mouvemens de sa colère, il les condamna à l'esclavage, et les envoya à Ova.

Brito était né dans Lisbonne, et avait pour père un Français. Il passa fort jeune dans les Indes : de charbonnier il devint marchand de sel, et enfin fermier-général des salines de Sundina, lorsque le roi d'Aracan avait cette île en sa puissance. Ayant toujours montré beaucoup de valeur et de prudence en différentes occasions, le roi d'Aracan voulut le voir. Brito était vif et hardi; il plut à l'Aracanais, et obtint toute sa faveur. Ce prince, pour lui témoigner sa bienveillance, après avoir conquis, ou, pour mieux dire, après avoir détruit le Pégou, lui donna le port de Sirian, aux conditions qu'il le reconnaîtrait pour son Roi légitime. Dès que Brito s'y fut fortifié, il oublia ses engagemens, et rendit hommage au roi de Portugal. Il avait épousé dona Louise de Saldagne, d'une très-illustre naissance. Louise était jeune, belle, vive et coquette : elle se prit d'une passion violente pour un officier des troupes que commandait son époux; et, s'affranchissant de toutes les bienséances qu'imposent aux femmes la pudeur et la modestie, elle se laissa aller sans aucun ménagement à l'ivresse de son amour. Brito, que l'ambition dominait, ne vit point ou feignit de ne point voir les égaremens de sa femme, que le roi d'Ova, frappé de ses charmes, envoya dans son sérail après la mort de

son mari. Louise, qui avait couvert d'ignominie l'honneur de Brito durant sa vie, dit à ce prince barbare, lorsqu'il voulut l'obliger à satisfaire ses désirs, qu'elle éprouverait plutôt la mort la plus affreuse que de servir aux plaisirs du meurtrier de son époux- Le Roi, qui avait toujours ignoré les refus, en fut frappé d'admiration, et respecta son courage.

Cependant Azévédo avait appris dans Goa que le roi d'Ova assiégeait la forteresse de Sirian. Dans l'espérance de pouvoir la secourir, il fit partir dom Diègue Furtado de Mendoce avec cinq galères; mais Furtado fut informé en chemin que Sirian était pris et Brito mis à mort; ce qui le détermina à revenir à Goa, d'où partirent trois galions pour la Chine, afin d'y en joindre quatre qui y étaient déjà sous les ordres de Michel de Souza Pimentel, pour y assurer le commerce contre les Hollandais qui de jour en jour devenaient plus redoutables dans ces mers orientales. Comme ces trois galions sortaient du port de Goa, Louis de Brito et Mélo y entra avec les dépouilles d'une flotte de Mogols, qu'il avait combattue et vaincue vis-à-vis de Surate. Les Mogols, pour s'en venger, ruinèrent le territoire de Déman, et le roi de Décan dévasta, à leur instigation, ceux de Chaul et de Baçaim. Louis de Gama avertit en même tems Azévédo que les Persans me-

naçaient le port de Bandel. Dom Nuño Alvarès Péreira rencontra et battit les Persans : Abbas s'excusa de cette infraction en rejetant la faute sur le sultan de Lara. Sur la fin de l'année, dom Jérôme d'Alméida partit pour le Portugal avec la flotte ordinaire. Il rencontra près de l'île Sainte-Hélène quatre vaisseaux hollandais ; on en vint aux mains, et le combat fut sanglant : l'amiral des ennemis fut coulé à fond, et celui des Portugais eût été brûlé sans Manuel de Prado Magallanès, jeune homme d'environ vingt-trois ans, doué d'une valeur extraordinaire, qui se jeta au travers des flammes pour l'éteindre.

En 1614, le roi d'Ova, enorgueilli par la victoire qu'il avait remportée l'année précédente sur les Portugais, résolut de pousser ses conquêtes dans les royaumes voisins du sien. D'abord il soumit la cité de Brogou, et son frère alla conquérir le royaume de Tavay; comme il allait à Ténacérim, il fut attaqué et vaincu par quatre galiotes, commandées par Christoval Rabélo, fugitif de Cochim, à cause d'un meurtre qu'il y avait commis. Le roi de Siam, qui haïssait mortellement le roi d'Ova, reçut honorablement le vainqueur dans ses ports et lui permit de bâtir une citadelle dans l'endroit de ses États qui lui paraîtrait le plus commode. Diègue Furtado de Mendoce, qui était revenu pour croiser

dans ces mers, après l'avoir remercié de ses offres, revint à Malaca, et brûla sur son chemin les côtes des royaumes de Quéda et de Parlés.

L'armée destinée pour garder la mer de Malabar sortit du port de Goa, sous les ordres de dom Diègue de Vasconcellos. Vasconcellos était chargé de transporter de Chaul à Diou dom Manuel d'Azévédo qui devait commander dans cette dernière place. Azévédo, en arrivant à Diou, saisit tous les biens de son prédécesseur, Sébastien de Macédo, qui était redevable de plusieurs sommes considérables au Trésor royal. Vasconcellos, de son côté, alla punir les habitans de Por, qui depuis quelque tems s'avisaient de troubler le commerce de Diou. Gaspar de Mélo et Sampayo descendirent par ses ordres à terre, et marchèrent contre la ville, qu'ils forcèrent. Les habitans, dont ils firent un horrible carnage, s'enfuirent dans les forêts voisines, et quelques-uns allèrent s'enfermer dans une forteresse qu'ils avaient élevée au milieu de leurs terres; enfin Gaspar de Mélo brûla la ville, et en remporta un butin considérable. Les Portugais ne perdirent dans cette occasion que dix-huit hommes, parmi lesquels se trouvèrent Pierre Leitam et Saldagne, et dom François Mascarégnas, capitaines, qui avaient tous deux de la valeur et de la réputation. De Por, Vasconcellos fit voile vers l'embouchure de la

rivière d'Agaçaim, où il combattit seize paraux malabares, dont il prit une partie.

Sur ces entrefaites, Rui Freyre d'Andréade, vaillant et généreux, un de ces hommes destinés à honorer les nations parmi lesquelles ils naissent, alla prendre possession du gouvernement de Chaul, vacant par l'absence de Manuel d'Azévédo, qui avait été, comme on l'a dit, commander dans Diou. Le vice-roi, qui connaissait la valeur intrépide et audacieuse de Freyre, lui avait ordonné en partant de se tenir enfermé dans la ville, et de ne point en sortir pour faire des courses dans les pays voisins. Freyre, qui à la valeur joignait l'esprit propre aux négociations, voulut le mettre à profit pour ne pas demeurer oisif; il s'informa donc exactement des mœurs et du caractère des princes, des seigneurs, et de ceux qui commandaient les nations voisines de Chaul. Il se fit initier dans le secret de tous leurs intérêts, ménagea les uns, flatta les autres, employa tour à tour la prière et la menace, et parvint enfin, par sa prudence active et souple, à s'attacher tous ces peuples différens. Par ce moyen, il fit des conquêtes peut-être plus solides qu'il ne les eût faites par la force des armes.

Vasconcellos avait quitté le commandement de la flotte, et l'avait laissé à Gaspar de Mélo, qui vogua vers Baçaim, où l'on avait besoin de se-

cours. Là, il fit descendre à terre une partie des troupes, qui, s'étant jointes à la garnison, allèrent faire une course sur les terres des ennemis; elles y firent des ravages considérables. Gaspar, Michel Serram, Antoine Pinto et Fonséca, et François Péreira Pinto, se distinguèrent, dans cette occasion, par une bravoure extraordinaire. De là Gaspar alla délivrer la forteresse de Manora, où commandait Thomas de Valle. Cette forteresse était située sur les bords de la rivière d'Agaçaim, à quatre lieues de son embouchure. Les Décanais l'assiégeaient; ils étaient en grand nombre, et parfaitement bien retranchés. Les Portugais, qui n'étaient en tout que sept cens, parurent d'abord étonnés du nombre des ennemis; Gaspar, s'apercevant de cette impression, leur représenta que ce n'était qu'une multitude de Barbares, qui n'avaient ni courage, ni discipline, dont ils avaient triomphé autant de fois qu'ils les avaient combattus. Les soldats, honteux de leur terreur, s'écrièrent tous à la fois qu'on les menât à l'ennemi; on profita de cet instant de bonne volonté : on attaqua, on joncha la campagne des corps morts des Barbares, et la forteresse fut délivrée. Gaspar, sans donner le tems de respirer à ses troupes, les conduisit dans le pays des Sarrasins, pour les punir des courses qu'ils fesaient dans le territoire de Déman, et de là passa à Chaul, où il trouva Ruy Freyre d'Andréade, qui tenait en res-

pect les peuples voisins, moins par ses armes que par sa prudence.

La fortune n'avait pas également favorisé la garnison de Diou. Manuel d'Azévédo avait chargé François Sodre d'aller avec trois vaisseaux punir l'insolence des Maures établis le long de la côte. Sodre, malheureux dans son expédition, fut vaincu et forcé de se retirer avec perte. Les affaires à Mombaze, sur la côte orientale de l'Afrique, allaient en empirant par la mauvaise conduite de celui qui y commandait. Mundanaje n'avait jamais perdu de vue le dessein d'ôter le sceptre au sultan Hazen. Manuel le favorisait dans cet injuste projet. Voyant que Hazen, par sa conduite, ne leur donnait nulle prise sur lui, l'un et l'autre se déterminèrent à l'accuser de trahison envers les Portugais. Ils en écrivirent au vice-roi; il chargea Simon de Mélo Péreira qui avait succédé à Manuel dans son commandement et dans ses desseins pernicieux, de se saisir de la personne de Hazen, et de l'envoyer à Goa. Hazen, qui veillait sans cesse aux intrigues de Mundanaje son oncle, découvrit le complot tramé contre sa liberté, et en prévint les suites en se retirant une seconde fois parmi les Cafres. Poussé à bout, il se détermina enfin à venger d'une manière éclatante tous les outrages qu'on lui avait faits. Simon et Mundanaje, lâches comme sont presque tous les traîtres, ne savaient comment lui résister.

Ils eurent encore recours à la perfidie : ils trouvèrent le moyen de corrompre quelques Cafres, et firent assassiner Hazen. Les assassins leur portèrent sa tête qu'ils envoyèrent à Goa. On donna la couronne à Mundanaje et au prince de Mélinde, frère du malheureux Hazen. Ce partage déplut au lâche Mundanaje, qui se défit de son second neveu de la manière dont il s'était défait du premier.

Cojénitano exerçait ses fureurs dans Surate comme Mundanaje exerçait les siennes dans Mombaze. Cojénitano, après avoir immolé ceux qui fesaient ombrage à son autorité, se jeta à l'improviste avec huit cens chevaux et quelques éléphans sur le territoire de Déman, où il mit tout à feu et à sang. Gonçalez Vello et Alfonse Barbosa le repoussèrent avec le secours que Louis de Brito et Mélo, amiral de la flotte, qui croisait alors dans ces parages, leur envoya. On dut le succès de cette action à la valeur de François Lopez de Déman, de Juan Brito et de dom Diègue de Souza, d'Almada, d'Homen, de Benoît de Vasconcellos, et de Manuel de Souza et Alarcon. On poursuivit l'ennemi jusqu'à Baroche, et Louis de Brito et Mélo alla avec sa flotte brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port de cette place. La guerre s'alluma de toutes parts; partout on ne voyait que des villes incendiées et des campagnes fumantes de sang et de carnage.

Si les côtes de Malabar étaient désolées par les

fureurs de la guerre, l'île de Ceilan était en proie à la tirannie des Portugais qui y étaient établis. Le vice-roi y envoya pour occuper la place de François de Ménésès le Roux, dom Manuel Mascarégnas Homen. Il le chargea expressément de réprimer l'horrible licence à laquelle les soldats et les officiers s'abandonnaient depuis quelque tems, parce que leurs excès pouvaient devenir funestes à la nation. En effet, les habitans, lassés de leurs emportemens, avaient déjà conçu contre elle une haine mortelle, et le vice-roi, qui avait lui-même gouverné l'île pendant plusieurs années, et qui avait vu par ses propres ieux une partie des brigandages que les Portugais exerçaient, avouait que cette haine était juste. Le soldat pillait et assassinait publiquement dans les villes et dans les campagnes; il violait les femmes, il enlevait les filles, traitait indignement les hommes, et les forçait à s'enfuir dans les forêts, où ils aimaient mieux demeurer que de vivre dans la société d'hommes si féroces. Il s'agissait donc de faire revenir ces habitans dans leurs maisons, et de punir sévèrement les auteurs de tant de forfaits, pour éviter une révolte générale, d'autant plus dangereuse dans les circonstances présentes, qu'on n'avait déjà que trop d'ennemis sur les bras.

En effet, tous les Malabares avaient pris les armes pour secouer le joug qui les opprimait depuis si long-tems. Les Mogols et le Mélique de Ponde

s'étaient ligués pour faire la guerre aux Portugais, et ils avaient trouvé le moyen de faire entrer dans leurs vues Ibram Idalcan. Le vice-roi se trouvait extrêmement embarrassé pour résister à la fois à tant d'ennemis. Il envoya à ce dernier, en qualité d'ambassadeur, Antoine Monteyro Corté Réal, pour le détacher de l'alliance de ses ennemis. Comme Idalcan se laissait gouverner par son favori Xanavascam, il chargea Monteyro de présens considérables pour ce dernier. Dès que Monteyro fut arrivé à Visapour, où Idalcan tenait sa Cour, il visita Xansvascam, et lui remit les présens que le vice-roi lui envoyait. Ensuite il fit agir tous les ressorts que fournit la politique pour déterminer Idalcan à faire arrêter le Mélique de Ponde, l'auteur de tous les troubles qui agitaient alors tout le Malabar, et pour faire chasser les Hollandais qui demandaient la permission d'établir un comptoir à Visapour. C'était un Flamand habitué autrefois à Goa, d'où on l'avait chassé pour quelque crime qu'il avait commis, qui poursuivait cet établissement en faveur des Hollandais. Monteyro agit avec tant d'ardeur qu'il empêcha l'effet de sa demande, par le moyen de Vincent Ribeyro, qui demeurait depuis long-tems dans le voisinage de Visapour, et qui s'était acquis beaucoup de considération auprès du favori d'Ibram.

Tandis qu'on travaillait à ces négociations, la guerre se continuait dans le Malabar avec une ex-

trême fureur. Tout s'ébranlait, tout paraissait disposé à une grande révolution. Les Décanais surtout ravageaient le territoire de Baçaim. Louis de Brito et Mélo, dom Juan d'Almada et Antoine Pinto de Fonséca unirent leurs forces pour repousser ces opiniâtres ennemis. Leur dessein était de les surprendre, et ils l'eussent fait, sans quelques habitans de la ville, qui, sacrifiant l'intérêt commun à l'intérêt particulier, allèrent les avertir du danger qui les menaçait. On les trouva donc en bonne disposition lorsqu'on fut les attaquer. Le combat fut long, douteux et sanglant. Enfin la victoire se déclara pour les Portugais, et les Décanais firent une perte si considérable, qu'ils furent contraints de demander la paix. Comme les Portugais avaient ailleurs des affaires qui n'étaient pas moins importantes, ils la leur accordèrent, et Baçaim avec son territoire respira enfin.

La guerre s'éteignait d'un côté et s'allumait d'un autre. Les empereurs de Calicut, malgré les fréquentes alliances qu'ils avaient contractées avec les Portugais, ne laissaient échapper aucune occasion de leur nuire. Pendant qu'ils étaient occupés à repousser les Décanais, et à prévenir les Mogols et leurs alliés, le Zamorin s'empara subitement du royaume de Cranganor, et il se disposa à en faire autant de la ville du même nom. Il colora cette infraction du prétexte d'un refus de péage qu'il

prétendait y avoir, et qu'on refusait de lui payer. Le roi de l'île de Paru, voisine de Calicut, commença par ses ordres les hostilités, en infestant de ses vaisseaux les côtes qui sont entre Cochim à Poliporto. Le roi de Cochim lui-même fomentait en secret ces discordes, dans l'espérance de parvenir lui-même à s'affranchir de la domination des Portugais, à qui il avait d'ailleurs des obligations infinies : faible secours pour contenir l'ambition dans les bornes de la reconnaissance. Le vice-roi, pour arrêter les progrès de ses ennemis ouverts et cachés, fit partir un secours pour Cranganor. A son approche, le roi de Paru trembla. Craignant que le Zamorin ne fît la paix, en l'abandonnant à la merci des Portugais, il prévint sagement ce malheur, en se réconciliant avec eux. Le vice-roi crut alors que le Zamorin pourrait entendre lui-même parler de quelque accommodement. Il lui en fit proposer un par François de Faria Lobo. Le Zamorin reçut les présens qu'il lui fit de la part du vice-roi, et rejeta toutes les propositions de paix.

Cette négociation manquée inquiétait le vice-roi; mais l'arrivée de la flotte de Portugal à Goa calma ses inquiétudes. Elle était composée de cinq vaisseaux, et commandée par dom Manuel Coutigno, qui avait sous ses ordres Paul Rangel de Castelbranco, Louis Furtado de Mendoce, Manuel de Vasconcellos, et Juan Suarès Henriquès, qui perdit son

vaisseau à deux lieues de Mélinde. Il y avait trois mille hommes sur cette flotte, dont une partie mourut en chemin, des maladies causées par la différence des climats que la flotte avait parcourus. Le vice-roi, avec ce nouveau secours, résolut d'aller en personne du côté de Diou, pour y donner la chasse aux Anglais et aux Hollandais, qui infestaient ces mers. Il se fit précéder par vingt-deux vaisseaux, dont il donna le commandement à dom Manuel d'Azévédo. Celui-ci joignit près de Surate les escadres qui étaient sous les ordres de Louis de Brito et Mélo, et de dom Juan d'Alméida. Ils mirent à feu et à sang toutes les côtes voisines. Baroche et Goga furent livrées aux flammes, six vaisseaux mogols éprouvèrent le même sort, et les habitans de la ville de Patane s'enfuirent dans les montagnes voisines, pour se dérober aux fers des Portugais.

Enfin, l'an 1615, le vice-roi mit à la voile avec sept galions, deux pataches, une galère, une caravelle et cinq fustes. Ces différens vaisseaux étaient bien armés et bien pourvus de vivres, d'artillerie, de soldats et de munitions. Le vice-roi se rendit d'abord à Chaul. De là il fit voile vers Surate, afin d'y joindre Manuel d'Azévédo, Brito et Alméida, pour s'emparer de quatre vaisseaux anglais qui s'étaient réfugiés dans le port de cette ville. On les attaqua vainement, et les Anglais se rangèrent dans

un endroit où il ne fut plus possible de les aborder. Azévédo, pour ne point perdre le tems inutilement, navigua vers Diou, où il reçut avis de la part de dom Louis de Gama, commandant d'Ormus, que le gouverneur de Xira pour le Persan assiégeait le fort de Comoran, avec quatorze mille hommes, sous prétexte de quelque droit que Gama avait refusé de payer au sophi Abbas. En effet, ce n'était qu'un prétexte pour envahir l'île d'Ormus. La perte du fort de Comoran était d'une grande conséquence. Les vieillards d'Ormus disaient publiquement que du jour que les Perses en seraient les maîtres, l'île était perdue. Azévédo y envoya donc du secours sans différer, et après l'avoir vu partir, il reprit lui-même la route de Goa. Il rencontra sur son chemin les quatre vaisseaux anglais dont nous avons parlé, qu'il laissa aller sans les combattre, se contentant de les faire saluer. On interpréta mal cette conduite, et l'on en parla même injurieusement.

Monteyro était toujours à la Cour d'Ibram Idalcan. On lui opposait chaque jour quelque nouvelle difficulté à l'alliance qu'il projetait de conclure avec ce prince. Les agens du Mélique de Ponde, ceux des Mogols, des Hollandais et des Anglais agissaient de concert pour le faire échouer dans sa négociation. Tout autre que Monteyro se fût rebuté; mais il redoubla ses soins avec tant d'activité, il mania avec

tant de souplesse l'esprit du favori, il sut si bien prévenir tous les obstacles que ses ennemis fesaient naître, qu'il conclut enfin son traité avec Idalcan, au gré de ses desirs. Alors le Mélique de Ponde demanda lui-même une trêve, qu'on lui accorda, dans l'espérance de convertir cette trêve en une paix solide. La tranquillité étant assurée de ce côté, plusieurs Maures en profitèrent pour aller voir à Chaul Rui Freyre d'Andréade, dont la valeur les avait frappés d'admiration. Ils ne s'entretenaient que des actions éclatantes qu'ils lui avaient vu faire; ils en parlaient comme d'un homme extraordinaire; ils disaient que les États qui produisaient de tels hommes étaient destinés à subjuguer le monde entier. Rui les reçut avec modestie et magnificence. Il les combla de politesses, il les accabla de présens; et les Maures s'en retournèrent, moins frappés encore de son courage qu'enchantés de ses manières pleines de générosité.

La guerre est toujours funeste aux États les plus florissans. Elle épuise les finances; elle dépeuple les campagnes; c'est un fléau terrible dont le vainqueur et le vaincu sont également les victimes. Source inépuisable d'abus, tout languit, tout dépérit, tout s'anéantit dans un État livré à ses fureurs. L'Espagne, cette puissante monarchie, qu'on avait vue sous les règnes précédens porter au plus haut degré sa grandeur, ébranlée de tous côtés,

s'affaissait sous son propre poids, et allait chaque jour en décroissant. Le Roi, pour la soutenir, eut recours à des expédiens dont les effets ne pouvaient être que funestes. Tel fut celui de la vénalité des charges. Par les vaisseaux qui partirent cette année pour les Indes, il envoya des ordres au vice-roi pour qu'il les vendît toutes désormais, afin de secourir l'État des sommes qui en proviendraient. Ainsi, toute récompense destinée au mérite allait être enlevée, toute émulation éteinte, et tout homme de néant, riche, préféré à tout homme de mérite, pauvre. La flotte qui apporta ces ordres, apporta aussi des bulles du pape en faveur de dom Sébastien de Saint-Pierre, évêque de Méliapor, transféré à l'évêché de Cochim.

Dom Garcie de Silva et Figuéroa furent envoyés, en qualité d'ambassadeurs, chez le Persan. Les Maures envahirent Saint-Thomas, et en furent chassés; le père Jérôme Xavier, jésuite, conclut la paix entre les Mogols et les Portugais, et dom Juan de Silva, Castillan, alla commander aux Philippines. Les Hollandais, maîtres des Moluques, menacèrent de l'en chasser, et Silva demanda du secours aux Portugais. Le vice-roi y envoya quatre galions sous les ordres de François de Mirande Henriquès, d'Alfonse Vas Coutigno, de Juan de Silveira, et de Juan Pinto Péreira. Ils rencontrèrent vis-à-vis les îles de Daru deux vaisseaux hollandais qui sortaient de

Paliacate. On se mit en état de combattre de part et d'autre; mais bientôt après les Hollandais prirent la fuite. Les Portugais les poursuivirent si vivement, que les ennemis furent contraints de jeter une partie de leurs marchandises dans la mer pour aller plus vite.

L'an 1614, les galions, étant arrivés à Malaca, mirent à terre dom Gonçalez de Silva, nommé à l'évêché de cette ville, et continuèrent leur route. En sortant du détroit, ils furent battus d'une tempête furieuse qui les obligea de revenir à Malaca, pour s'y rafraîchir et s'y radouber : là, on leur conseilla d'attendre un tems plus favorable pour continuer leur voyage, et ils déférèrent à ce conseil. Cependant dom Diègue de Furtado Mendoce, gouverneur de la ville, sortit de ce port avec une flotte pour croiser dans le détroit, et pour observer le roi d'Achem, qu'on disait avoir armé pour faire la guerre aux Malais. En effet, Mendoce le rencontra, et résolut de le combattre; ses officiers voulurent s'y opposer, à cause de l'extrême inégalité des deux armées; mais leurs oppositions furent vaines. Mendoce, après avoir expédié une barque pour mander les quatre galions qui étaient rentrés à Malaca, engagea le combat à coups de canon. La nuit sépara les combattans : un furieux orage dispersa les Portugais, et ils ne purent se rejoindre que le lendemain, vers le milieu du jour : on alla cher-

cher l'ennemi, qui, comptant sur le nombre, brûlait d'en venir aux mains. Les quatre galions avaient joint la flotte portugaise. Celui que Mirande commandait fut investi quatorze fois, et quatorze fois il écarta et perça les ennemis. Mirande fut renversé d'un boulet de canon qui passa près de lui; il se releva promtement en criant à ses soldats: « Combattez, compagnons, je vis encore, et le » Ciel nous réserve une grande victoire. » En effet, elle se déclara pour les Portugais, et le roi d'Achem fut honteusement mis en fuite. Ce prince envoya un ambassadeur à Malaca pour traiter de la rançon des prisonniers, et pour assurer les Portugais que son armement ne les regardait point, et que, si on ne l'eût point attaqué, il n'eût point cherché à inquiéter en aucune manière la flotte qu'il avait rencontrée. On feignit de le croire : on rendit beaucoup d'honneurs à ses ambassadeurs; on lui renvoya ses prisonniers, et à son tour il remit en liberté les Portugais qui lui étaient tombés entre les mains.

On eut à peine fait cet échange, qu'on apprit que huit vaisseaux hollandais fesaient voile vers Malaca. On sortit pour les combattre, et on en vint aux mains : on se sépara trois fois, et trois fois, en trois jours différens, on recommença le combat. Au troisième, la victoire se déclara pour les Hollandais, qui demeurèrent maîtres de la mer. Alfonse

Vaz Coutigno perdit la vie, dans cette occasion, avec deux cens Portugais des plus braves. La flotte rentra dans le port de Goa, extrêmement endommagée. Les Hollandais croisèrent quelque tems dans le détroit, et y firent plusieurs prises. Dom François de Mirande Henriquès, au lieu de pousser son voyage jusqu'aux Philippines, s'en retourna à Goa. Le vice-roi, étonné de son retour, lui fit rendre compte de sa conduite : Mirande se justifia, et demeura tranquille.

Nous avons dit que le père Jérôme Xavier avait conclu la paix avec les Mogols. Gonçalès Pinto et Fonséca en signèrent le traité à Déman, avec les ministres de Jahanguir, empereur de Mogol. Il termina aussi les divisions qui régnaient entre les Portugais et le roi de Choutia. Le traité entre les Portugais et les Mogols renfermait ces articles : Que les Mogols n'entretiendraient aucun commerce avec les Anglais et les Hollandais ; qu'ils les chasseraient de leurs ports; qu'ils en purgeraient les côtes de Cambaie ; que, s'ils se réfugiaient à Surate, ils permettraient aux Portugais d'y entrer pour les y arrêter et les saisir ; qu'on oublierait de part et d'autre tous les dommages qu'on s'était faits; que les Portugais et les Mogols commerceraient ensemble ; qu'on se rendrait respectivement tous les prisonniers ; que Jahanguir restituerait aux Portugais tout ce qu'il leur avait saisi dans ses États ; que

les Portugais, à leur tour, lui paieraient un vaisseau qu'ils lui avaient brûlé en revenant de Moka; qu'ils en donneraient un autre à la mère de l'empereur, pour la dédommager de celui qu'ils lui avaient aussi fait brûler dans le port de Goa; que le vice-roi permettrait que deux vaisseaux mogols allassent toutes les années à Moka, sans payer aucun droit dans les ports où ils pourraient être obligés de relâcher de force ou de gré; qu'on ferait de concert la guerre aux corsaires malabares, ennemis des deux nations; et enfin, que tous les vaisseaux mogols qui entreraient dans le port de Diou paieraient les droits d'entrée à la douane qui y était établie. Par ce traité, qui fut exactement observé, l'intelligence interrompue entre les deux nations fut entièrement rétablie.

Dans les Philippines, les Espagnols étaient vivement pressés par les Hollandais; ceux qui étaient dans l'île de Ternate ne l'étaient pas moins. Le vice-roi se détermina à y envoyer un nouveau secours, composé de six galions; il en donna le commandement à Gonçalez Rodriguez de Souza, qui arriva aux Moluques au commencement de l'année 1615. Il trouva que les Hollandais assiégeaient et pressaient extrêmement la citadelle de Ternate: Souza la délivra, et, en s'en retournant, il brûla plusieurs vaisseaux appartenant aux rois de Machian,

de Bachan et de Ternate, qui favorisaient les Hollandais.

Manuel Mascarégnas Homen était pour lors gouverneur de l'île de Ceilan, où le roi de Candi, toujours ennemi secret des Portugais, entretenait des correspondances avec les Hollandais et les Anglais. Homen lui déclara la guerre et entra dans ses États, dont il ravagea toutes les campagnes. Dans le Pégou, Sébastien Gonçalès Tibao s'était, comme on l'a dit, élevé au suprême rang de prince, et rendu formidable à tous ses voisins. Cet homme, né dans l'obscurité, n'avait aucun principe de vertu; il se livra à tant d'excès de barbarie, que le roi d'Aracan fit une ligue avec tous les rois du Bengale pour le détruire et le punir en même tems de ses cruautés et de ses brigandages. Sébastien, à la vue de ce grand orage, auquel il ne pouvait résister seul, écrivit au vice-roi pour lui demander du secours, promettant si on le lui accordait, de se reconnaître vassal et tributaire du roi de Portugal. Le vice-roi, qui aurait dû contribuer à le punir comme un sujet rebelle et comme un scélérat, accepta ses offres. Tout le monde l'en blâma hautement. On disait que c'était autoriser la rébellion et le brigandage, et blesser les lois les plus respectables de la société. Azévédo ferma l'oreille à tous ces bruits, et résolut d'envoyer un puissant secours à Sébastien.

En effet, il fit partir quatorze galiotes bien armées et abondamment pourvues de vivres et de munitions, sous les ordres de dom François de Ménésès le Roux, homme de mérite, qui avait autrefois gouverné l'île de Ceilan. Dom François arriva dans le parage d'Aracan, vers le mois d'octobre. Quelques jours auparavant il avait expédié dom Manuel de Faria, avec la galiote qu'il commandait, vers l'île de Sundina, pour avertir Sébastien de son arrivée. François avait ses instructions par écrit et cachetées. On les ouvrit, et l'on trouva que le vice-roi ordonnait de combattre les Aracanais dès qu'on les rencontrerait, quand même on n'aurait pas joint Sébastien. Vers le quinze du mois, on aperçut une flotte nombreuse aracanaise, précédée d'une patache hollandaise. La flotte était en bon état, et conduite par des officiers hollandais. On engagea le combat, et l'on fit jouer l'artillerie de part et d'autre, pendant une journée entière; on tua beaucoup de monde. Le lendemain, les Portugais avaient espéré de reprendre le combat; mais l'ennemi se retira à force de voiles. François, au lieu de les poursuivre, gagna l'embouchure d'une rivière pour y attendre Sébastien. Tout à coup le vent souffla avec impétuosité, et les Portugais essuyèrent une tempête furieuse, qui les obligea de gagner le port de Dianga. Après s'y être reposés, ils se remirent en mer, et joignirent Sé-

bastien qui amenait cinquante vaisseaux bien appareillés. Il blâma François d'avoir combattu sans lui; cependant ils tinrent Conseil ensemble, et résolurent d'aller vers la rivière d'Aracan y chercher la flotte ennemie. Elle y était en effet. Quoiqu'elle s'y crût hors d'insulte, les Portugais se divisèrent en deux escadres, et l'attaquèrent par deux endroits différens. La flotte ennemie était supérieure par le nombre de ses vaisseaux : après avoir été canonée quelque tems, elle s'ébranla pour charger la portugaise. Elle était divisée en trois escadres. Sébastien repoussa celle qui vint l'attaquer, et François mit en fuite celle qui le chargea. On se rallia, et l'on revint sur les Portugais. Le feu de l'artillerie et de la mousquéterie était terrible de part et d'autre, et depuis le matin que le combat avait commencé, jusqu'au coucher du soleil, les Portugais conservèrent toujours l'avantage. Alors François reçut un coup de mousquet, chargé à deux balles, dont il fut tué. Le désordre se mit dans son escadre; Sébastien fit sonner la retraite, et se retira sans que l'ennemi le poursuivît. On perdit de part et d'autre beaucoup de monde. Il y eut des vaisseaux dont tout l'équipage, à l'exception de quelques matelots, fut entièrement tué. Gaspar d'Abreu demeura seul sur le sien, blessé mortellement, et les ennemis s'en seraient emparés, sans Antoine Carvallo Tibao, frère de Sébastien, qui alla le remor-

quer. La flotte portugaise se rangea sur les côtes pour y panser ses blessés. On embauma le corps de François, et dom Louis d'Azévédo le ramena à Goa avec sa flotte. Sébastien fit tous ses efforts pour le retenir; mais rien ne put le fléchir, il partit, et Sébastien gagna l'île de Sundina, où l'Aracanais alla bientôt l'attaquer. Il se défendit courageusement; mais manquant de troupes, et les habitans, las de sa tirannie, lui refusant leur secours, il succomba sous les armes de son ennemi. On l'emmena en triomphe à Aracan, où il subit le supplice dû à ses crimes. Sébastien avait de cette valeur féroce, toujours dangereuse, pour peu que la fortune le seconde. Aveugle, elle devient téméraire, et souvent les succès heureux accompagnent la témérité. Si Sébastien eût joint la prudence et la modération à cette valeur; si lorsqu'il se fut rendu maître de Sundina, il eût su se faire des alliés et s'attacher les habitans de l'île, il eût tôt ou tard détruit la puissance du roi d'Aracan. Mais au lieu d'observer cette conduite, il se rendit redoutable à tous ses voisins, et odieux à ses propres sujets.

Tandis que l'Aracanais se vengeait sur lui des affronts qu'il en avait reçus, le vice-roi fesait armer dans Goa une flotte pour l'envoyer croiser dans les parages de Diou. Il en donna le commandement à Rui Freyre d'Andréade, dont la réputation croissait de jour en jour, et s'attirait l'admiration de ses

amis et de ses ennemis. Andréade mit à la voile sur la fin d'octobre. Il fit une visite générale de toutes les places qui étaient sur cette côte ; ensuite il alla à Surate. Celui qui y commandait pour le grand Mogol, fit porter à son bord des rafraîchissemens avec des présens, dont quelques-uns étaient d'une grande rareté. Andréade, pour prouver qu'il ne les méprisait pas, prit parmi ces présens ce qu'il y avait de moindre valeur, et renvoya le reste en fesant assurer le gouverneur de Surate qu'il était extrêmement sensible à sa politesse, et qu'il était prêt à lui donner des marques de son estime et de son amitié. Cette action d'Andréade parut admirable à l'Indien : il n'était point accoutumé à tant de générosité, ni Andréade à recevoir, mais à donner.

Il quitta le port de Surate, et se rendit à celui de Diou. Après s'y être rafraîchi pendant quelques jours, il se remit en mer, où il essuya pendant une nuit la plus horrible tempête qu'on eût éprouvée depuis long-tems sur cette côte. Les vaisseaux se brisèrent les uns contre les autres. Antoine de Freixo périt avec le sien et tout son équipage. Les vaisseaux de Manuel d'Azévédo, de Manuel d'Andréade et d'Amaro Rodriguez furent engloutis dans les flots, et presque tous leurs équipages noyés. On n'entendait que des cris affreux, et la mer n'était couverte que de cadavres, que des débris de

ces malheureux vaisseaux. Dès que l'orage fut calmé, Andréade relâcha à Baçaim, où il rendit publiquement grâces à Dieu de l'avoir sauvé avec le reste de sa flotte, qu'il ramena peu de jours après dans le port de Goa.

Comme Andréade entrait dans cette ville, dom Bernard de Norogna en sortait pour aller secourir Cranganor, que le Zamorin assiégeait, au mépris des traités de paix qu'on avait faits avec lui. Norogna rencontra sur son chemin trois vaisseaux hollandais, qu'il empêcha de joindre le Zamorin, en leur donnant la chasse. Ensuite il se rendit à Cranganor, et délivra cette place. En même tems, dom Diègue de Souza alla, avec onze vaisseaux, brûler dans le port de Calicut même un vaisseau considérable, chargé de riches marchandises, appartenant au Zamorin, et prêt à faire le voyage de Moka. Le Zamorin ayant ainsi été humilié, se tint en repos. Norogna visita les places qu'on possédait sur les côtes de Malabar, les pourvut de vivres et de munitions, et s'en retourna à Goa.

A la place de dom Manuel Mascarégnas Homen, dom Nuño Alvarès Péreira commandait dans l'île de Ceilan. Péreira fit la guerre avec succès au roi de Candéa. Il s'en fallut peu qu'il n'y eût à cette époque une grande révolution dans cette île. Nous avons vu comment Nicapéti, le dernier prince de la race du Soleil, qui eut des droits incontestables

à l'empire de cette île, était mort sans enfans, après s'être fait chrétien, et avoir pris le nom de Jean; comment, en mourant, il avait fait héritier de tous ses droits le roi de Portugal; et comment enfin le roi de Portugal, en conséquence de cette donation, s'était fait reconnaître empereur de toute l'île. Un homme appelé Nicapéti, fils d'un arpenteur, s'imagina de faire revivre en sa personne le prince et le véritable Nicapéti. D'abord, il se montra au peuple sous l'habit d'un jog, c'est-à-dire, d'un ermite, disant qu'il revenait du Portugal prouver qu'il n'était pas mort, comme on l'avait publié, et pour reprendre les rênes de son empire. Le peuple, qui ne se refuse jamais au merveilleux, quelque absurde qu'il soit, l'écouta avec avidité. Ceux qui haïssaient la domination des Portugais favorisèrent les desseins de l'imposteur, et le roi de Candi, ainsi que les Hollandais, non contens de s'y prêter, lui fournirent des troupes pour soutenir son imposture. Péreira, informé de tout ce qui se passait, ordonna à Manuel César, officier intelligent, brave et actif, de rassembler promtement des troupes, et de marcher sans délai pour combattre l'usurpateur. Manuel obéit, et rencontra le prétendu prince de Ceilan campé sur les bords du Laoa. On en vint aux mains. Au plus fort du combat, plusieurs Ceilanais, qui servaient dans les troupes des Portugais, se détachèrent de leurs

rangs, et passèrent du côté du prétendu Nicapéti, qui saisit ce moment, et, s'avançant à la tête des siens, se mit à crier : « Venez, fidèles Ceilanais,
» venez joindre votre prince, votre empereur ; je
» suis cet unique rejeton qui vous reste de cette
» race du Soleil, si respectable et si respectée
» parmi vous. » Ensuite il combattit vaillamment ; mais tous ses efforts furent vains : les Portugais, indignés de son audace, le chargèrent avec fureur, renversèrent ses troupes et les mirent en fuite.

Philippe d'Oliveira, ignorant cette victoire, avait de son côté rassemblé quelques corps pour aller joindre Manuel César. Plusieurs Ceilanais marchaient sous ses étendards. Nicapéti, informé qu'il était campé au pié d'une montagne, envoya un de ses partisans pour exhorter les Ceilanais qui étaient parmi les Portugais à les quitter, et à venir reconnaître leur véritable maître. Cet homme s'étant placé sur une éminence qui dominait les Portugais, se mit à crier à haute voix : « O Ceilanais !
» ne rougissez-vous point de porter les armes pour
» une nation aussi détestable et aussi perverse que
» la nation portugaise ? Les Portugais ne sont que
» des brigands publics. Avez-vous oublié qui vous
» êtes ? ignorez-vous que votre maître, que votre
» roi légitime, que votre dieu, que l'œil du Soleil
» est à trois lieues de vous pour exterminer ces vo-
» leurs infames ! Quittez, quittez la société d'hom-

» mes si cruels; venez joindre votre roi, il vous » tend les bras : courez donc lui rendre les hom- » mages et les services que vous lui devez. » Après avoir ainsi parlé, il prit la fuite, disparaissant aux ieux des Portugais, qui décampèrent le lendemain, et arrivèrent dans l'endroit où Manuel César avait combattu et vaincu le prétendant. Cet homme insidieux, pour faire accroire que les cadavres qui couvraient la campagne étaient des Portugais qu'on avait tués, avait attaché à un arbre cet écrit : *Ici, Nicapéti a exterminé tous les Portugais qui étaient dans l'île de Ceilan et dans la citadelle de Colombo, dont on les a chassés.* Oliveira et les Portugais en furent consternés, et leur consternation remplissait d'une joie secrète les cœurs des Ceilanais qui étaient avec eux.

Oliveira continua néanmoins sa marche : son arrière-garde fut attaquée par trois cens hommes, que l'imposteur avait mis en embuscade. On les mit bientôt en fuite, et l'on arriva enfin sur les bords du Laoa, vers la fin du jour. De là, il envoya un Ceilanais, en qui il avait beaucoup de confiance, pour aller apprendre des nouvelles certaines de Manuel César. Le Ceilanais s'acquitta fidèlement de sa commission, et revint promtement retrouver Oliveira. Enfin les Portugais se joignirent; mais après leur jonction, presque tous les Ceilanais les abandonnèrent pendant la nuit.

Cependant le faux Nicapéti disposait de tout en souverain, et il avait déjà une armée de plus de ving-cinq mille hommes, avec laquelle il marchait pour assiéger Colombo. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords de la rivière Nacoléga, il voulut qu'on le proclamât empereur de l'île de Ceilan. Il envoya des ordres au roi de Candi, pour qu'il lui cédât une de ses femmes, de deux qu'il avait. Le Roi la lui refusa, en lui disant qu'il la garderait, lorsqu'il aurait subjugué et chassé les Portugais de Ceilan. Cette réponse déplut à l'imposteur, qui y répartit par des menaces. Les sujets du roi de Candi, offensés de son ingratitude, l'abandonnèrent, et leur maître les applaudit. La discorde s'étant augmentée, le roi de Candi résolut de s'unir aux Portugais, pour punir l'imposteur : ainsi, l'intérêt qui les avait unis les sépara; mais les Portugais méprisèrent le roi de Candi, et refusèrent son alliance.

Manuel César et dom Constantin, seigneur ceilanais, unirent leurs forces, et marchèrent ensemble contre l'usurpateur. Ils trouvèrent le chemin par où son armée devait passer, couvert de fleurs. Nicapéti passait aux ieux du peuple pour un dieu : il courait en foule au devant de lui; il l'appelait le restaurateur de la vraie religion, le défenseur de la liberté publique, le conservateur de l'île de Ceilan. Un soldat ceilanais déserta des

l'action généreuse d'Attilius Régulus. Ils persuadèrent à la garnison de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la place, en cas que l'ennemi vînt l'attaquer, et allèrent ensuite retrouver le roi de Candi. Celui-ci ayant reçu leur réponse, conformément à ce que nous venons de dire, se mit à la tête de dix mille hommes, assiégea Balané, et força cette forteresse à se rendre. Il traita la garnison avec la même générosité qu'il avait traité celle de Sofragan.

Bientôt après la prise de Sofragan, il arriva à Goa un ambassadeur du roi de Siam, qui venait offrir au vice-roi, de la part de son maître, le port de Martévan, pour y construire une forteresse. Le vice-roi renvoya le ministre siamois extrêmement content, et le fit accompagner par un ambassadeur de sa part pour le roi son maître. C'était le père François de l'Annonciade, dominicain, homme savant, qui avait demeuré long-tems dans le royaume de Siam, et qui en connaissait à fond les affaires et les intérêts. Il offrit un présent considérable au Roi, en l'assurant que les Portugais désiraient vivement de contracter avec lui une alliance durable, pour s'opposer respectivement à leurs ennemis. Le Siamois y consentit, permit aux Portugais d'entrer librement dans ses ports, chassa les Hollandais de ses États, et nomma deux seigneurs pour se rendre avec le père François à Goa

d'où ils devaient partir pour le Portugal, en qualité d'ambassadeurs.

Rui de Mélo Sampayo commandait alors dans l'île de Mozambique. Cruel et intéressé, il pillait les habitans sous différens prétextes, et retenait aux soldats leur paie ordinaire. Il porta ses brigandages à un tel excès, que les plaintes en parvinrent au vice-roi, qui chargea François de Fonséca Pinto d'en aller informer, et d'installer dans ce gouvernement dom Salvador Vaz de Gama. Rui, craignant les suites de ces informations, crut les éviter en refusant l'entrée de l'île à François. Bientôt après il prit la fuite, et abandonna tout. François exécuta les ordres du vice-roi, et fit partir pour la forteresse de Tête un puissant secours, afin de poursuivre la découverte des mines de Monomotapa.

L'empereur de ce vaste et formidable empire avait, avec le secours des Portugais, domté un roi de ses vassaux, qui avait tenté de secouer son joug. En reconnaissance de ce service, il fit une donation solennelle aux Portugais de toutes les mines de son empire. Diègue Simoens Madéra l'accepta au nom du Roi, l'an 1607, et l'acte qui en fut passé portait : « que l'empereur de Monomotapa » cédait toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, » d'étain, de fer et de plomb qui pouvaient être » dans ses États, au roi de Portugal, à condition

autrefois François Barréto l'avait été en pareille occasion.

Tandis que l'injustice triomphait ainsi en Afrique, la discorde fesait éclater ses fureurs dans la ville de Méliapour. Les habitans, déchaînés les uns contre les autres, s'immolaient à leur haine respective en se fesant une guerre cruelle. Les Portugais étaient les principaux mobiles de ces troubles. Les peuples se répandaient contre eux en bruits injurieux, et les accusaient hautement de toutes les dissentions qui désolaient cette partie de l'Asie depuis qu'ils y étaient établis. Le vice-roi, pour étouffer ces bruits qui pouvaient devenir funestes à la nation, ordonna à Rui Diaz de Sampayo, homme modéré et propre à concilier les esprits, de se rendre à Méliapour pour y rétablir l'ordre et l'intelligence. Sampayo partit avec sept vaisseaux, qui avaient pour capitaines dom Pèdre de Souza, dom Juan Martinez de Caldas, Manuel de Govéa, Sébastien de Barros Cabral, Pèdre de Mesquita Pimentel, Simon Rangel de Castelbranco, et dom Diègue de Souza.

Sampayo ayant rétabli la tranquillité dans Méliapour, donna le commandement de six vaisseaux à dom Pèdre Gomez de Souza, et l'envoya vers les ports de Tévénapatan et de Paliacate, pour observer les Hollandais et ravager la côte, appelée par les Portugais, de Carreiro. Souza réduisit à la dernière extrémité les habitans de Montépoli, sujets du

naïque de Ginja. En s'en retournant, un vieux Maure lui dit qu'il y avait près de l'endroit où il était, une forteresse remplie de richesses, appartenant à Cotamuza, roi de Golconde : c'était un piége que ce vieux Maure lui tendait. Souza, emporté par l'espérance du butin, le suivit, et tomba dans une embuscade où il perdit la vie avec la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Le reste fut fait prisonnier et amené au roi de Golconde, qui les rendit pour les prisonniers que les Portugais avaient faits à Montépoli. Après cet échange, Joseph Péreira de Sampayo ramena l'escadre à Méliapour.

Celle qu'on avait destinée en Portugal pour les Indes, sortit du port de Lisbonne. Elle était composée de trois vaisseaux, et commandée par dom Manuel de Ménésès, qui avait sous ses ordres Lauzarote de Franca Pita, avec Lauzarote de Franca et Mendoce. Celui-ci fut obligé de rentrer dans le port de Lisbonne avec son vaisseau. Pita arriva heureusement à Goa. Manuel fut attaqué dans le canal de l'île de Saint-Laurent par quatre vaisseaux anglais qui le démâtèrent. On lui proposa de se rendre, et de le transporter à Surate, d'où il pourrait se retirer à Goa. Ménésès aima mieux se faire échouer sur les côtes des Cafres, qui le dépouillèrent avec tout son équipage. Enfin, après avoir souffert la soif, la faim et la dernière misère, ils trouvèrent des Cafres plus humains, qui les mirent

en état de gagner Goa, où le vice-roi tâcha de leur faire oublier leurs malheurs.

Le vice-roi en même tems punit l'insolence de Mahamet, chèque ou roi de Soar, dans l'Arabie, qui troublait le commerce d'Ormus. Ce chèque périt dans la guerre qu'on lui fit, et ses États furent dévastés. Le roi d'Ova, celui qui avait enlevé Sirian aux Portugais, voyant que le roi de Siam et d'Araçan, ses mortels ennemis, recherchaient l'alliance des Portugais, tenta aussi, par un ambassadeur qu'il envoya à Goa, de faire la paix avec eux, afin que ses ennemis ne pussent retirer aucun avantage de leurs secours. On écouta ses propositions. On fit même partir pour sa Cour un ambassadeur, qui s'en retourna sans avoir rien conclu. A son retour, le vice-roi expédia toutes les escadres destinées cette année pour croiser tant dans le golfe de Bengale qu'ailleurs.

En 1617, les troubles continuaient dans l'île de Ceilan. Trois nouvelles puissances s'y étaient élevées contre celle des Portugais : le roi de Candéa, Antoine Brito, qui aspirait à se former un État, pour ne relever de personne, et enfin l'imposteur Nicapéti, qui reparaissait de nouveau avec des forces plus redoutables que jamais. Le gouverneur dom Nuño Alvarès Péreira mettait ordre à tout avec une diligence incroyable; mais lorsqu'il domtait un ennemi, un autre se présentait : il fallait sans cesse

avoir les armes à la main, et peu à peu les meilleurs soldats périssaient, et les places demeuraient sans défense. La guerre se fesait avec la dernière cruauté: on ravageait les campagnes, on mettait à feu et à sang les villes et les villages; on n'épargnait ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards, et l'on commettait de part et d'autre des actions abominables.

Nicapéti était le premier auteur de toutes ces cruautés. Les Portugais et les Ceilanais qui combattaient sous leurs étendards s'assemblèrent à Pilandu. Ils marchèrent vers Casugambala, et de là vers Talampéti, où l'imposteur était alors, et où il trouvait toujours une retraite assurée dans ses disgrâces. Les Portugais allèrent camper à Polpéti, et de là ils passèrent à Balané de Béligiam, où ils laissèrent leurs malades et le butin qu'ils avaient fait. Ils y tinrent aussi un Conseil pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. On prit le parti de se séparer en deux corps: ce fut une grande faute; car de redoutables qu'ils étaient étant unis, ils devinrent, par leur désunion, faciles à vaincre, ou du moins trop faibles pour tenter rien de considérable.

Laurent Pérès de Carvallo partit de Goa, et se rendit dans l'île de Ceilan avec quelques troupes qu'il avait levées à ses dépens, pour y servir sa patrie. Louis Gomez Pinto, dom Constantin, Dominique Cavallo et François Barbosa passèrent à

Azévédo, ayant perdu toute espérance d'établir une paix solide entre la Cour persane et la Cour portugaise, s'appliqua à la maintenir avec les autres puissances asiatiques. Ce fut dans cette pensée qu'il arma deux galions, commandés par Augustin Lobato et Michel Homen Pinto, avec ordre d'aller à Macassar porter un présent considérable au roi de cette île, qu'il voulait engager à demeurer fidèle aux Portugais, et à se déclarer contre les Hollandais, qui continuaient avec succès la navigation des Moluques. Le roi de Macassar reçut le présent du vice-roi avec joie; et, pour lui en marquer sa gratitude, il fit armer quelques galiotes, et les envoya chargées de vivres et de munitions à Ternate, où les Espagnols commençaient à manquer de tout. Les Hollandais voulurent empêcher ce secours d'entrer dans la citadelle; on les repoussa avec perte. Les Portugais, à leur retour, passèrent à Marilla, où ils furent obligés d'hiverner.

Le vice-roi ne borna pas ses soins à veiller à la sûreté des places qu'on possédait en Asie et en Afrique; il jeta aussi les ieux sur l'île de Madagascar ou de Saint-Laurent. En 1613, il y envoya une caravelle sous les ordres de Paul Rodriguez de Costa, avec deux Jésuites, Pierre Freyre et Louis Mariano, homme savant dans les mathématiques. Ils abordèrent vers le mois d'avril dans cette île, qu'on avait négligée jusqu'alors : elle a six cens lieues

de circonférence, et deux cent soixante de largeur. Elle était divisée en plusieurs royaumes, extrêmement peuplée et très-fertile, arrosée de plusieurs rivières, et coupée par des montagnes et par des vallées qui en font un séjour agréable. Ptolémée et Pline parlent de cette île, le premier sous le nom de Minotias, et le second sous celui de Core. On ignore quels sont les premiers peuples qui l'ont habitée : il y a apparence que c'étaient les Cafres; du moins leur voisinage de cette île le fait présumer. Les Arabes la connaissaient, et, après eux, les Portugais y pénétrèrent. La nation la plus considérable de l'île porte le nom de Buques; ils ne connaissaient ni religion, ni temples, ni prêtres. Cependant ils circoncisaient leurs enfans entre cinq et sept ans. Les peuples y sont noirs, mulâtres et blancs. Les hommes y sont grands et vigoureux; ils épousent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, et les répudient au moindre dégoût. Mais, comme il n'en résulte aucun déshonneur pour elles, elles trouvent facilement à se remarier. Ils célèbrent leurs funérailles en festins et en danses. Nous avons dit qu'il y avait plusieurs royaumes. Le gouvernement y est monarchique. Les rois se font sans cesse la guerre, non pour conquérir les États de leurs voisins, mais seulement pour le plaisir de guerroyer.

Les Jésuites travaillèrent avec quelque succès à faire connaître la religion à ces princes et à leurs

de plus en plus dans les Indes, et la puissance des Portugais y recevait de jour en jour des atteintes qui en présageaient déjà la ruine, malgré les soins du vice-roi, qui mourut à Goa sur la fin de l'année, après avoir gouverné deux ans. Il fut inhumé à côté de son père, qui y était mort occupant la même charge.

Après les cérémonies de ses funérailles, on ouvrit les lettres de succession, où le Roi nommait Ferdinand d'Albuquerque, âgé de soixante-dix ans, et établi à Goa depuis quarante. Les affaires se maintinrent à peu près dans le même état sous son gouvernement et sous celui de dom Alfonse de Norogna, qui jouit de cette dignité sans l'exercer; car Philippe II, appelé en Espagne III, étant venu à mourir, Norogna, qui était vieux, refusa de partir, et rentra à Lisbonne.

Telles furent les principales actions des Portugais dans leurs conquêtes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, sous le règne de Philippe, deuxième du nom en Portugal, et troisième en Espagne. Philippe était né à Madrid le 14 d'avril 1578. L'an 1583, il fut reconnu prince des Espagnes et de Portugal : il n'avait alors que cinq ans, et vingt lorsqu'il monta sur le trône en 1598, après la mort de Philippe II d'Espagne, ou Ier de Portugal, son père. Tous les princes de l'Europe lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter sur son avènement

à la couronne, et il les reçut tous avec cette magnificence extérieure qu'affectait alors la maison d'Autriche.

Tout son règne fut celui de ses favoris. Doux, pieux et modéré, mais mou, crédule et peu laborieux, il leur abandonna les rênes de l'État; et la confiance aveugle qu'il eut en eux fut le présage assuré de la décadence de la monarchie espagnole. Cette puissance énorme, qui avait été si redoutable à l'Europe, succombait sous son propre poids. Elle s'ébranlait de toutes parts : de toutes parts on osait l'attaquer, et le succès répondait à cette audace. Philippe fit la guerre au duc de Savoie en faveur des Génois et du duc de Mantoue. Il soutint les Valtelins contre les Grisons, avec peu de succès : la France lui donna la loi, et le força de signer des traités de paix qui ne lui furent point avantageux.

La fortune ne lui fut guère plus favorable dans les Pays-Bas, qu'il avait cédés à l'infante Élisabeth, sa sœur, et à l'archiduc son mari. Ses troupes firent le siége d'Ostende, célèbre par une durée de trois ans : elles prirent enfin cette place en 1604, et cette conquête coûta à l'Espagnol près de cinquante mille hommes. Le marquis de Spinola, capitaine fameux, et général de ses troupes, prit quelques autres villes, et remporta des avantages assez considérables sur les Hollandais; mais, malgré ses succès, Philippe, épuisé d'hommes et d'ar-

Roi était dans une galère où l'on avait épuisé tout ce que l'art peut fournir d'ornemens pour la rendre brillante et magnifique. Elle était suivie de plusieurs autres, où les principaux seigneurs du royaume se montraient avec toute la pompe et le luxe qui régnaient alors dans le Portugal. Le canon retentissait de toutes parts; les bords du Tage, le port, les rues de Lisbonne, étaient couverts d'échafauds richement parés, où les hommes et les femmes étalaient à l'envi leur magnificence. Philippe, à la vue de tout le peuple qui était dans les rues, ne put s'empêcher de dire qu'il s'était aperçu ce jour-là seulement qu'il était roi : il donna le nom de Félicité de Philippe à Lisbonne.

Ce prince assembla les États généraux du royaume, et y fit reconnaître le prince son fils pour son successeur; les États prêtèrent au jeune prince, comme tel, serment de fidélité. Ayant achevé cette cérémonie, il s'en retourna à Madrid, où il mourut le dernier jour de mars de l'année 1621, la quarante-troisième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. On l'inhuma dans le monastère de Saint-Laurent. Il était de taille médiocre; il avait le front élevé, les ieux bleus, les lèvres grosses, les cheveux blonds, le visage blanc et animé. Au reste, c'était un prince indolent et faible, bon cependant, et aimant naturellement la justice, mais incapable d'application et de voir tout par lui-même, laissant

tout régler par ses favoris et ses ministres; ce qui peut arriver de plus funeste aux États. Un prince devrait sans cesse veiller à tout ce qui concerne le gouvernement; examiner la conduite de ceux auxquels il a confié son autorité; s'informer s'ils en font un usage conforme à ses désirs et à ce qui peut faire le bonheur et la sûreté de ses sujets; entrer dans le détail de tout le gouvernement, connaître ses forces, ses intérêts, et ceux de ses voisins; être attentif aux différens mouvemens que l'ambition, l'envie ou le désir de nuire pourraient leur inspirer; être toujours prêt à s'immoler pour le bien de l'état et pour le bonheur de ses sujets, dont il est le père. Un prince, quelque louables qualités qu'il ait d'ailleurs, remplit mal sa destination, s'il n'agit en conséquence de ce principe. Enfin il doit sans cesse se ressouvenir qu'il est à l'État; que sa joie, que ses plaisirs dépendent uniquement du bonheur de ses sujets, et que tout contentement, s'il ne part immédiatement de cette source, est condamnable en lui. Philippe aurait été un bon citoyen; il ne fut qu'un mauvais roi. Il avait épousé Marguerite d'Autriche, fille de Charles, archiduc de Grats, et de Marie, princesse de Bavière.

Marie lui donna plusieurs enfans. Dona Anne-Marie-Maurice, qui épousa en 1615 Louis-le-Juste, roi de France et de Navarre. Elle en eut Louis-le-Grand et Monsieur. Cette princesse mourut le 6

janvier de l'année 1666. Elle avait de l'esprit et du courage, et fut régente pendant la minorité de Louis XIV.

Dom Philippe, qui succéda au roi son père, naquit le 8 avril 1605, et mourut le 17 septembre 1665. Dona Marie, née à Valladolid le 10 août 1606, désignée pour épouser le roi d'Hongrie, et qui cependant devint impératrice, en se mariant avec Ferdinand III, mourut en 1646. Dom Carlos naquit à Madrid le 14 septembre 1607, et mourut en 1632. Dom Ferdinand reçut la vie à Saint-Laurent-le-Royal, le 17 mai 1609 : il fut cardinal, archevêque de Tolède, prieur de Crato, abbé d'Alcobaça, et gouverneur-général des Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles le 26 octobre 1641. Dona Marguerite, née à Lesma, dans le mois de mai 1610, mourut le 11 mars 1617. Enfin, dom Alfonse, le dernier des enfans de Philippe et de Marguerite, vint au monde à Saint-Laurent le 22 septembre 1611, et mourut l'année suivante. Sa mère vit terminer ses jours en le mettant au monde. Cette princesse était sage et modérée, et elle fut généralement regrettée.

Pendant que Philippe occupa le trône d'Espagne et de Portugal, on vit sur la chaire de Saint-Pierre, Léon XI; Paul V, qui succéda à Léon en 1605, et Grégoire XV, qui prit la tiare en 1621. Rodolfe II, Mathias Ier et Ferdinand III, occupèrent l'empire,

qui, sous leurs règnes, fut agité de cruelles et funestes guerres durant plusieurs années.

Sous le règne de Philippe II (IIIᵉ du nom en Espagne), le Portugal semble effacé de la liste des États de l'Europe, et son histoire est tout entière dans ses possessions de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Ce peuple, si vaillant autrefois et si intrépide, perd peu à peu ses conquêtes et la gloire qu'elle avait acquise au prix de tant de sang. Les Mogols lui prennent l'Indostan; les Perses s'étendent du côté de l'Arabie; les Anglais s'emparent d'Ormus; les Hollandais se rendent maîtres de Malaca, de Ceilan et des îles de la Sonde, et les conquérans des Indes n'y sont plus connus que par leurs défaites et leurs malheurs. Leur métropole, qui dicta si souvent des lois aux rois de Castille et de Léon, n'est plus qu'une cité sans titre; de l'Algarve au Tras-os-Montès on ne compte plus que des provinces espagnoles. On peut juger de l'état où le Portugal dut être réduit dans la période que nous venons de parcourir, par ce précis, en forme d'instruction, que Philippe II laisse à son successeur.

« Il est de la dernière importance, » écrivait-il à son fils en 1598, « de s'assurer des Portugais. » Loin de les charger d'impôts et de subsides, on » peut leur accorder d'abord tous les priviléges et

» toutes les grâces qu'ils demanderont. Aussitôt » que le royaume sera tranquille, et lorsque les » peuples seront accoutumés à la domination espa- » gnole, on commencera à attaquer leurs privi- » léges, en leur donnant de tems en tems, sous » divers prétextes, des magistrats espagnols, pour » les y accoutumer insensiblement. On ne doit ja- » mais perdre de vue le duc de Bragance, ni cesser » d'éclairer de près toutes ses démarches. On peut » avoir pour lui de grands égards; mais il faut » l'écarter de toutes les dignités de l'État, et ne lui » en accorder jamais qu'en Espagne, en attendant » qu'il se présente une occasion de l'opprimer avec » toute sa famille. Il est bon d'éloigner la noblesse, » et de l'envoyer servir dans des postes honorables, » en Flandre, en Allemagne et en Italie. S'il arri- » vait quelque différend entre les Grands d'Espagne » et de Portugal, il serait important de favoriser » ces derniers, et de donner en même tems les » principales charges du royaume à ceux qui paraî- » tront les plus dévoués à la Cour de Madrid, afin » d'attirer les autres par l'espoir des récompenses. » Lorsqu'on n'aura plus rien à craindre de la part » des Grands, de la noblesse et du peuple, on ôtera » aux Portugais toutes les charges, soit ecclésias- » tiques, soit séculières, pour les donner aux Cas- » tillans, et on ne gouvernera plus le Portugal,

» que sur le pié des autres provinces qui com-
» posent la monarchie espagnole. » Ce plan eut toute son exécution, voyons quelles en furent les suites.

PHILIPPE III.

VINGT-UNIÈME ROI DE PORTUGAL.

(En Espagne, Philippe IV.)

En 1621, Philippe III (4e du nom, roi d'Espagne) succède au Roi son père; et, par sa dureté inflexible, force les Portugais de se révolter. Ils secouent le joug de la domination espagnole, le 1er décembre 1640, et proclament, sous le nom de Jean IV, le duc de Bragance roi de Portugal. Le duc arrive à Lisbonne, et y est reconnu prince souverain, comme ayant droit de succession et de représentation. La duchesse de Mantoue, gouvernante, se retire dans un monastère, à deux lieues de la capitale. François Suarez, lieutenant civil, et Michel Vasconcellos, secrétaire-d'État, qui avaient le plus maltraité les Portugais, sont assassinés par le peuple.

Au commencement du règne de Philippe IV en Espagne, et IIIe en Portugal, dom François de Gama, comte de Vidigueira, fut nommé pour la seconde fois vice-roi des Indes. Il mit à la voile, et sortit du port de Lisbonne le 18 mars, avec quatre vaisseaux commandés par l'amiral dom François

Mascarégnas, Nuño Péreyra Freyre, et dom François Lobo. Dom Sanche de Tovar et Silva était parti quelques jours auparavant avec deux galions, et deux pataches, ayant sous ses ordres Gonçalès de Séqueira, François Sodre Péreira, et François d'Almada Cardoso. Gama fut malheureux dans son voyage, et n'arriva à Goa qu'après avoir essuyé tous les inconvéniens qui accompagnent souvent une si longue navigation.

Son arrivée à Goa déplut généralement à tout le monde. On le haïssait, et on le craignait. Les plaintes qu'on avait portées contre lui dans son premier gouvernement, firent tout craindre de sa part. On ne doutait point qu'il ne cherchât à s'en venger, et que l'autorité dont il se trouvait revêtu, ne fût employée à cet usage. Toutefois, Gama ne parut d'abord occupé que du bien public. Il fit faire le procès à Simon de Mélo et à Louis de Brito. Simon se sauva dans les terres d'Idalcan ; Brito eut la tête tranchée, et reçut ainsi la peine due à ses concussions. Gonçalès Séqueira passa d'Ormus, dont le Persan s'était emparé, à Mascate, que les ennemis menaçaient. Il alla ensuite les combattre avec sept fustes à Soar dans l'Arabie. Trois galions partis de Cochim défirent à Paléacate quelques vaisseaux hollandais et péguans; et dom François Mascarégnas, dont la valeur égalait la prudence, se rendit à Macao, pour défendre cette

place contre les Hollandais, et rétablir l'intelligence entre le clergé et les séculiers qui se disputaient le gouvernement, et qui, en se le disputant, se mettaient en danger de tout perdre.

La fortune s'était déclarée contre les Portugais : pendant les années 1622 et 1623, ils firent plusieurs pertes considérables, tant sur terre que sur mer. Des villes importantes leur furent enlevées, et des flottes nombreuses submergées ou entièrement ruinées. Celle qui partit de Lisbonne l'an 1624, sous le commandement de Nuño Alvarès Botello, aborda heureusement à Goa. Tandis qu'il se reposait dans cette ville des fatigues qu'il avait essuyées pendant le cours d'une si longue et si pénible navigation, Rui Freyre d'Andréade croisait avec quelques fustes dans le golfe Persique. Il y a des hommes nés pour les succès heureux: la fortune, s'il est permis de parler ainsi, enchaînée par le génie qui les conduit, n'oserait les abandonner : ils surmontent tous les obstacles; le malheur même devient pour eux une route certaine pour arriver au comble de la gloire. Andréade était du nombre de ces hommes fortunés. Tandis que les autres Portugais essuyaient de tous côtés les plus tristes revers, il répandait la terreur et l'épouvante dans tout le golfe Persique : il coupait les vivres aux Persans qui étaient dans Ormus, il mettait en fuite leurs flottes, il les fesait périr, il interrompait leur commerce, et les eût enfin contraints

d'abandonner toutes leurs nouvelles conquêtes, si ses forces eussent répondu à sa valeur, à son courage et à sa prudence.

Neuf vaisseaux anglais et hollandais abordèrent alors à Ormus. Le vice-roi, en ayant été informé, fit promtement armer une flotte pour aller les combattre. Il en confia le commandement à Nuño Alvarès Botello. Celui-ci mit à la voile, vogua vers Ormus, essuya une rude tempête, et joignit néanmoins l'ennemi. On se battit avec une fureur extrême; le combat fut long, Botello blessé, et les Hollandais très-maltraités. Ils eussent cependant triomphé, sans Rui Freyre d'Andréade. Andréade, croisant dans les parages où le combat se passait, força de voiles, et arriva à tems pour relever le courage des Portugais. On rechargea l'ennemi, qui enfin prit la fuite, et se retira dans le port de Comoram.

Vers le milieu du mois de février, ils reparurent en pleine mer. Botello fit proposer à l'amiral des ennemis un duel, par Valentin Gomez de Prado, pour qui Botello avait tant d'estime, qu'il le désigna pour lui servir de second; mais l'amiral hollandais refusa prudemment le combat. Alors les deux flottes s'attaquèrent et se canonèrent avec beaucoup de fureur. Les ennemis perdirent tant de monde, qu'ils se retirèrent encore à la rade de Comoram. Botello relâcha dans l'ile de Laraca pour

reur, et qu'ils ne souffriraient point qu'on laissât subsister cette maison dans l'état où le commandant l'avait mise. Celui-ci, pour prévenir des inconvéniens plus dangereux que leurs murmures, les fit démolir, et les Chinois furent satisfaits.

Vers cette époque, dom Alfonse Mendez, nommé au patriarchat d'Éthiopie, partit avec six Jésuites de Diou pour se rendre dans cette partie de l'Afrique, où l'Empereur, comblé de la joie la plus vive, le reçut honorablement. On pénétra aussi dans le royaume de Thibet, qu'on croyait alors s'étendre depuis la Chine jusqu'à la Moscovie, formant différens États, confondus sous le nom de grande Tartarie. Les habitans du royaume proprement appelé Thibet étaient simples, dociles, et respectueux envers leurs prêtres, qu'ils appelaient Lamas. Ces Lamas fesaient profession de pauvreté et de chasteté. Leurs temples étaient superbes, leurs cérémonies bizarres, leur religion, un assemblage de différentes erreurs du paganisme et du mahométisme, mêlées de quelques idées puisées dans le christianisme; ce qui fait penser qu'ils l'avaient connu autrefois.

Les Lamas portent une longue robe rouge, sans manches, qu'ils attachent avec une ceinture d'une étoffe de la même couleur, et dont les bouts descendent jusqu'à leurs piés. Ils couvrent leur tête d'un capuchon, et leurs épaules d'un manteau plissé, pré-

tendant que le fils de Dieu est vêtu de la sorte. Leurs principaux prêtres, ou leurs évêques, ornent leur tête d'une espèce de mitre. Ils observent deux carêmes : dans le premier, ils ne mangent qu'une fois le jour, gardent un profond silence, et ne se parlent que par signes ; dans le second, ils font plusieurs repas, mais on ne leur sert qu'une fois de la viande. A l'heure de la prière, ils sonnent de leurs trompettes, faites avec des os de morts ; ils boivent dans leurs crânes, et se servent de leurs autres ossemens pour en faire des chapelets et des rosaires. Ils n'ouvrent leurs temples que deux fois l'année : le peuple y accourt de tous côtés ; il fait trois fois le tour de ces temples, et ensuite on lui permet d'y entrer pour faire la révérence à leurs idoles. Ces idoles représentent plusieurs anges, qu'ils appellent Las. Ils prétendent qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour le repos des âmes des morts, et on peint à leurs piés le démon enchaîné.

Les Lamas les plus jeunes courent de bourgade en bourgade, la tête couronnée de fleurs, sonnant de leurs trompettes, battant de leurs tambours, et chantant en chœur, croyant par-là imiter les anges. Au commencement de chaque mois, ils font des processions avec des bannières, où plusieurs démons sont représentés. Ils jouent de différens instrumens, et croient par ce moyen mettre en fuite les malins esprits. Le peuple s'imagine

qu'ils aiment à se loger dans le corps des animaux, surtout dans ceux qui sont d'une couleur noire. Il mène ses troupeaux aux Lamas, qui les exorcisent, et jettent quantité d'eau sur eux, et cette eau est bénite. Ils se mêlent aussi de guérir les hommes, en soufflant sur la partie qui leur paraît la plus affectée. Ils observent trois manières pour enterrer les morts, et c'est l'étoile qui brille le plus, dans le moment qu'on meurt, qui décide du choix que l'on en fait. Dans la première, on observe à peu près les mêmes cérémonies que nous; dans la seconde, on brûle les cadavres, on ramasse les cendres, on les mêle avec de l'argile, et l'on en fait des figures d'hommes, au nom desquelles ils font leurs sermens les plus solennels; dans la troisième, ils abandonnent les cadavres à de certains oiseaux blancs, de la grandeur des grues, et ils estiment cette sépulture la plus heureuse. Au reste, ils n'usent de ces trois manières d'inhumer qu'en faveur de ceux qui ont vécu d'une manière décente et convenable aux bonnes mœurs, reçues parmi eux. Ceux qui s'en sont écartés sont mis en pièces, et abandonnés aux chiens. Ils croient à un lieu rempli de gloire, de plaisirs et de délices pour les hommes sages et vertueux, et à un lieu rempli de douleurs, de peines et de tourmens pour ceux dont la vie n'a été qu'un tissu de libertinage et de scandale. Ceux qui sont destinés à être heureux

passent, après un certain tems, dans d'autres corps des animaux les plus nobles, et les autres, dans les corps des reptiles et des bêtes viles, immondes et méprisables. Enfin ils sont persuadés que Dieu, en créant le monde, créa un certain nombre d'âmes, et qu'il n'en crée plus. Ils confessent un seul Dieu en trois personnes : que le fils a été fait homme, qu'il est mort, monté au ciel, ainsi que sa mère, qu'ils ne croient point vierge.

Telle était la religion des habitans du royaume de Thibet, lorsqu'Antoine d'Andréade et Andrès Marquez, Jésuites, y passèrent du royaume de Déli, où ils étaient. Avant d'y arriver, ils traversèrent de vastes pays, et virent de hautes montagnes et de profondes vallées, au travers desquelles coulent les eaux du Gange avec une rapidité que l'œil peut à peine suivre. Partout ils trouvèrent des temples superbes, consacrés aux pagodes; partout les peuples gémissaient dans de honteuses superstitions. Ils parvinrent enfin au royaume de Siranagar, où tous les peuples voisins accourent, pour se laver dans une fontaine d'eau minérale, extrêmement chaude, croyant, quand ils s'y sont une fois plongés, que toutes leurs fautes sont effacées. Elle est consacrée à une pagode célèbre dans le pays. C'est là que les femmes sont chargées de tous les travaux pénibles : elles cultivent les campagnes, elles conduisent les troupeaux sur les

montagnes; et les hommes, chargés du ménage intérieur, vivent tranquilles dans leurs maisons. Enfin ils arrivèrent dans le royaume de Thibet où le Roi les reçut honorablement à Chaparague, où il tenait ordinairement sa Cour. On prétend même qu'ils le batisèrent, avec la reine et toute la famille royale, malgré les oppositions des Lamas, qui traitaient les Jésuites de charlatans et d'imposteurs.

Dans le Malabar, en 1625, le roi des Arioles embrassa le christianisme. Une flotte de trois vaisseaux arriva à Goa, et en repartit pour le Portugal; mais elle alla se perdre sur les côtes de France, avec une autre, commandée par dom Manuel de Ménésès. Cette perte fut la plus considérable qu'on eût faite depuis le malheur arrivé à l'infortuné Sébastien. Ce malheur n'empêcha pas de faire partir pour les Indes trois vaisseaux, sous les ordres de dom Manuel Péreira, qui, en revenant des Indes, en 1626, livra deux combats en deux endroits différens, contre trois vaisseaux hollandais.

En 1627, tandis qu'il continuait son chemin, Nuño Alvarès Botello partit avec ses galions pour Mascate. Il fut attaqué d'une tempête terrible, où il acheva de faire voir jusqu'à quel point il portait la grandeur de son courage. Tous ses vaisseaux furent dispersés, et lorsqu'il les eut rassemblés, ils se trouvèrent si éloignés de la terre, que l'eau vint

à leur manquer. Après plusieurs jours de navigation, ils découvrirent la terre de Rosalgate. Tous les Portugais voulurent aborder pour y faire de l'eau. Botello alla de vaisseau en vaisseau pour les en détourner. « Compagnons et amis, » leur disait-il, « n'allez pas vous exposer dans un pays qui a » toujours été funeste à votre nation. Ne vous au» rais-je vu échapper à la fureur des flots, que » pour vous voir massacrer impitoyablement par » des Barbares, nos plus cruels ennemis ! Nous som» mes bientôt à portée de voir finir les tourmens » que la soif nous cause; pourquoi vouloir donc » vous exposer à de nouveaux dangers? Croyez» moi, encore un peu de patience, et nous ver» rons nos peines terminées. » Alors il vogua vers Tève ; on le suivit, et on y trouva toutes sortes de rafraîchissemens.

Bientôt après s'étant remis en mer, il rencontra vis-à-vis de Surate six vaisseaux hollandais, qu'il mit en fuite ; tandis que deux escadres de Hollandais et d'Anglais allaient le chercher à Bombaim, où ils croyaient qu'il avait relâché. Ils canonèrent la forteresse, parcoururent la côte, et mirent à feu et à sang tout le pays. Rui Freyre d'Andréade ayant découvert un de leurs vaisseaux, le brûla, et fit périr tout l'équipage. Botello mit un terme au brigandage des autres. Le roi d'Achem fit une tentative inutile sur Malaca; les Hollandais échouèrent

Homem, dom Manuel Péreira, Simon Ferreira, dom Diègue Lobo, Antoine de Mélo et Sampayo, Gomès Lobo de Silva, Roque Péreira de Alta, Louis Gonçalès de Souza, Juan Gomez d'Abreu, Juan de Séqueira, Manuel de Souza Falcam, Gaspar Furtado de Prado, Baltasar Mendez, Juan Alvarès Pitam, Ambroise Borgès de Sotto-Maïor, et Juan Martinez de Caldas. Les sept premiers capitaines avaient commandé en chef, en différentes occasions, des escadres entières, et avaient remporté plusieurs victoires. Les autres s'étaient tous distingués par quelque action d'éclat. Toute la flotte mit à la voile le 22 septembre. A peine eut-elle gagné la haute mer, qu'elle essuya quatre tempêtes consécutives; enfin elle arriva heureusement à Pulubutum. Dom Nuño Alvarès Botello dépêcha deux vaisseaux pour aller annoncer son arrivée à Malaca. Il les suivit de près, et parvint le 22 octobre à la vue de cette ville. Il avait séparé sa flotte en trois escadres. Il commandait celle du centre, et Jérôme de Silveira, et l'amiral Coello, celles des ailes, qui, précédant de quelque distance l'escadre du milieu, formaient un croissant. On baissa les voiles, on jeta les ancres, et l'on fit une décharge générale pour saluer la ville.

Botello débarqua; et après avoir visité tous les postes de la ville, il revint sur sa flotte, et commença à harceler si vivement les ennemis, qu'il les

força à quitter leurs travaux, et tous les forts qu'ils attaquaient, pour se mettre eux-mêmes sur la défensive. Ils se retirèrent dans la rivière de Pongor, où les vaisseaux des Portugais ne pouvaient entrer sans danger, à cause de leur grandeur. Botello fit descendre ses troupes dans des bâtimens plus petits et plus légers, appellés *Balames*. Il s'embarqua lui-même dans un de ces navires, et alla reconnaître les forces de l'ennemi. Il en vint ensuite aux mains, et comme il s'exposait aux plus grands périls, les soldats, animés par sa présence, combattirent avec une valeur sans égale. Laçamane, général des Achémois, désespéra dès ce moment du succès de l'entreprise.

On combattait nuit et jour. La rivière de Pongor était devenue un théâtre sanglant, où régnaient la fureur et la mort. L'ennemi forma le dessein de se sauver à la faveur des ténèbres sur des bateaux. Baltasar Mendez Vasquez d'Évora, capitaine-major de l'armée, s'en aperçut, et fit avorter leur dessein. Les Achémois ne songèrent plus à combattre pour la victoire, mais uniquement pour défendre leur vie. Leur galère qu'ils appelaient l'*épouvante du monde*, à cause de sa grandeur, et de son équipage nombreux, fut attaquée par François Lopez. Le Portugais l'aborda malgré une grêle de flèches, de dards, de coups de fusil et de coups de canon. Thomas de Caçérès et Augustin Ribeiro s'y jetèrent

s'était retiré, et de s'emparer de sa personne, si cela était possible; ce qu'on lui promit.

Vers le milieu de janvier 1629, Botello, naviguant dans le parage de Romania, reçut des nouvelles du roi de Pam, qui lui apprenaient qu'on avait arrêté Laçamane avec deux de ses officiers, dont l'un était un des principaux seigneurs du royaume d'Achem. Lorsqu'on présenta Laçamane à Botello, il lui dit : « Seigneur, vous voyez Laçamane dans » vos fers. Deux choses toutefois adoucissent la ri- » gueur de mon sort: la première, de n'avoir été » vaincu que par vous; la seconde, d'avoir prévu » mon malheur, et d'avoir fait mes efforts pour le » détourner, en persuadant à mon Roi que la guerre » qu'il allait faire aux Portugais de Malaca était in- » juste; il a méprisé mes conseils, et j'ai obéi à ses » ordres. » « Je le sais, » lui répondit Botello, « et » moi et la ville de Malaca en conserveront une éter- » nelle reconnaissance. » En effet, Botello le traita avec générosité, et adoucit autant qu'il put la rigueur de son esclavage. Mais malgré tous les égards qu'on eut pour lui, une douleur profonde avait saisi son cœur, et peu de jours après sa captivité il expira, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Dès le mois d'octobre de l'année 1628, dom Michel de Norogna, comte de Lignarès, était arrivé à

Goa pour occuper la place de vice-roi. Lorsque Botello en fut informé, il fit prier Norogna, non-seulement de lui permettre d'exécuter quelques desseins qu'il avait conçus pendant qu'il était revêtu de l'autorité, mais même de lui envoyer des secours, pour les exécuter au gré de ses désirs. Norogna y consentit, et lui envoya un secours plus fort qu'il ne le demandait. Cette action fit beaucoup d'honneur à Norogna : on vit qu'il ne cherchait alors que le bien public, et tous les Portugais lui applaudirent.

Cependant Botello croisait toujours dans le détroit avec vingt-sept vaisseaux. Il relâcha à Jambe, place où les Hollandais abordaient souvent, à cause de la quantité de poivre qu'on y trouvait. A l'embouchure de la rivière, il rencontra deux de leurs vaisseaux qu'il combattit, et vainquit après une longue résistance de leur part. Il envoya le plus petit à Malaca avec tous les prisonniers qu'il avait faits. On ne pouvait se lasser, dans cette ville, de publier ses louanges : on disait que Botello fesait revivre l'ancienne valeur des Portugais; qu'il rétablissait, par son courage et sa magnanimité, leur gloire et leur réputation. L'envie et la calomnie, toujours hardies et toujours impudentes, respectaient même les actions de ce grand homme.

Tandis qu'on exaltait ainsi dans Malaca le mérite de ce brave capitaine, il poursuivait toujours son

chemin dans la rivière de Jambe. Il découvrit un vaisseau d'une grandeur considérable, et puissamment armé. Il se disposa à l'attaquer, et l'attaqua en effet. Le premier boulet qui porta mit le feu aux poudres, et aussitôt le vaisseau parut environné de flammes. Botello passa en avant; mais ses soldats périrent en partie pour avoir bu de l'eau de la rivière sur laquelle il naviguait. Ce malheur ne put l'arrêter, il arriva devant la place. Les Barbares et les Hollandais sortirent avec vingt-six vaisseaux pour le combattre. Botello les mit honteusement en fuite, et, malgré le canon et la mousqueterie du rivage, il enleva deux vaisseaux à la vue des ennemis. Il partit ensuite, et fit voile vers Jacatara. Il rencontra en chemin un gros vaisseau chargé de poudre, que les ennemis envoyaient dans les places voisines; il le chargea, et pour animer ses officiers et ses soldats, il prit en main un crucifix, en leur disant: « Voilà le Dieu que ces barbares ont outragé, vengez-le, et mourez, s'il le faut, pour ce Dieu que » vous adorez. » Aussitôt on investit l'ennemi qui se défendit avec une valeur singulière. La résistance irritait le courage de Nuño. Les Portugais parvinrent à l'abordage. Michel Péreira sauta des premiers dans le vaisseau, et y fut tué d'un coup de lance. L'ennemi, pressé de tous côtés, et par les Portugais, et par le feu qui avait pris au vaisseau, se jeta dans l'eau pour se sauver. Nuño ordonna qu'on cou-

rût pour délivrer les Portugais qui y étaient, et lui-même s'approcha pour secourir dom Antoine Mascarégnas. En même tems son vaisseau fit un mouvement violent : Botello tomba dans l'eau, et fut écrasé. On vola pour le secourir; mais on ne le retira que mort. On ne saurait exprimer les cris affreux que la douleur et le désespoir arrachèrent à ses officiers et à ses soldats. « C'en est fait, » s'écriaient-ils, « nous perdons le seul homme qui pou» vait rétablir la gloire et la réputation des Portugais » dans les Indes. Il aurait réparé tous nos malheurs » causés depuis tant d'années par la lâcheté de nos » généraux; il aurait rendu à nos armes tout l'éclat » qu'elles avaient sous nos plus fameux vice-rois. » Ensuite ils s'étendaient sur ses qualités: l'un vantait son courage, l'autre sa prudence; quelques-uns fondaient en larmes, en se rappelant sa magnificence, son désintéressement et sa générosité : tous publiaient à l'envi les services qu'ils avaient reçus de lui. Éloge flatteur et pour Botello, et pour ceux qui savaient si bien le louer par un aveu si noble et si grand!

Enfin ils embaumèrent son corps, et prirent la route de Malaca. Un profond silence régnait sur tous les vaisseaux. Les voiles étaient tendues de noir, tout manifestait la douleur dont ceux qui composaient cette armée navale étaient pénétrés. Ils se présentèrent ainsi à Malaca, où, dès que la

mort de Botello fut connue, on n'entendit que des cris, des gémissemens et des sanglots. Le peuple de l'un et l'autre sexe, les magistrats, les chefs de la ville, tous fondaient en larmes, en se rappelant les bienfaits qu'ils devaient à ce général. Ensuite ils songèrent à lui rendre les derniers devoirs. On l'inhuma dans l'église des Jésuites. Le peuple, qui y était accouru, interrompit à différentes reprises la cérémonie par ses larmes et par ses sanglots. Un Père de la Compagnie monta en chaire, et fit un discours très-éloquent sur les vertus de ce brave capitaine. Pénétré lui-même de douleur, il était souvent contraint de suspendre son éloge, pour donner cours à ses larmes, qu'il mêlait avec celles du peuple, des soldats, des officiers, et de tous les habitans de Malaca.

Dom Nuño Alvarès Botello avait la taille au-dessus de la moyenne, et il était parfaitement bien fait. Endurci dans les travaux militaires, il était fort et vigoureux. Son esprit était vif, et orné par l'étude des belles-lettres. Ennemi du vice, on le vit dès sa tendre jeunesse éviter avec soin tout ce qui aurait pu donner atteinte à ses mœurs. L'exemple pernicieux de ses compagnons ne put jamais le corrompre. Tandis que ces derniers s'occupaient dans Lisbonne de plaisirs frivoles et de vaines et honteuses amours, le jeune Botello s'occupait à acquérir toutes les connaissances nécessaires pour le

métier auquel il se destinait. Se rappelant sans cesse son illustre naissance, il observait dans toutes ses actions la décence convenable, par rapport à son état, et par rapport au public. Il fuyait avec horreur la plupart des jeunes seigneurs, à cause de l'indécence avec laquelle ils se montraient partout : il n'avait pour eux que du mépris. Lisbonne était alors remplie de ces braves, pestes publiques, dont la valeur féroce ne sait éclater que contre ses propres concitoyens. Ils avaient à leur tête un nommé Candoso. Celui-ci osa l'insulter pendant la nuit. Botello fondit sur lui, et le fit tomber à ses piés. Dès ce moment, on le respecta autant pour sa valeur, que pour la candeur de ses mœurs, et la noble élévation de son esprit. Enfin rien ne prouve tant l'estime qu'on avait pour lui, que la manière dont Philippe IV en Castille, et III en Portugal, en fit l'éloge, lorsqu'il apprit sa mort. Non content de cet éloge, il écrivit de sa propre main ces paroles au gouverneur de Portugal : « Ayant été informé » de la mort de Nuño Alvarès Botello, je vous écris » par ce courrier extraordinaire, pour vous dire » que si je n'étais point en deuil par la mort de ma » tante la reine de Pologne, j'y serais présente- » ment pour celle de Botello. Je donne à son fils » le titre de comte, à sa femme tous les honneurs » qui sont attachés à cette dignité, avec tous les » revenus du Mozambique, pour la mettre en état

vinrent fondre sur eux : on combattit pendant trois jours, et l'on repoussa toujours avec succès les assaillans. Succombant à la fatigue, accablés de coups, couverts de blessures, ils furent enfin taillés en pièces, et Constantin perdit la vie. Son imprudence fit oublier toutes les belles actions qu'il avait faites.

Le roi de Candéa savait que Constantin avait dégarni la forteresse de Colombo. Voulant profiter d'une conjoncture si favorable, il marcha pour l'assiéger, avec cinquante mille hommes bien armés et bien aguerris. Il était persuadé que les traîtres qui lui avaient livré Constantin, auraient égorgé le peu de Portugais qui étaient restés à Colombo, et que cette place ne pouvait manquer de tomber en sa puissance. Mais il se trompait : les Portugais restés dans Colombo, plus prudens que leur général, se tenaient sur leurs gardes, et ils avaient déjà puni de mort les traîtres qui lui avaient vendu Constantin. Lançarotte de Seyxas avait pris le commandement. Plein de courage et de bonne volonté, il ne s'étonna point du nombre de ses ennemis, et résolut de leur opposer une vigoureuse résistance.

Lançarotte n'avait en tout que quatre cens hommes, en y comprenant les jésuites et les moines, qui crurent pouvoir dans cette occasion prendre les armes, sans offenser le Dieu au ser-

vice duquel ils s'étaient consacrés; d'autant plus que c'était pour combattre ses ennemis. Le général les distribua dans les postes différens qu'il avait à défendre. L'ennemi les attaqua avec vigueur; mais tous ses efforts furent inutiles: on le repoussa avec la même intrépidité. Cependant les vivres vinrent à manquer dans la citadelle; on y était réduit à la dernière extrémité, lorsque les assiégés reçurent du secours de Philippe Mascarégnas, capitaine de Cochim, de dom Blas de Castro, qui était à Saint-Thomas, et enfin de la part du vice-roi, qui ordonna même à Philippe de Mascarégnas et à Antoine de Souza Coutigno de passer en personne à Colombo. Leur arrivée fit dans un moment évanouir toutes les espérances du roi de Candéa.

Pendant qu'on assiégeait Colombo, les habitans de Cambolim, péninsule à quarante lieues de Goa, près de Cananor, envoyèrent des députés au vice-roi, pour lui offrir une place où il pourrait faire construire une citadelle. Le vice-roi chargea de cette commission dom Diègue de Fonséca, capitaine de Sofala. Il en avait déjà jeté les premiers fondemens, lorsque Virabadar, roi de Canara, vint fondre sur lui avec quelques troupes. Diègue Fonséca prit les armes, et repoussa avec succès cet ennemi imprévu. Alors Virabadar, ne pouvant empêcher les Portugais d'achever leur citadelle,

approuva et favorisa leur dessein. Les conditions auxquelles les habitans de Cambolim consentirent à la construction de cette citadelle, furent qu'on n'y enverrait jamais d'autres religieux que de l'ordre de Saint-François. On le leur promit, et on leur tint parole. Diègue Fonséca étant encore à Cambolim, dom George d'Alméida et Christoval Borgès Cortéréal arrivèrent de Lisbonne à Goa. Alméida demeura dans les Indes, et donna son vaisseau à ramener en Europe à Antoine de Souza et Carvallo, qui alla se perdre à la barre de Lisbonne.

Le vaisseau Saint-Gonçalès partit de Goa au commencement de mars, avec deux autres vaisseaux, pour faire aussi le voyage d'Europe. Le premier avait pour capitaine Ferrand Lobo de Ménésès. Ayant manqué d'eau en chemin, il fut obligé de relâcher dans la baie de *Fermosa*, nom convenable à sa largeur; elle en a trois de longueur, et cinq de circonférence; elle est à l'abri des vents; est, nord-est et sud-est sont les seuls qui s'y fassent sentir. Cette baie est une des bornes du cap de Bonne-Espérance. Le Saint-Gonçalès y arriva vers le milieu du mois de juin. Il avait un peu souffert, et avait besoin d'être radoubé et déchargé. Le tems était favorable pour prendre terre, et pour faire tout ce qui était nécessaire; mais ils l'employèrent à prendre d'autres expédiens qui causèrent leur perte.

Ils crurent qu'en vidant l'eau qui y était entrée, il serait en état de continuer le voyage. Ils firent descendre un homme pour chercher la pompe dans le fond de cale; cet homme ne revenant point, on y en fit descendre un second et un troisième, parce que les autres ne revenaient pas; ils en descendirent un quatrième avec des cordes, qui trouva les trois autres morts, et lui-même ne fut retiré qu'expirant. Lorsqu'il eut repris ses sens, il rapporta ce qu'il avait vu, et ajouta qu'ils avaient été étouffés par la puanteur du poivre qui était mouillé et pourri.

Alors ils se déterminèrent à descendre à terre, et mirent le vaisseau sur le côté pour le radouber. Mais une tourmente survenue tout à coup brisa le navire sur le rivage. A ce triste spectacle, tout l'équipage demeura abattu et consterné. Cependant, rappelant leur courage, ils retirèrent les vivres et les munitions qui étaient dans le vaisseau, et que la mer n'avait point gâtés; ils résolurent de travailler à la construction d'un autre navire, en se servant des cordages, des mâts et des voiles de celui qu'ils venaient de perdre. Le capitaine ne pouvant, à cause de sa vieillesse, veiller à ce travail, permit à tout l'équipage de se choisir un autre capitaine parmi eux. Le choix tomba sur Roc Borgès, homme intelligent et laborieux. Simon de Figueyrédo, jaloux de la préférence qu'on lui avait donnée, voulut l'as-

si mal l'art de la navigation, qu'ils ne pouvaient sortir du parage où ils s'étaient embarqués. Heureusement pour eux, ils découvrirent un vaisseau commandé par Antoine de Souza et Carvalho, qui les reçut dans son bâtiment. Ce qui occasionnait alors tant de naufrages, c'était l'avidité du gain; on chargeait les vaisseaux au-delà de ce qu'ils pouvaient porter, et ensuite, à la moindre tempête, ils périssaient, ou l'on était obligé de jeter dans la mer tout ce qu'ils portaient. Les Rois furent obligés de remédier à cet inconvénient, en fixant, par une ordonnance, la charge de chaque bâtiment à proportion de sa grandeur. Mais ni les ordonnances du prince, ni les fréquens accidens qu'on éprouvait, ne pouvaient corriger les Portugais; l'avarice et l'avidité les fesaient toujours retomber dans les mêmes fautes.

L'année suivante 1631, dom Nuño Alvarès Péreira mourut dans le Mozambique dont il était le gouverneur. L'empereur du Monomotapa n'était plus; dom Philippe, son petit-fils, régnait sur ses États, et conservait aux Portugais toute l'amitié qu'il avait pour eux avant d'être parvenu au trône. Capranzir, cafre riche et puissant, se souleva contre son autorité. Il attaqua aussi les Portugais qui étaient dans le Monomotapa, et en tua trois cens qui étaient dans le Mocaranga. Un affront si sanglant fait à la nation eut sa cause dans le peu d'intelligence qui régnait parmi les officiers; tous voulaient comman-

der, aucun ne voulait obéir : ils furent les victimes de leur orgueil et de leur vanité, et sans Christoval de Brito et Vasconcellos qui coururent à leur secours, il n'en serait pas échappé un seul. Lorsque les Portugais reçurent cet échec, Diègue de Souza et Ménésès occupaient déjà la place de Péreira dans le Mozambique. Peu de tems après, Capranzir fut tué d'un coup de mousquet. Un frère de l'empereur du Monomotapa fut mis en possession de ses États. Ce prince, à qui les religieux de Saint-Dominique avaient conféré le batême, portait le nom de l'instituteur de leur ordre.

Comme l'année allait finir, un vaisseau danois parut dans le parage de Calicut. Il relâcha à Coulam. Dom Manuel de Camara et Norogna, capitaine-major du royaume de Canara, alla avec sa galère et huit vaisseaux à rames pour s'en saisir. Le Danois, informé du danger qui le menaçait, prit la fuite. Manuel le poursuivit, le joignit et le combattit. Après une longue et vigoureuse résistance, les Portugais l'abordèrent, s'en rendirent les maîtres, et le ramenèrent à Coulam. Vers le mois d'avril de l'année suivante, 1632, le capitaine-major dom Blas de Castro s'empara, près de Négapatam, d'un autre vaisseau appartenant aux Hollandais. Cette prise coûta cher aux Portugais ; car, outre plusieurs braves soldats qu'on perdit dans cette occasion, Manuel de Prado et Maganallès y fut tué. Il servait depuis vingt-huit

depuis quelque tems, était marqué par quelqu'une de leurs pertes, tantôt en Asie, et tantôt en Afrique. Dans cette dernière partie du monde, dom Jérôme Chingulia, roi de Monbaze, s'affranchit de leur joug. Dom Pédro Leytam de Gamboa en était pour lors gouverneur. Chingulia avait été élevé à Goa dans la religion chrétienne; mais au fond du cœur, il était mahométan, comme son père infortuné que Simon de Mélo Péreira avait fait périr si indignement. Gamboa, au lieu de faire oublier cet affreux assassinat au fils, par une conduite prudente et modérée, le traitait en esclave plutôt qu'en Roi. Chingulia, né hardi et courageux, gémissait de la tirannie qu'on exerçait envers lui; mais il n'osait éclater; il craignait les Portugais, et plus encore ses propres sujets, qui s'étaient vendus si lâchement aux ennemis de son père.

Il allait souvent visiter son tombeau: là, il fondait en larmes, il lui parlait comme s'il eût encore vécu, il l'entretenait de ses malheurs, il baisait ses os, et en les baisant, il observait toutes les cérémonies dont usent les mahométans envers les morts. Étant un jour occupé à rendre ce triste et singulier devoir à l'auteur de ses jours, un Portugais l'aperçut, et alla dans l'instant avertir Gamboa. Ce tiran ne demandait qu'un prétexte pour perdre le prince: il ordonna au délateur d'épier Chingulia pour le surprendre à ce tombeau, le faire arrêter et l'en-

voyer à Goa. Le délateur le lui promit; mais aussitôt il alla tout révéler au Roi, dans l'espérance que ce prince l'en récompenserait noblement; mais il se trompa : Chingulia ne vit en lui qu'un double traître, l'attira dans un bois, et le fit massacrer par ses Cafres.

Cependant, profitant de l'avis, il résolut de prévenir les embûches que Gamboa pourrait lui tendre, de venger la mort de son père, et les outrages qu'il recevait chaque jour lui-même. Il choisit trois cens Cafres vaillans et entièrement dévoués à son service, se rendit en diligence à la forteresse, et demanda à parler au gouverneur: on crut que c'était pour le visiter, et on le laissa entrer avec sa suite. Aussitôt il courut à l'appartement de Gamboa qu'il tua de sa propre main. Les Portugais qui étaient dans la citadelle subirent le même sort, ainsi que la femme et la fille du capitaine, jeune, belle, qui aima mieux mourir que d'épouser le meurtrier de son père.

Gamboa y subit la peine due à sa tirannie et à son imprudence. Chingulia, dont la fureur et la vengeance n'étaient point encore assouvies, sortit de la forteresse à la tête de ses Cafres, fondit dans le quartier de la ville qu'habitaient les Portugais, et en fit un massacre horrible. Quelques-uns se sauvèrent dans le couvent des Augustins, où ils défendirent leurs vies pendant sept jours. Les vivres

» per, je le leur passe encore, quoiqu'il soit in-
» digne de tromper qui que ce soit : mais que, sous
» prétexte de religion, ils nous arrachent nos vies,
» et nous chassent de nos terres, c'est ce qu'au-
» cune religion n'a jamais toléré. Je ne connais
» point de Dieu qui commande à un peuple d'en
» exterminer un autre, pour lui apprendre à le
» connaître. La raison, la justice, tout s'oppose à
» des principes si monstrueux. Dieu n'est autre
» chose que la justice même, et tout ce que les
» Portugais ont fait en Asie et en Afrique blesse
» cette justice directement. Écoutons-les eux-
» mêmes : quand le Fils de Dieu, disent-ils, donna
» mission à ses Apôtres pour aller enseigner aux
» hommes sa nouvelle loi, lorsque vous trouve-
» rez, leur dit-il, des nations qui ne voudront
» point vous entendre, cherchez-en d'autres, ne
» contraignez personne. S'il eût voulu se faire con-
» naître par la violence, ne se fût-il pas expliqué
» autrement, et ne leur eût-il pas donné des ar-
» mées invincibles pour exécuter ses desseins? Sans
» doute il l'eût fait; mais cette conduite était con-
» traire à sa justice divine, et ceux qui la tiennent,
» déshonorent son nom, et l'offensent mortelle-
» ment. Considérez un moment de quelle manière
» les Portugais en ont agi envers nous. Vous ne
» trouverez dans leurs actions, à notre égard, au-
» cune trace ni de justice divine, ni de justice hu-

« maine. D'abord, pour s'introduire parmi nous, ils » ont commencé par nous déclarer la guerre ; et » dès qu'ils ont été reçus dans le sein de nos fa» milles, ils ne se sont attachés qu'à nous enlever » nos biens, en nous traitant de barbares, et en » nous jetant dans l'esclavage. Soumis à leur puis» sance, il est vrai, le sceptre dont ils s'étaient ren» dus les maîtres, fut remis à mes ancêtres ; mais » par combien d'opprobres, par combien de vio» lences n'ont-ils pas souillé ce bienfait ! Oublions» les, et ne parlons que de ceux qu'ils ont fait » essuyer à mon père. Vous savez tous qu'il a été » la victime de leur perfidie. Ils l'ont chassé, ils » l'ont poursuivi, ils ont corrompu ses sujets, ils » l'ont fait indignement assassiner. Mon père a » expiré sous leurs coups. J'ai vu mille fois dans » son tombeau, j'ai vu son sang, élever son cri jus» qu'à moi, pour demander vengeance. Cependant » mon père était juste, prudent, fidèle à ses tirans ; sa » prudence, sa fidélité, sa justice n'ont servi qu'à » hâter sa mort. Voilà quels étaient ses crimes, et » quels étaient les miens. Mais j'étais cependant » plus coupable que lui : j'avais été assez lâche » pour abandonner la loi du saint prophète. J'ai » été chrétien ; c'est un crime, j'en conviens ; et » rien ne peut m'en laver, que l'extrême jeunesse, » et le tems où je l'ai commis. J'étais à Goa, aban» donné à mes ennemis. Sans secours, sans con-

» seil, que pouvais-je devenir, au milieu d'une nation
» infidèle, que je voyais chaque jour plonger ses
» mains sanguinaires dans le sein de ceux qui re-
» fusaient d'accepter leur loi? J'en rougis; mais, je
» l'avoue, et mon aveu même doit me justifier, la
» crainte de la mort, et non mon consentement,
» m'ont fait alors chrétien. Que le saint prophète
» excuse ma faiblesse; mon cœur ne l'a jamais
» trahi. Vous donc, sujets fidèles qui m'écoutez,
» vous qui vous trouvez avoir commis le même
» crime, expiez promtement votre faute, en vous
» prosternant devant le saint Alcoran. Le saint
» prophète vous tend les bras; suivez l'exemple de
» votre roi, et bientôt le ciel vous inondera de ses
» bienfaits. Déjà par mon bras il a exterminé les
» oppresseurs de votre liberté; il vous la conser-
» vera; vos tirans ne sont plus : le grand Mahomet
» s'est déclaré votre protecteur. »

Les auditeurs, moins persuadés par le discours de leur Roi que par le danger qui les menaçait, apostasièrent presque tous. Ceux qui résistèrent furent embarqués dans un vaisseau, transportés à Moka dans l'Arabie, et vendus aux Turcs pour esclaves. Chingulia garda les plus belles femmes pour les faire servir à ses plaisirs; mais la plupart demeurèrent fidèles à la loi de Jésus-Christ, et souffrirent la mort avec une constance admirable. De ce nombre fut Natalie de Sà, jeune veuve, qui aux grâces

de la beauté joignait un courage mâle et une vertu supérieure. Le massacre de ces femmes fut suivi de la profanation des églises : on renversa les autels, on foula aux piés les images de Jésus-Christ et des Saints, et l'on convertit les églises en mosquées. Les rois voisins de Monbaze imitèrent l'exemple de Chingulia : ils se révoltèrent presque tous, et massacrèrent les Portugais qui étaient dans leur pays.

Lorsque les princes ou les rois perdent quelques-uns de leurs États, c'est souvent moins leur faute que celle de leurs ministres. Ceux-ci, occupés de leurs intérêts, oppriment leurs sujets; leurs cris parviennent rarement jusqu'au trône de leur Souverain : heureux et paisible, il les croit heureux et paisibles aussi; il n'apprend souvent leurs malheurs qu'en apprenant qu'ils ne sont plus ses sujets. A la vérité, un roi devrait tout voir par lui-même : ce n'est qu'en observant cette conduite, qu'il peut être assuré que la justice s'administre au gré de ses désirs; mais trop faible souvent pour embrasser un détail si immense, il est forcé de se livrer entièrement à des ministres qui ne sont pas toujours équitables comme lui. Un ministre sage, prudent, laborieux, éclairé, inaccessible aux passions, attaché uniquement au bien de l'État et à la gloire de son prince, est un don du ciel, rare et précieux, qu'on ne voit que de loin en loin. Depuis que les Portugais portaient le joug des Espagnols, les premiers

ministres de la Cour de Castille n'avaient songé qu'à leur grandeur, sans songer à celle de leurs Rois. Ces souverains faibles et indolens se livraient cependant entièrement à eux, et ces ministres ne donnaient ordinairement leur confiance qu'à des hommes corrompus, sans foi, sans honneur, et capables de tout sacrifier aux vues de ceux qui les employaient. Ainsi, presque tous les emplois, toutes les charges, toutes les dignités, ambassades, gouvernemens, commandemens de places, vice-royautés, postes de la guerre, postes de la magistrature, n'étaient accordés qu'à ces hommes pervers, à ces indignes citoyens, qui, pour se dédommager de l'opprobre qu'ils subissaient, pour parvenir aux honneurs, traitaient insolemment les sujets sur lesquels pesait leur autorité.

C'est à leur insolence que le Portugal dut une partie de ses pertes pendant son esclavage; c'est à cette source qu'on doit rapporter le malheur arrivé à Monbaze. La tirannie des commandans et des gouverneurs que l'Espagne y envoyait, y causa la révolution qu'on vient de rapporter. On ne fut étonné à Goa, lorsqu'on en fut informé, que de ce qu'elle avait tardé si long-tems à éclater. Le vice-roi en fut extrêmement affligé, et songea à faire les derniers efforts pour recouvrer ce royaume. Il arma une galère, une patache, sept vaisseaux et sept galiotes. Il nomma pour commander cette armée son

fils, jeune encore, mais brûlant de se signaler. Il chargea dom François de Moura de l'accompagner pour l'aider de ses conseils. Moura était un homme digne de la confiance qu'on avait en lui, sage, prudent et consommé dans les affaires des Indes, où il avait long-tems servi. Cette flotte mit à la voile vers le milieu de décembre. Le 2 février 1633, elle arriva à Ampaça, et le 10 du même mois, elle se présenta à la barre de Monbaze, où arrivèrent en même tems trois bâtimens envoyés de Mascate, par Rui Freyre d'Andréade, sous les ordres de Juan de Fonséca et Carvallosa, de Lazare et Antoine Rodriguez Pina. Adam Barbosa et Martin-Laurent Préto y accoururent des pays voisins, pour aider à reconquérir ce royaume, avec des troupes qu'ils entretenaient à leur solde. Les villes de Chaul et de Baçaim y envoyèrent aussi des vaisseaux : la première sous les ordres de Pierre de Costa Botello, et la seconde sous ceux de Juan de Mélo : ainsi, l'armée se trouva considérablement augmentée. L'ennemi n'avait presque point de vaisseaux pour défendre l'entrée du port. Cependant les Portugais, lents à se déterminer, laissèrent échapper l'occasion de remporter les avantages qui s'offraient à eux.

Leur arrivée n'effraya point les rebelles; ils firent bonne contenance, et parurent très-disposés à se défendre vigoureusement. Ils avaient une bonne

Moura, et voulut qu'on lui fît son procès. On fit aussi arrêter Toral; mais il ne demeura que deux mois en prison : il en sortit, et alla croiser dans le parage de Déman, où il fut tué d'un coup de fusil par les Hollandais. Moura non-seulement trouva le moyen de se justifier; mais, de retour à Madrid, il fut comblé d'honneurs de la part de la Cour.

Cependant les Hollandais attendaient à Pulolaor la flotte portugaise qui devait revenir de la Chine. Elle tomba presque toute en leurs mains, avec des richesses considérables, qui leur servirent à approvisionner leurs forteresses et leurs nouveaux établissemens. Cette prise immense ne leur coûta pas un seul homme, parce que les forces étaient occupées à Monbaze et à Ceilan, et qu'aucun vaisseau de guerre n'escortait cette flotte. Dans le Japon, les Portugais étaient persécutés, et la Chine était en proie à la fureur des Tartares. Nabado Azafacan, beau-père de Coran, roi des Mogols, tomba sur Visapour avec une puissante armée; mais la soif, la faim et la peste, qui désolaient alors toutes les Indes, causèrent une si grande mortalité dans ses troupes, qu'il fut forcé de se retirer honteusement. L'empereur du Mogol fut si sensible au mauvais succès de son beau-père, qu'il lui ôta le commandement de ses armées, et en honora Mobatécan, qu'on regardait comme le plus grand capitaine de son tems. Nabado sentit vivement sa disgrâce; *mais*

comme il était adroit, habile et politique, il ne désespéra pas de sa mauvaise fortune, et la supporta avec fierté.

Dès 1630, les Portugais avaient presque perdu tout ce quils possédaient dans l'île de Ceilan, et leur conduite imprudente avait plus contribué à ces pertes que le courage et la valeur de leurs ennemis. Enfin, il ne leur restait plus que la ville de Colombo, capitale de leurs États dans cette île. Le prince de Mahastana, celui de Matalé, les rois d'Uva et de Candi, levèrent une armée de vingt mille hommes, et en formèrent le siége. Il fut si long, que les Portugais, manquant de vivres, furent, dit-on, réduits à manger les corps de ceux que les ennemis tuaient, et l'on voyait les mères égorger leurs enfans, pour se conserver le reste de vie qui les animait encore. Telle était leur situation, lorsqu'on vit paraître cinq vaisseaux que le vice-roi envoyait pour charger de la canelle. Les ennemis crurent que c'était du secours qu'on envoyait aux assiégés; l'épouvante les saisit, ils levèrent le siége, et Colombo fut sauvée du danger auquel elle allait succomber. Dom Philippe Mascarégnas y arriva en même tems, avec une patache qu'il avait armée à Cochim à ses dépens, et ravitailla la ville et la forteresse.

Le vice-roi lui-même travailla à équiper une flotte pour y envoyer du secours, et pour recon-

quérir dans l'île tout ce qu'on y avait perdu. Il nomma dom George d'Alméida pour la commander. Ce général partit le 19 de février 1631, et le vice-roi lui donna pour ce voyage la fameuse galère que Nuño Alvarès Botello avait prise aux Achémois près de Malaca. Alméida la visita avec soin, et reconnut que, quoiqu'elle fût extrêmement grande, elle ne pourrait résister à une tempête, si malheureusement il en essuyait une. Il en avertit le vice-roi, qui ordonna au capitaine d'un vaisseau chargé de vivres, de ne point perdre de vue la galère. Mais dès qu'on fut en pleine mer, le vaisseau disparut. C'est ainsi qu'on exécutait alors les ordres des chefs : toute discipline était perdue, chacun agissait au gré de ses caprices. De là vinrent tant de pertes, et principalement celle de la galère et des troupes qui y étaient embarquées.

Cette galère vogua le long des côtes jusqu'au cap de Comorin; là, elle quitta le parage où elle naviguait, et fit voile vers Ceilan. A peine Alméida fut-il éloigné de la terre, qu'une horrible tempête la fit périr. Alméida se sauva dans la barque avec ving-neuf personnes; tout le reste s'engloutit dans les flots. Ceux qui étaient dans la barque manquaient de tout. Cependant Alméida les encouragea si bien, que, malgré une pluie continuelle et un tems affreux, ils parvinrent, à quatre jours delà, dans une île des Maldives. Les Portugais y souffri-

rent mille outrages de la part des habitans, et presque tous y tombèrent malades: cependant il n'en mourut que deux. Enfin le Roi de ces îles écrivit à dom George, et lui fournit quelques vaisseaux pour regagner le continent des Indes. On mit à la voile, et on arriva à Cochim, où Alméida tomba dangereusement malade. Sur ces entrefaites, il arriva dans cette ville deux pataches avec cinq cens Cafres et huit cens Canariens, que le vice-roi envoyait encore à Ceilan, avec quelques Portugais, et des munitions considérables. Alméida, qui avait recouvré sa santé, s'embarqua avec eux le 17 d'octobre, et arriva enfin le 21 à Colombo.

Là, il s'appliqua à rétablir la discipline parmi les troupes, et vers le mois de janvier de l'année 1632, il se mit en campagne pour exécuter les ordres du vice-roi. Après quelques jours de marche, pendant lesquels ils brûlèrent plusieurs forts à l'ennemi, les Portugais arrivèrent à Malvana, que le roi de Candi avait abandonnée à leur approche: on n'y trouva que trois vieillards. Alméida détruisit cette place. Les rebelles, au bruit des succès des Portugais, venaient en foule se ranger sous leurs étendards; mais comme la crainte avait plus de part à cette conduite, que l'affection et la bonne volonté, et que plusieurs d'entr'eux retournaient à l'ennemi, après avoir examiné les forces de l'armée, Alméida fit prendre un de ces derniers, et le livra aux

Cafres. Aussitôt ceux-ci l'assommèrent en présence de sa femme et de ses enfans; ensuite ils le mirent en pièces et le partagèrent entre eux. Ce spectacle cruel et barbare produisit cependant un bon effet: la crainte d'un pareil supplice retint les autres Ceilanais.

De Malvana, l'armée passa à Cardévola, défendue par deux forts. Après que le général les eut reconnus, il sépara son armée en trois corps. George Coélo obtint le commandement de celui de la droite, et Antoine de la Motte de celui de la gauche. Le général se réserva celui du milieu. Les Portugais montraient une impatience extrême d'en venir aux mains, et le général eut besoin de son autorité pour tempérer leur ardeur. Enfin il les conduisit à l'attaque : ils y volèrent, et dans un moment on emporta ces deux forts. On n'y perdit que peu de soldats, un capitaine et un enseigne. Il n'y eut que peu de blessés, et Bernard de Costa fut de ce nombre.

Après cette victoire, le général continua la guerre avec la même ardeur. Un Ceilanais vint l'avertir que l'ennemi avait abandonné plusieurs places considérables, que la terreur régnait parmi les rebelles, et qu'avec un peu de diligence il pourrait facilement les joindre et les défaire entièrement. En effet, ceux qui s'étaient sauvés de Cardévola, leur avaient rapporté que les Portugais arrêtaient les balles avec

leurs mains, sans en être blessés, qu'ils combattaient comme des lions, et qu'une femme habillée de blanc courait dans les rangs, et les animait au combat. Ceux qui rapportaient ces choses, le fesaient pour excuser leur défaite : cependant elles produisaient un heureux effet, et tout pliait devant les Portugais. Sofragan, Caliture, Maduré et Tanavare tombèrent en leur puissance, et le massacre fut horrible dans toutes les places.

Alméida s'étant assuré de ses conquêtes, se disposa à aller attaquer Chilao par mer et par terre. Chilao fut soumis, et l'on y fit un butin immense. Alors le roi de Candi envoya des ambassadeurs au général pour demander la paix : Alméida ne voulut point en entendre parler. Cependant à la prière des moines qui étaient dans l'île, il permit que les ambassadeurs passassent à Goa, pour en traiter avec le vice-roi. Celui-ci y consentit, et toute l'île rentra, par rapport aux Portugais, dans la disposition où elle était avant la révolte. On dut ce retour au courage, à la valeur, à la prudence et à la vigilance d'Alméida. Cependant, au lieu d'en recevoir la récompense qu'il méritait, les Portugais non-seulement refusèrent de le recevoir à Colombo, mais ils n'oublièrent même aucune espèce de calomnie pour ternir sa réputation. Alméida s'embarqua l'an 1633 pour retourner à Goa : il mourut en chemin dans la baie de Mangalor, chargé d'années et de mérite.

Tandis qu'Alméida voyait ainsi terminer ses jours, en 1634, il partait de Lisbonne, cette même année, un nouveau vice-roi pour les Indes, avec deux vaisseaux commandés par Antoine Tellez de Silva, Louis de Castagnéda. Ces mêmes vaisseaux ramenèrent en Portugal le comte de Lignarès. Celui de Castagnéda fit naufrage contre un rocher près de Lisbonne, appelé Guincho : et celui de Tellez fut contraint de relâcher à Malaga, où presque tout l'équipage mourut de la peste. Le comte de Lignarès passa à la Cour de Castille, avec toutes les richesses qu'il avait amassées pendant son gouvernement des Indes. Il offrit au Roi et à la Reine des présens, qui furent estimés cent mille écus. On le reçut honorablement : l'on murmura cependant des richesses immenses qu'il étala avec plus de faste que de prudence aux ieux du courtisan malin, inquiet et jaloux. Sa faveur fut suivie d'une promte disgrâce. Cette disgrâce eût été juste, si elle eût été la punition des exactions exorbitantes qu'il avait commises dans les Indes : mais ce n'était pas cette raison qui le rendait criminel au Conseil de Madrid; son crime était d'être Portugais; car les Espagnols commençaient à tiranniser ouvertement le Portugal. Le comte de Lignarès était grand et bien fait; il avait de l'intelligence et de l'esprit; il aimait les beaux-arts, il les protégeait; il avait enfin des qualités brillantes; mais il les ternissait par une avarice sor-

dide et cruelle. Au reste, il était sévère, et cette sévérité le fit généralement haïr.

Son successeur, Pierre Silva, se fit mépriser par sa douceur. Les hommes ne peuvent s'accoutumer aux partis extrêmes, dangereux dans presque tous les cas. Ils aiment un certain milieu, difficile à saisir. Silva ne l'ignorait pas : ainsi, soit qu'il ne se sentît point capable de gouverner, soit qu'il préférât la tranquillité à la gloire, il reçut avec chagrin l'honneur qu'on lui fesait. On lui entendit dire plusieurs fois : « Que Dieu pardonne à ceux qui m'ont élevé » à cette dignité ; je n'étais pas fait pour elle, ni elle » pour moi. » Cependant il ne manquait pas d'un certain mérite.

Au commencement de mars, il fit partir de Goa le général Antoine Tellez avec une escadre de six galions, pour aller combattre treize vaisseaux hollandais qu'il croyait avoir relâché dans le port de Surate. Cette escadre fut battue d'une tourmente près de Bombaim, et Antoine fut obligé de revenir à Goa. Il était sur le point d'entrer dans le port, lorsqu'il fut tout à coup attaqué par quatre vaisseaux hollandais bien armés. Tellez les reçut avec courage, et les repoussa avec bonheur, après un combat qui dura deux jours. Ensuite il entra dans le port, où arriva peu de tems après la flotte qu'on avait coutume d'envoyer du Portugal aux Indes. Elle amenait avec elle François des Martirs, de l'ordre de

Saint François, nommé à l'archevêché de cette ville. C'était un homme savant, religieux, et plein de zèle.

Comme il prenait possession de cette éminente dignité, Chingulia, roi de Monbaze, se montra dans l'ile de Saint Laurent. Il avait changé son nom de Chingulia en celui de Sufo. Il avait espéré de s'établir dans cette île; mais on lui fit bientôt perdre cette espérance : on le mit en fuite, et il amena avec lui quatre cens chrétiens, qu'il vendit pour servir d'esclaves à Xael dans l'Arabie. Après avoir exercé ses pirateries sur les côtes de l'Arabie et de l'Afrique, il revint dans l'île de Saint Laurent, où le roi de Massalaje lui accorda sa protection. Les Portugais du Mozambique en ayant été instruits, formèrent le dessein d'aller l'en chasser. Ils armèrent deux vaisseaux avec quelques petits bâtimens, et se rendirent dans l'île, où Roc Borgès, qui y était, devait leur servir de général.

Le dix-sept mai, les Cafres qui servaient parmi les Portugais descendirent dans l'île, pour aller chercher l'endroit où Sufo fesait sa résidence. Ils l'y attaquèrent, et tuèrent une partie de ceux qui étaient chargés de le défendre, entre autres, trois Maures d'une valeur extrême, qui l'accompagnaient partout, et qui s'étaient attachés à sa fortune. Quelques jours aprés, Borgès laissa la garde des vaisseaux à Juan Gomez Suarez, soldat de réputation, et dé-

barquant avec le reste de ses troupes, marcha pour combattre Sufo. Il le rencontra suivi d'une multitude de Barbares. On combattit pendant quatre heures, et l'on fit un grand carnage des ennemis. Sufo se retira enfin, et les Portugais, craignant que sa fuite ne fût concertée, l'abandonnèrent et retournèrent triomphans dans leurs vaisseaux. Juan Gomez, tandis qu'ils combattaient sur terre, avait combattu vaillamment sur mer pour la défense des vaisseaux, que les insulaires, au nombre de mille, étaient venus attaquer. Borgès continua la guerre avec succès. Il ravagea la côte, en dévasta toutes les habitations, et fit un butin immense.

En 1636, les Hollandais se présentèrent à la hauteur de Goa. Les Portugais les y laissèrent tranquilles pendant quelques jours. Cette conduite fut taxée de lâcheté par les Hollandais. Le vice-roi alors permit à Antoine Tellez de sortir du port pour les combattre. A sa vue, les ennemis jetèrent quantité de marchandises dans la mer, pour pouvoir fuir avec plus de vitesse. Peu de tems après, Tellez les rencontra, et les vainquit après un combat assez long. La discorde régnait cependant à Malaca, entre le capitaine-major de la place et le gouverneur. Celui-ci fit tuer un oncle de l'autre d'un coup de fusil. Le roi d'Achem crut l'occasion favorable. Au mépris du dernier traité, et des droits des gens, il fit emprisonner François de Souza et Castro, qui

pays éloignés, fermaient eux-mêmes les ieux sur la conduite des officiers qu'on mettait à leur tête. Ils aimaient mieux les en voir profiter, que les Castillans qu'ils détestaient : ainsi la haine qu'on avait pour ceux-ci servait l'avarice insatiable des autres. Aucun des vice-rois ne l'avait portée plus loin que Pierre de Silva, et elle était d'autant plus criminelle en lui, qu'il la voilait du masque de l'hipocrisie. Il ne paraissait occupé que du zèle de la religion; mais son cœur corrompu se jouait également et de Dieu et des hommes; et ce n'était qu'au pié des autels qu'il formait ses desseins, pour contenter sa cupidité. Il gouverna pendant près de quatre années, qui ne devinrent célèbres que par les rapines et les brigandages, qui s'exercèrent dans les Indes.

Malgré des exemples si pernicieux, Antoine Tellez de Silva se conserva la réputation d'homme d'honneur et de courage. Il succéda à Silva, l'an 1639, et nous avons déjà fait mention des victoires qu'il avait remportées en différentes occasions contre les ennemis de l'État. Comme il était absent de Goa lorsque Silva mourut, François des Martirs, archevêque de Goa, prit en main les rênes du gouvernement. Il fit armer douze vaisseaux de guerre pour secourir Malaca. Pendant que l'on s'occupait de cet armement, neuf vaisseaux hollandais vinrent brûler trois galions aux portes de Goa. Tellez, à son arrivée, parut inconsolable de ce malheur;

mais il fut moins sensible à la perte des galions, qu'à la lâcheté de ceux qui les avaient laissés périr sans les secourir. Cependant, ayant appris le danger où était Malaca, que les Hollandais et les Achémois allaient attaquer, il songea à aller en personne secourir cette place. Comme il était au moment de partir, Juan de Silva Tello arriva à Goa pour occuper sa place, l'an 1640. Antoine lui remit le bâton de commandement, et se rendit à Lisbonne, où l'on était à la veille d'une grande révolution.

Mais avant d'en faire le détail, et de parler des effets qu'elle produisit, il faut rapporter ce qui se passa dans le Brésil sous le règne de Philippe IV, appelé en Portugal Philippe III, prince qui n'était âgé que de seize ans lorsqu'il succéda aux états de son père. Il fut doux, tranquille et paisible. Il aima trop le repos et peu les affaires. Il donna toute sa confiance à ses ministres, qui, disposant en souverains de toutes choses, ne lui laissèrent que le fantôme de la royauté, et l'engagèrent dans plusieurs guerres qui lui furent toutes désavantageuses.

Dès que la trève conclue entre les Hollandais et les Espagnols fut expirée, la guerre recommença entre ces deux nations. On reprit les armes au mois d'août 1621, première année du règne de Philippe. D'abord, la fortune fut contraire aux Hollandais : ils essuyèrent sur terre et sur mer des pertes qui semblaient leur présager une ruine prochaine. Heu-

reusement pour eux, Spinola qu'ils avaient en tête, et qui était la cause de leurs malheurs, ne pouvant ployer sous la fierté des ministres espagnols, abandonna le commandement des armées, en 1638. Ceux qui lui succédèrent, accumulèrent faute sur faute, et bientôt les Hollandais reprirent le dessus, et furent en état, non-seulement de poursuivre la guerre en Europe, mais même dans les Indes orientales et occidentales.

Dès l'an 1621, les Hollandais formèrent la Compagnie des Indes occidentales; elle devait seule faire le commerce sur les côtes d'Afrique, depuis le tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne Espérance, et dans tout le Nouveau-Monde, contenant les deux Amériques, les terres Australes, les pays déjà découverts, ou qui pourraient l'être dans la suite dans la mer du nord, ou dans celle du sud. Barnevelt avait formé le projet de cette Compagnie, afin de procurer à sa patrie les mêmes avantages qu'elle tirait de la Compagnie orientale; mais Barnevelt mourut sans goûter le plaisir de voir exécuter son projet. Les États-généraux accordèrent à la Compagnie occidentale les mêmes priviléges qu'à la Compagnie orientale, excepté que l'élection du gouverneur devait être approuvée par les États-généraux, que les officiers seraient obligés de leur prêter serment aussi bien qu'à la Compagnie, et que les gens de guerre prêteraient un troisième serment

au capitaine-général. On trouva plus d'obstacle qu'on n'avait d'abord imaginé à l'exécution de ce dessein, et l'on fut obligé d'étendre les priviléges de cette Compagnie, par une ampliation que les États donnèrent l'an 1622, et par une ampliation accordée le 20 juin de l'année 1623. Afin de faciliter l'exécution du projet, les États firent présent à la Compagnie de trois gros vaisseaux montés de six cens soldats qu'ils entretenaient, sans conséquence néanmoins pour l'avenir.

Dès le commencement de son institution, cette Compagnie devint fatale aux Portugais. Les Hollandais avaient formé trois projets: l'un, de chasser les Portugais du Brésil; l'autre, d'aller avec les vaisseaux de la Compagnie aux mines d'or du Pérou, pour y traverser les Espagnols, s'ils ne pouvaient les en chasser; et le troisième, de faire une descente en Galice et en Portugal. Le premier fut confié à Willekens, le second à Jacques l'Hermite, et le troisième à Léonard Frantzen.

L'an 1624, Willekens fut mouiller aux côtes du Brésil. Ce pays, comme nous l'avons déjà dit, est fort vaste: il a près de douze cens lieues de côtes; il est riche, fertile, et beaucoup plus peuplé que le reste de l'Amérique. Presque toutes les grandes maisons de Portugal y possédaient des biens considérables en fonds de terre, et toute la nation était intéressée à la conservation de ce vaste pays, à cause du

commerce qu'on y fesait, et des richesses qu'on en apportait.

Cette contrée était sous la puissance des rois portugais depuis le règne de dom Emmanuel, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans. Les peuples y étaient soumis, et y vivaient tranquillement : on n'y connaissait la guerre que par les relations qui venaient de l'Europe. Ceux qui y commandaient s'étaient entièrement adonnés au négoce; les soldats avaient pris le même parti, et tous, jusqu'aux prêtres et aux moines, étaient devenus commerçans. Comme les uns et les autres trouvaient beaucoup plus à gagner avec les Hollandais qu'avec les Portugais, ils fesaient en secret le commerce avec les premiers, et on publia que les nouveaux républicains avaient gagné une partie de ces peuples par les profits considérables qu'ils leur fesaient faire. Quoi qu'il en soit, lorsque Willekens parut à la baie de Tous-les-Saints, l'une des plus grandes du monde, les Portugais songèrent beaucoup moins à se défendre, qu'à mettre à couvert leurs meilleurs effets.

Willekens se rendit maître de Saint-Salvador, ville grande et riche, honorée d'un archevêché et d'un parlement, capitale du Brésil, et très-bien bâtie. Il l'attaqua avec tant de succès, qu'il la trouva le lendemain matin abandonnée, les portes ouvertes et les maisons désertes. Les forts voisins se rendirent sans opposer la moindre résistance. Le vice-roi,

dom Diègue de Mendoce et son fils furent envoyés en Hollande. On sépara toutes les marchandises pour en tenir compte à la Compagnie, et on livra la ville au pillage. Van Dort, qui devint gouverneur de la place, prit huit vaisseaux espagnols. Il fit ôter le pavillon hollandais aux vaisseaux de la Compagnie qui étaient dans le port, et leur fit prendre celui d'Espagne. Tous ceux qui y abordèrent furent surpris par cet artifice, et personne ne lui échappa.

Dom Diègue de Mendoce prouva dans cette occasion une lâcheté extrême : il fut si fort étonné de l'arrivée des ennemis, qu'il ne pensa ni à se défendre, ni à se sauver. Le seul archevêque, à la tête de son clergé, se défendit quelque tems; ensuite il se retira en bon ordre dans un bourg voisin, où il se fortifia, et d'où il inquiéta souvent les Hollandais. Ce prélat s'appelait Michel Texeira. Les vainqueurs firent un butin inappréciable à la prise de cette place; ils s'emparèrent de toute la capitanie, ou gouvernement, qui était le plus grand et le mieux peuplé de tout le pays.

On n'apprit la nouvelle de cette perte en Portugal qu'en 1625 : elle répandit une consternation générale dans tout le royaume; tout le monde y prit part, et la douleur y fut d'autant plus grande, qu'on était persuadé que les ministres espagnols n'étaient pas fâchés que le Portugal eût perdu une

partie de ce beau pays. Ces ministres, qui avaient toujours en vue le projet d'opprimer totalement les Portugais, s'imaginaient ne pouvoir y parvenir qu'en réduisant la nation dans une extrême pauvreté. Ils s'en consolèrent donc, dans l'espérance de toucher au but qu'ils se proposaient : ils ne doutaient point que la perte qu'ils venaient de faire de Saint-Salvador n'y contribuât beaucoup, et qu'elle ne rendît toute la nation portugaise plus souple et moins fière. Enfin, leur haine contre elle les consola des triomphes des Hollandais, leurs mortels ennemis.

Philippe pensa tout autrement que ses ministres: il désirait voir les Portugais affaiblis; mais il ne voulait pas les voir accablés. Il écrivit donc de sa propre main aux plus grands seigneurs de Portugal, pour les consoler, et les encourager à faire de nouveaux efforts pour repousser les ennemis, et leur arracher la proie qui venait de leur être enlevée. Ces lettres étaient d'ailleurs remplies de marques de confiance et de bienveillance : Philippe y parlait plutôt en père de ses sujets, qu'en Roi; et si on eût jugé par ses lettres de l'affection qu'il avait pour les Portugais, on eût été persuadé qu'il avait pour eux les mêmes sentimens que ceux qu'il accordait aux Castillans. Mais les actions de ses ministres démentaient ses écrits, ou du moins les rendaient inutiles. Néanmoins, les Portugais y furent

sensibles : toujours pleins de zèle pour leurs princes, même pour ceux qu'ils regardaient comme leurs tirans, ils firent de nouveaux efforts pour équiper à leurs dépens une flotte de vingt-six vaisseaux, ce qu'ils exécutèrent en moins de trois mois. Toute la noblesse y concourut à l'envi. Les uns fournissaient de l'argent ; les autres levaient des troupes à leur solde, et presque tous demandaient à servir en personne.

Les Castillans s'étaient engagés à armer aussi de leur côté dans les ports d'Espagne une flotte à leurs dépens, et à l'envoyer joindre celle de Portugal, pour agir de concert. S'ils l'eussent fait à tems, on ne pouvait se promettre de ces deux flottes unies que des succès favorables. Mais comme les ministres de Madrid agissaient par des principes tout opposés aux désirs mêmes de leur Roi, la flotte castillane ne fut en état de tenir la mer qu'au mois de février de l'année suivante 1625. Enfin elle joignit les Portugais, et l'on donna le commandement général à dom Frédéric de Tolède Ozotio, marquis de Valduésa. Les deux flottes étaient abondamment pourvues de vivres et de munitions : elles portaient quatorze à quinze mille hommes, tant soldats que matelots. Après une heureuse navigation, elles parvinrent à mouiller à la baie de Tous-les-Saints.

Les Hollandais manquaient presque de tout dans

leur nouvelle conquête. Michel Texeira, archevêque de Saint-Salvador, avec quinze cens hommes qu'il avait ramassés, les harcelait sans cesse : il taillait en pièces leurs partis, enlevait tous leurs vivres, et ne les laissait pas respirer un moment : enfin, il les avait bloqués et tellement fatigués, qu'il les eût sans doute chassés de Saint-Salvador, si les Portugais ne l'eussent malheureusement perdu dans ces circonstances. Ce prélat guerrier mourut donc trop tôt pour les intérêts de sa patrie. Nuñez-Marino prit après lui le commandement. Dom François de Moura remplit la place de celui-ci : l'un et l'autre suivirent dans leur conduite les instructions de Texeira. Ils s'attachèrent, surtout par le moyen du blocus, à empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la place.

Tel était l'état des Hollandais lorsque les flottes espagnole et portugaise parurent dans le hâvre de Saint-Salvador. Leur arrivée combla de la joie la plus vive les Portugais, et les Hollandais de la tristesse la plus profonde. Ils manquaient de tout, et n'avaient aucune espérance de secours. Les Portugais mirent à terre quatre mille hommes, sous les ordres de dom Manuel de Ménésès, général du débarquement. On attaqua vivement les Hollandais; ils se défendirent mal : la discorde et la division se mirent parmi eux : les uns voulaient se rendre, et

les autres voulaient combattre jusqu'à la dernière extrémité; mais le sentiment des premiers prévalut, et l'on rendit la place le 20 d'avril.

Dès que Saint-Salvador fut délivré des mains des Hollandais, on y mit une bonne garnison. Ensuite les deux flottes levèrent les ancres, tendirent leurs voiles, et se disposèrent à retourner en Europe. Leur retour fut assez malheureux : elles eurent presque toujours le vent contraire; elles éprouvèrent des tems affreux, et enfin une tempête fit périr quelques vaisseaux, et maltraita horriblement les autres, qui arrivèrent enfin, après bien des peines, en Portugal et en Espagne.

Si Willekens avait eu un succès heureux dans son entreprise sur Saint-Salvador, l'Hermite éprouva un sort bien contraire. La nouvelle Compagnie l'avait mis à la tête de l'escadre qu'elle envoyait dans la mer du Sud. L'Hermite tint à peu près la route que s'était frayée Jacques Le Maire pour entrer dans cette mer. Après avoir doublé le cap de Hoorn, il mouilla dans une grande baie, à laquelle on a donné le nom de Nassau. Là, il se rafraîchit quelque tems, il y prit des vivres, il fit rétablir ses malades, et entra enfin avec une partie de sa flotte dans la mer du Sud. Ses ordres portaient d'inquiéter les Espagnols, et de surprendre la flotte du Pérou. Cependant, ayant appris que la flotte était partie quelques jours auparavant, et qu'elle arriverait avec

tout l'or et l'argent dont elle était chargée, avant qu'il pût la joindre, il se détermina à aller attaquer un galion et plusieurs bâtimens qui étaient restés à Colao de Lima. L'attaque fut très-vigoureuse; mais il fut impossible de brûler ou d'enlever le galion, parce qu'il y avait un banc qui empêchait les brûlots de l'approcher et d'y mettre le feu. On ne put même faire une descente, comme on l'avait espéré. Le rivage était bordé de canons et de soldats; la mer se brisait avec violence contre la côte, et les chaloupes ne pouvaient y aborder sans danger de périr. Alors on ne s'attacha qu'à brûler les bâtimens qui étaient avec le galion; on chargea les chaloupes de feux d'artifice: elles s'approchèrent des bâtimens, elles y mirent le feu, et quarante ou cinquante vaisseaux espagnols furent consumés par les flammes. Ensuite on bloqua Colao de Lima avec une partie de la flotte, et avec l'autre on alla attaquer Arica qu'on croyait dépourvue de troupes. Si les Hollandais avaient surpris cette place, ils étaient décidés d'aller de là à Potosi, à la faveur des Indiens, qui, haïssant mortellement les Espagnols, regardaient tous les étrangers comme étant autant de libérateurs propres à les affranchir d'un joug odieux. Mais cette entreprise manqua par la faute de l'Hermite: au lieu de profiter du désordre que causa d'abord son arrivée, il donna vingt-quatre heures au gouverneur pour se rendre. Celui-ci, profitant

de cet intervalle qu'on lui laissait, se fortifia dans sa place, fit venir à son secours les milices des Indiens, et les Nègres qu'ils employaient à leurs fabriques, avec lesquels il repoussa les ennemis. L'Hermite en ressentit un violent chagrin. Il était déjà malade, et le peu de succès qu'il eut, acheva de ruiner sa santé. Il mourut enfin, et le vice-amiral prit sa place. Il continua ses courses dans tous les parages de la mer du Sud; il prit plusieurs vaisseaux, brûla un galion, réduisit en cendres les églises et les maisons de Puna, porta le ravage et la désolation en plusieurs autres lieus. Mais tandis qu'il causait tant de dommages aux Espagnols, ses équipages, fatigués, accablés, exténués de misère, périssaient de jour en jour. Cette perte le contraignit à regagner la Hollande; ce qu'il fit par les Indes orientales. Cette entreprise manquée ne découragea point la Compagnie occidentale; elle fit de nouveaux armemens, causa beaucoup de pertes aux Espagnols: cependant elle ne put former aucun établissement fixe dans cette partie de l'Amérique.

Elle prit néanmoins de nouvelles mesures pour y continuer ses entreprises; elle se rendit même maîtresse de plusieurs capitanies dans le Brésil, appartenant aux Portugais; et peut-être eût-elle conservé ce riche pays qui rend le Portugal si puissant, sans la division que l'avarice fit naître parmi les direc-

teurs qu'elle y envoyait. Les Portugais profitèrent des désordres qui suivirent cette division. En vain la Compagnie arma de puissantes flottes; en vain la république lui prêta des sommes considérables pour l'équipement de ses vaisseaux : les Portugais les firent tous périr, et chassèrent du Brésil ces nouveaux usurpateurs qui avaient profité d'un tems de calamité pour s'introduire dans ce beau pays.

L'Angleterre, à l'exemple des Hollandais, poursuivait aussi vivement la guerre contre les Espagnols et les Portugais : elle avait armé plusieurs flottes, qui causaient de grands dommages aux uns et aux autres. Dans la même année 1625, une de ces flottes, composée de plus de soixante vaisseaux de guerre, alla prendre et piller Cadix; de là, passant en Portugal, elle en ravagea les côtes, et y causa des désordres affreux. Ce fut aussi vers cette époque qu'une grande flotte que les Portugais envoyaient aux Indes, et dont nous avons déjà parlé, fit naufrage sur les côtes de France : presque tous les vaisseaux dont elle était composée furent coulés à fond, ou allèrent se briser contre des rochers. La plus grande partie des équipages fut submergée; deux mille hommes, presque tous *fidalgues*, furent noyés; ceux qui échappèrent à la fureur des flots, se sauvèrent à terre, où ils éprouvèrent pendant quelques jours la faim, la soif, et toutes les misères dont les malheurs de cette espèce sont ordinaire-

ment accompagnés. Ces calamités et ces revers furent suivis de la perte de plusieurs vaisseaux marchands que les Hollandais enlevèrent jusque dans les ports de Lisbonne, de la Corogne et de Cadix.

Tant de succès favorables ne servaient qu'à animer les Hollandais à de nouvelles conquêtes. Cette république, fière de ses progrès, ne renfermait plus ses forces dans les bornes de ses États; elle commençait à devenir redoutable aux puissances voisines, et osait tout se promettre de l'industrie, du courage et de la vigilance de ses sujets. L'an 1627, le fameux Pierre Hein, amiral de la Compagnie des Indes, parmi les prises qu'il fit, compta celle de la flotte marchande qui venait du Brésil; elle était toute chargée pour le compte des Portugais. Il y avait une quantité de sucre si prodigieuse, qu'on fut obligé de le vendre à vil prix dans toutes les Provinces-Unies.

L'amiral Hein, animé par l'intérêt et par la gloire, se remit en mer l'année suivante, avec une flotte assez considérable. D'abord il fit voile vers le Portugal, et après qu'il eut ravagé les côtes, et causé partout des dégâts affreux, il prit la route de l'Amérique. En arrivant sur les côtes de la Floride, il rencontra la flotte d'argent des Espagnols; il la combattit, et s'en rendit maître. Elle valut aux vainqueurs quatorze millions six cent mille livres. La fortune, qui avait toujours été si favorable aux Por

tugais pendant qu'ils avaient été gouvernés par des Rois de leur nation, semblait les avoir entièrement abandonnés depuis la jonction de leurs États à ceux de la Castille. Les annales de ces tems malheureux sont remarquables par les pertes réitérées qu'ils firent, surtout pendant le règne de Philippe III. La Compagnie des Indes occidentales, la plus redoutable et la plus acharnée de leurs ennemis, remporta tant et de si grandes victoires, que de leurs seules dépouilles elle devint très-puissante, et causa même de l'ombrage à la plupart des Souverains de l'Europe.

Appliquée sans relâche à l'accroissement de ses conquêtes, elle embrassait avec avidité toutes les occasions qui devaient lui devenir avantageuses. L'Océan n'était couvert que de ses vaisseaux; ses amiraux, qu'elle savait récompenser avec discernement, travaillaient à l'envi à se distinguer pour mériter de commander. Les officiers subalternes, dans l'espérance de s'élever à des postes plus honorables et plus lucratifs (car l'intérêt était le premier mobile qui les fesait agir), répondaient par leur valeur à celle de leurs amiraux. Rien ne pouvait les rebuter : les fatigues de la mer, les maladies, les fréquens combats qu'ils étaient obligés de *livrer*, semblaient au contraire redoubler leur ardeur et leur émulation. Cette émulation arrivait jusqu'au soldat et jusqu'au matelot. Les directeurs de la Com-

pagnie l'entretenaient par de fréquentes récompenses: outre la paie qu'ils leur donnaient, ils leur permettaient un commerce particulier : cette permission les encourageait, et fesait qu'on en trouvait autant qu'on en désirait. Toute Compagnie qui voudra réussir dans ce qu'elle entreprendra, doit observer cette conduite ; si elle veut s'arroger tous les bénéfices, elle n'en fait que de médiocres ; parce que ceux qu'elle est obligée d'employer, n'y étant intéressés pour rien, la servent sans zèle et sans activité ; mais lorsque ses intérêts deviennent les leurs propres, alors leurs soins, leur vigilance, leur courage, leur valeur se déploient avec une ardeur incroyable. On n'a pas besoin de les exciter à leur devoir; il est de leur intérêt de répondre aux vues de ceux qui les emploient, pour conserver leur propre fortune.

La Compagnie fit partir l'amiral Henri Lonéke des côtes de Hollande, vers le milieu de l'année 1629, avec une flotte de vingt-sept vaisseaux de guerre. Il joignit sur la route quelques autres navires de la Compagnie, et sur les côtes du Brésil, il trouva encore l'escadre du colonel Wardenbourg. Lonéke se vit de cette manière à la tête de cinquante-six vaisseaux de guerre avec lesquels il alla mouiller à la rade de la capitanie de Fernambouc, une des plus grandes et des plus considérables du Brésil, et la plus abondante en sucre. Wardenbourg y fit

une descente avec deux mille quatre cens soldats et quatre cens hommes d'équipage ; il s'avança vers la ville d'Olinde qu'il prit, après s'être rendu maître de ses trois forts, qui lui coûtèrent trois combats contre les Portugais et les Brésiliens. Ceux-ci se défendirent avec beaucoup de courage ; ils firent les derniers efforts pour empêcher les Hollandais de s'établir dans leur pays, et dans chaque place, ils leur opposèrent une vigoureuse résistance. Lonéke, de son côté, se comporta avec autant de valeur que de prudence ; il mit tous les instans à profit, ne laissa pas un moment respirer ses ennemis, les pressa de tous côtés, et alla se saisir du récif situé au midi de la ville d'Olinde, et sur la pointe d'une longue terre où les Portugais avaient élevé le fort Saint-George.

Cette perte et la défaite des Portugais répandirent une si grande consternation dans tout le pays, qu'il ne fut pas difficile aux Hollandais de se rendre maîtres du reste de la Capitanie. Ils en fortifièrent aussitôt toutes les places, et surtout le récif, qu'ils rendirent en peu de tems la meilleure et la plus forte de toutes leurs villes de l'Amérique. Les Portugais en sentirent vivement toutes les conséquences. Voulant réparer tant de malheurs, ils pressèrent les ministres du roi d'Espagne de faire un dernier effort pour reconquérir ces places, et pour arrêter les nouvelles entreprises des Hollan-

dais. Il ajoutèrent à ces instances de bonnes et de nombreuses troupes, une belle flotte et des sommes considérables. Les Espagnols se laissèrent fléchir : ils firent armer une flotte et la joignirent à celle des Portugais, dont ils donnèrent le commandement général à l'amiral d'Oquendo. Cette flotte était abondamment pourvue de soldats, de matelots, d'officiers, de vivres, de munitions, enfin de tout ce qui était nécessaire pour reprendre Fernambouc, et chasser les Hollandais de toute la Capitanie. Mais de cinq mille soldats, il en mourut de maladie deux mille en moins de deux mois et demi, et ceux qui leur survécurent désertèrent presque tous. Cependant on se donna tant de soins et de peines pour faire revenir ces derniers, qu'on les obligea enfin à s'embarquer sur trente vaisseaux de guerre.

L'an 1632, en arrivant aux Canaries, d'Oquendo y trouva quinze vaisseaux de guerre qui le joignirent, et il se vit aux îles du cap Vert, à la tête de cinquante-quatre vaisseaux. Il rencontra près de ces îles l'amiral Pater, qui venait le chercher pour le combattre, quoiqu'il n'eût que seize vaisseaux de haut bord. A la vue des Portugais et des Espagnols, dix vaisseaux hollandais se détachèrent de leur amiral, et prirent honteusement la fuite. Pater employa vainement son autorité pour les retenir : leur lâcheté triompha de leur honneur. Ses prières, ses menaces, rien ne put les toucher. Cet

abandon ne servit qu'à redoubler le courage de Pater. Il n'avait point appris à reculer, quelque fort que fut l'ennemi. Il attaqua donc avec fureur, et coula treize vaisseaux espagnols à fond. Enfin la victoire allait se déclarer en sa faveur, lorsque son vaisseau, percé de tous côtés, coula luimême à fond, et le fit périr avec tout son équipage. De six vaisseaux qui avaient combattu, quatre se dégagèrent adroitement de ceux des ennemis, et se défendirent si bien en retraite, qu'ils arrivèrent heureusement à Olinde, avec un vaisseau qu'ils avaient pris dans le combat.

D'Oquendo, qui les poursuivait, alla mouiller le long des côtes du Paraïba. Là, résolu de tenter quelque chose d'important qui réparât son honneur, il fit descendre à terre douze cens soldats pour la garde du pays, et pourvut à la sûreté de la rivière de Saint-François, des capitanies de Ségéripe, et de la baie de Tous-les-Saints. Il rafraîchit aussi l'armée portugaise, commandée par d'Albuquerque. On croyait, et on avait lieu de le croire, qu'il ferait le siége d'Olinde, que d'Albuquerque avait été obligé de lever; mais, soit qu'il craignît le même sort, soit qu'il eût des instructions secrètes pour ne pas l'entreprendre, il rentra dans ses vaisseaux, leva les ancres, tendit les voiles, et prit la route de Lisbonne. Il rencontra, avant d'y arriver, une flotte hollandaise, avec laquelle il en vint aux

mains. D'Oquendo, toujours malheureux, fut vaincu. Il perdit dans cette occasion Valésillo son lieutenant, vingt-deux capitaines, sept cens soldats, et son vice-amiral, qui fut coulé à fond avec trois autres vaisseaux.

Si tant d'heureux succès animaient le courage des Hollandais, tant de revers essuyés coup sur coup ne pouvaient entièrement abattre celui des Portugais. Brûlant de conserver leurs conquêtes, et de recouvrer celles qu'ils avaient perdues, ils sollicitèrent de nouveau les Espagnols pour contribuer conjointement à l'équipement d'une autre flotte. En effet, ils l'équipèrent dans l'année 1632, et on ne peut trop s'étonner des dépenses immenses qu'ils fesaient pour ces armemens. Le commandement de celui-ci fut déféré à dom Frédéric de Tolède, qui ne fit et n'entreprit rien d'important; d'ailleurs, la marine des Hollandais était en beaucoup meilleur état que celle des Portugais et des Espagnols; leurs vaisseaux étaient meilleurs voiliers, leurs amiraux plus expérimentés; officiers, soldats, matelots, équipages, tout était choisi. La Compagnie des West-Indes, fesant consister tout son établissement dans la conquête du Brésil, n'épargnait ni hommes, ni argent, ni vaisseaux pour faire réussir ses desseins. D'ailleurs, elle équipait tous les ans de nouvelles flottes : ce qui lui donnait un avantage considérable sur les Portugais,

qui, malgré tous leurs efforts, n'étaient plus en état, après les pertes qu'ils avaient faites, de renouveler les leurs avec la même promtitude et la même facilité. Les Espagnols n'agissaient que mollement et lentement ; et ils ne pouvaient guère faire autrement. L'Espagne avait essuyé de si longues guerres, qu'elle était épuisée d'hommes et d'argent. Ses matelots étaient bien loin d'avoir l'expérience et l'adresse des matelots hollandais, et la grandeur de leurs vaisseaux, surtout de leurs galions, nuisait plus pour la manœuvre des combats, qu'elle n'était utile.

Les Hollandais profitaient habilement de tous ces avantages : aussi ils inondèrent le Brésil de leurs vaisseaux et de leurs troupes. Ils se rendirent maîtres en trois campagnes des capitanies de Tamaraca, qui contient quatre-vingts lieues de côtes, de Paraïba, et de Rio-Grandé. Ces conquêtes se firent pendant les années 1633, 1634 et 1635. Non contens d'avoir soumis ces trois provinces, ils résolurent de faire un dernier effort pour achever de conquérir tout le Brésil.

Ils choisirent donc pour leur capitaine-général le comte Maurice de Nassau, parent du prince d'Orange, qui partit du Texel le 25 d'octobre de l'année 1636, et arriva au Brésil le 23 janvier de l'année suivante 1637. Maurice trouva les troupes en bon état, et commandées par des capitaines

braves, expérimentés et remplis de bonne volonté. Ils avaient tous bien servi la Compagnie, et tous avaient mérité d'être dignement récompensés. Dans presque toutes les affaires qu'ils avaient eues contre les Portugais et les Espagnols unis ensemble, ils étaient restés vainqueurs. Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia et Caméron avaient tous éprouvé la force de leurs armes. Caméron était brésilien : il avait un crédit immense parmi ceux de sa nation, et il était entièrement dévoué aux Portugais. D'ailleurs, il était brave, intrépide, mais malheureux et peu savant dans l'art de la guerre.

Dès que le comte Maurice se fut reposé de la fatigue de son voyage, il se mit à la tête de ses troupes et entra en campagne. Il brûlait de joindre le comte de Banjola pour le combattre ; mais celui-ci, tout courageux qu'il était, se défiant de sa fortune, l'évitait avec le même soin que l'autre le cherchait. Ils se rencontrèrent enfin, et l'on en vint aux mains. Les Hollandais chargèrent les Portugais avec une fureur inconcevable, et ceux-ci se défendirent avec une valeur opiniâtre, qui coûta beaucoup de sang à l'un et à l'autre parti. Enfin, après un combat long et sanglant, la victoire se déclara pour les Hollandais, et les Portugais, après avoir fait des actions d'une valeur extrême, furent contraints d'abandonner le champ de bataille aux ennemis.

Les fruits de cette victoire furent la reddition de Porto-Calvo, qui ouvrit ses portes au vainqueur. De là, Maurice alla aussitôt investir la citadelle de Porvocoon pour en faire le siége. On ouvrit les tranchées, et on les poussa avec beaucoup de vigueur. Les Portugais firent plusieurs sorties pendant la durée du siége. Après s'être vaillamment défendus pendant treize jours, ils obtinrent une capitulation honorable. Cette conquête fut suivie de celle d'Oppénéda, et de quelques autres avantages qui n'étaient pas moins importans.

Ces victoires enflèrent tellement le courage du comte Maurice, qu'il commença à regarder le Brésil comme un théâtre trop petit pour exercer sa valeur. Il était né ambitieux, et passioné pour la gloire. Il crut donc que pour remplir son ambition et s'acquérir de la gloire, il devait porter la guerre ailleurs que dans le Brésil. Il jeta les ieux sur l'Afrique, et résolut d'y envoyer une flotte pour y faire quelque conquête. Il fit donc équiper neuf vaisseaux, il y mit douze cens soldats, et donna ordre au colonel Coine, à qui il confia le commandement général, de passer en Afrique, pour tâcher d'y enlever quelques places aux Portugais.

Coine arriva devant Mouro, sur les côtes de la Guinée, le 27 de juillet 1638. Il y attendit pendant vingt-neuf jours la flotte de Nicolas-van-Iperen, ou d'Ipres, général de la Guinée et d'Angola, pour le

service de la compagnie des Indes occidentales. Ce général étant enfin arrivé, on jeta l'ancre devant le fort de Saint-George-de-la-Mine. Les Nègres leur opposèrent une vigoureuse résistance: ils tuèrent beaucoup de monde aux Hollandais, et ceux-ci, à leur tour, firent un massacre horrible des Nègres. Les Hollandais ensuite eurent affaire avec les Portugais, qu'ils taillèrent aussi en pièces. Ils s'emparèrent de toutes les hauteurs, et commencèrent le siége du fort Saint George. L'épouvante avait tellement saisi le gouverneur, qu'il capitula après trois jours de siége, tems trop court pour une place qui était abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, et qui passait pour imprenable. En effet, les Hollandais y eussent infailliblement échoué, si le gouverneur eût encore tenu quelques jours; car les pluies qui arrivent toujours dans ces contrées devant et après les équinoxes, les auraient obligés de remonter sur leurs vaisseaux. Ils en étaient eux-mêmes si persuadés, qu'ils n'osèrent former le siége du château d'Arsin, que le gouverneur n'avait point voulu leur rendre sur la sommation qu'ils lui en firent. Ce château néanmoins fut pris par les Hollandais en 1641.

Le comte Maurice continuait toujours la guerre avec la même ardeur dans le Brésil; et la fortune y était toujours contraire aux Portugais. Toujours extrême dans les faveurs qu'elle prodigue, ainsi

que dans les revers qu'elle fait essuyer, il semble qu'elle n'est jamais faite pour observer une certaine modération. Après avoir comblé les Portugais d'honneurs, de gloire et de richesses, elle les accabla de malheurs, d'infortunes et d'humiliations. Le comte de Banjola osait cependant lui résister, en opposant aux ennemis de sa patrie un courage supérieur aux tristes revers qui l'affligeaient alors. Il avait ramassé autant de troupes qu'il avait pu, et il n'oubliait rien de tout ce que la prudence et la valeur peuvent mettre en usage pour leur inspirer de la confiance et de la bonne volonté. Il se remit donc en campagne, et se jeta dans la capitanie de Ségérippe, espérant de s'y maintenir plus facilement qu'ailleurs. Les généraux du comte Maurice, informés de sa marche, le suivirent en bon ordre, le joignirent, et lui présentèrent le combat. Banjola était trop brave pour le refuser. On en vint donc aux mains, et les Hollandais, supérieurs et soutenus par leurs succès passés, demeurèrent vainqueurs, et s'emparèrent de toute la capitanie, dont ils firent brûler la ville capitale.

Alors les naturels de Siarra, l'une des capitanies septentrionales du Brésil, se mirent sous la protection des Hollandais, et députèrent au comte Maurice pour lui demander du secours contre les Portugais. Le comte leur envoya George Gottman, un de ses capitaines, qui, assisté d'Algodojo,

roi de Siarra, mit le siége devant la place de même nom, s'en rendit bientôt le maître, et soumit tout le reste de la capitanie. Les Portugais avaient conservé quelques places dans celles de Paraïba et de Rio-Grandé. Ils entretenaient même des intelligences avec les habitans des places, que les Hollandais y occupaient. Le comte Maurice, craignant que les Portugais ne les engageassent à quelque révolte, résolut de les en chasser entièrement. Il rassembla ses troupes, il attaqua ces places : il les emporta ; et s'étant assuré de ceux dont la fidélité lui était suspecte, il fit rebâtir la ville de Philippine dans le Paraïba, et lui donna le nom de Frédéric Stad, du nom du prince d'Orange.

Tout lui prospérait au gré de ses désirs. Ce bonheur constant qui l'accompagnait dans tout ce qu'il entreprenait, lui fit concevoir le dessein d'aller attaquer Saint-Salvador. Il y alla donc aussitôt qu'il eut reçu la soumission du roi des Tapuyas. D'abord il se rendit maître des châteaux d'Albert, de Saint Barthélemi, et de Saint Philippe, qui couvrent la place. Il ne doutait point que la ville ne tombât aussi bientôt en sa puissance ; mais ses espérances s'évanouirent dans un moment. Les Portugais firent une sortie, comblèrent ses tranchées, lui tuèrent quatre capitaines de distinction, un ingénieur, et beaucoup de soldats. Peu de jours après cet échec, un secours considérable entra dans la place. Alors

le comte Maurice, désespérant de la réduire, leva le siége, et se retira avec beaucoup de précipitation.

La campagne suivante fut une suite de malheurs. Les Portugais et les Castillans armèrent quarante-six vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptait vingt-six galions, équipés au double du nécessaire, montés de cinq mille soldats et d'un grand nombre de matelots. On conféra le commandement de cette armée navale à Dom Fernandès Mascarégnas, comte de la Torré. Cette flotte fut augmentée de plus de la moitié sur sa route. On était convaincu qu'elle chasserait les Hollandais du Brésil, parce que leurs troupes étaient considérablement diminuées et dépourvues de munitions, lorsqu'une peste, sortie des côtes de l'Afrique, se mit tout à coup dans la flotte portugaise, et fit périr trois mille soldats en très-peu de tems. Ceux qui échappèrent à cette contagion, arrivèrent à Saint-Salvador, exténués, malades, ou demi-mourans. Ce malheur ne découragea point le brave comte de la Torré. Il travailla à la guérison de ses soldats, ramassa tous ceux qui étaient dans le Brésil, dont le nombre monta à douze mille, assembla tous les vaisseaux qu'il put trouver, et, au commencement de janvier 1640, mit à la voile avec quatre-vingt-treize vaisseaux.

Le comte Maurice, pour s'opposer à cette puissance formidable, n'avait pas fait de moindres ef-

forts que pour faire avorter les desseins de Mascarégnas. Il attendait tous les jours un grand secours de Hollande. Ce secours arriva enfin, sous les ordres de l'amiral Guillaume de Looff, qui, à l'exemple des Portugais, se remit en mer avec quarante-un vaisseaux de différente grandeur, et se rendit à quatre milles du port d'Olinde, pour y attendre les Espagnols qui étaient déjà sortis de la baie de Tous-les-Saints. D'abord que les deux flottes furent en présence, elles en vinrent aux mains à quatre reprises différentes. Jamais combats ne furent ni plus longs, ni plus vifs, ni plus sanglans. Looff fut tué dans le premier, et ses soldats sortirent néanmoins victorieux. Jacques Huighens livra les trois autres, et remporta des victoires si complètes, qu'une partie des soldats qui étaient dans la flotte portugaise, fut tuée. Les Hollandais perdirent peu de monde à proportion; mais leurs vaisseaux furent fort maltraités par l'artillerie. Les vaincus, pour se sauver, furent contraints de se faire échouer sur les bancs appelés *baxos de rocas*. Une partie y mourut de soif, et l'autre se sauva avec beaucoup de peine. Pour comble d'infortune, la division se mit entre les Portugais et les Castillans : leur haine éclata, et ils se séparèrent. Enfin, de toute cette grande et puissante flotte, dont l'armement avait coûté des sommes immenses, il ne revint en Espagne que quatre galions, avec deux vaisseaux marchands.

Comme le comte Maurice avait fait monter presque tous ses soldats sur sa flotte, les capitanies de terre étaient restées avec de si faibles garnisons, que les Portugais crurent l'occasion favorable pour reconquérir les places qu'ils avaient perdues. Dom Juan Lopez de Carvaillo se mit à la tête de ceux de sa nation, et Caméron à la tête des Brésiliens. Ces deux généraux firent une irruption dans le pays soumis aux Hollandais, ravagèrent les campagnes, combattirent et vainquirent en quelques rencontres les ennemis, et leur enlevèrent plusieurs villes. La fortune ne leur fut pas long-tems favorable. Le colonel Coine et le capitaine Charles Tourlon se mirent en campagne de leur côté pour arrêter leurs progrès. Ils l'exécutèrent en battant les Portugais, et en les obligeant à se retirer. L'amiral Liétard entra en même tems dans la baie de Tous-les-Saints avec vingt-cinq vaisseaux, et exerça toutes les horreurs de la guerre contre les Portugais et les Brésiliens qui leur étaient soumis.

Il poussa si loin sa fureur, que le marquis de Montalvan, vice-roi du Brésil pour les Portugais, envoya vers le comte Maurice pour convenir avec lui de la manière de faire la guerre. Leurs commissaires s'étaient déjà assemblés pour cette négociation, quand le marquis reçut la nouvelle de la révolution qui venait d'arriver en Portugal, où l'on avait reconnu pour roi légitime du royaume et des états

qui en dépendaient Jean IV, duc de Bragance. Cette nouvelle lui fut apportée le 15 février 1641, par une caravelle portugaise, qui lui apportait en même tems les ordres du roi Dom Juan pour le reconnaître; ce qu'il fit deux jours après avec tous les Portugais du Brésil. Il fit part de cette nouvelle au comte Maurice, qui prévoyant que le nouveau roi ne manquerait point de faire une ligue offensive et défensive, avec les Hollandais contre les Espagnols, se hâta d'augmenter ses conquêtes, persuadé que par ce même traité elles demeureraient aux états-généraux. En effet, de quatorze capitanies que les Portugais avaient dans le Brésil, il ne leur en laissa que sept. Mais nous parlerons de ces conquêtes en leur tems. Nous devons avant tout nous venger de la révolution, qui mit la couronne sur la tête de Jean IV.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.